

LE

FORESTIER

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LE BERGER	1 vol
LA FAMILLE BOURGEOIS	1 —
LE FORESTIER	1 —
HISTOIRES DU VIEUX TEMPS	1 —
LE MARINIER	1 —

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

LE
FORESTIER

PAR

JULES DE GLOUVET

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1889

LE FORESTIER

I

SUR LES BORDURES

Il n'est pas de contrée plus sévère et plus saisissante que la chaîne forestière reliant le Maine à la Beauce, de Montmirail à Authon. C'est une immense étendue de bois rattachés entre eux par des *lignes* étroites que couvre l'herbe drue, vierge des mains de l'homme, ce qui a fait donner à toute cette région le nom pittoresque de Pays des Chemins Verts. La solitude y est absolue; les villages sont jetés tout au loin, sur les

crêtes. Le principal hameau est Grez-sur-Roc; cette appellation indique à elle seule la nature sauvage et tourmentée de ce coin de province. Plus près, aux premières chutes des mamelons étagés, quelques chaumières éparses s'accroupissent parmi les ajoncs d'or, déroulant vers la forêt leurs sentiers obliques et plongeants, pareils à des couleuvres que lâche la main d'une sorcière.

Le massif boisé commence à mi-côte, reflue dans la vallée en s'élargissant, gravit le versant opposé et s'étend paresseusement sur le vaste plateau beauceron, vers Chapelle-Guillaume, où ses halliers extrêmes — glissant avec une dernière ondulation du sol — se mirent dans l'eau dormante des étangs.

Une rivière, surgissant des contreforts, descend dans le vallon raviné et décrit sous bois ses courbes capricieuses. Là des arbres renversés d'une rive à l'autre sous le feston flottant des viornes servent de passerelle aux forestiers.

Ces gens-là sont robustes, sauvages, taciturnes A la tombée du jour, l'un regagne sa cabane, perdue au fond de la lande, sur les bordures,

l'autre a dressé sa hutte sous la futaie et s'y enferme. Charbonniers campés près de leur *place*, avec les lueurs étouffées du fourneau se jouant sur les visages noirs; sabotiers accroupis sur un lit de copeaux, au seuil des loges; bûcheron voûté qui pend sa gibecière à l'érable et brise à coups de sabot les digitales du talus pour faire sa sieste à l'aise : tous existent et s'agitent là, sans bruit et sans expansion. La parole est. au vent, qui gémit dans les grandes ramées; les rayons du soleil, qui percent par échappées la voûte pour iriser au-dessous la pâle verdure, parlent seuls de joie et d'épanouissement dans la crypte immense.

La chanson n'est pas dans les mœurs du bois. Il n'y a que l'oiseau qui élève la voix dans ce calme grave; et encore doit-on remarquer que tous les oiseaux du couvert ont le chant mélancolique.

La forêt ne ressemble qu'à elle-même, mais par ses aspects grandioses elle est comparable à la mer, dont elle a l'infini, les successions de vagues ondulées, les murmures profonds et les tempêtes. Voyez ces chênes aux branches séculaires; le plus robuste paysan est moins qu'une

fourmi à leur pied. Or, qu'une trombe s'abatte sur les Chemins Verts : en quelques minutes elle aura marqué son passage par un effrayant sillon de ces arbres énormes, tordus et culbutés comme des brindilles. C'est ainsi que dans sa placidité ou dans son courroux la forêt domine l'homme, et que l'homme — dans ce désert imposant — se tait malgré lui et se recueille.

Les gens du pays vivent à travers leurs bois exactement ainsi que vivaient les aïeux. Ce n'est pas la misère, c'est le mépris du bien-être. La coupe doit tout fournir au monde de chez nous, telle est leur devise. Le maraudage est proclamé légitime; le sentiment du tien et du mien a disparu dès qu'il s'agit de la forêt. On n'y vole pas, on prend.

Ces étranges théories sur la propriété, dues aux traditions les plus lontaines, semblent justifiées par l'étonnante fécondité des zones boisées. Le père, un sac sur le dos, emporte les prunes sauvages pour sa boisson ou charge dans sa brouette les glands dont il nourrira le porc, espoir de son hiver; le fils rapporte un cœur de frêne afin de creuser, à la veillée, l'écuelle et les tasses de la famille. La mère est revenue

chargée d'un faix de bois mort; il faut un lit de plus au logis? elle va, sa faucille à la main, couper les guinches dans la saulaie. La grande fille aux jambes nues fait la cueillette des champignons, pendant que la petite sœur remplit de sentines le panier tressé depuis la veille. Les jeunes garçons nettoient la mousse fine après le dîner de noisettes et le vieillard va d'un pas chancelant couper au taillis sa béquille.

Les Chemins Verts sont si vastes que toute cette population s'y répand à l'aise sans en troubler la solitude. A peine de loin en loin un tintement de clochettes annonce une bande de petits chevaux de charbonnier, enseliés sous la poche, cagneux et marchant l'amble. Le bruit étouffé du sabot se perd dans le tapis de feuilles, et c'est tout. Quant aux ramasseux, on n'en trouve pas. Ils se dérobent, silencieux, dans l'invisible.

Les habitants sont amoureux de leurs bois. C'est une passion inconsciente, mais incurable. Ils ne respirent bien que sous le gaulis. Sans doute, chaque année, l'homme consent à s'éloigner durant quelques semaines afin de faire la moisson en Beauce, ce qui lui permet d'amasser un petit pécule pour mener jusqu'à l'été suivant

sa vie frugale à travers les sentes, avec son tabac assuré et une blouse neuve. Mais à peine les travaux de la plaine sont-ils achevés, qu'il cache hâtivement son argent dans un coin noué du mouchoir, pend sa pierre à aiguiser aux lanières de la ceinture, jette allègrement sur l'épaule sa faux démanchée et revient à grande erre vers sa forêt. Dès qu'il se trouve en vue de la futaie, il s'arrête. Sans savoir pourquoi, il est content.

— Tiens, véci le gars qui a fini *son aout*, dit la vieille voisine en l'apercevant.

— Oui, *ma Beauce* est faite, répond-il, regardant avec lenteur autour de lui. Me voilà, pas moins!

Pas moins, c'est le superlatif de : enfin; c'est l'exclamation par excellence.

On ne saurait nier cet amour, qui partout accompagne le forestier et cause la nostalgie des bois. C'est un sentiment héréditaire qui se développe chez l'enfant avec l'instinct et grandit en même temps que lui.

La mythologie, qui contient le plus parfait symbolisme de la Nature, avait admirablement incarné la passion forestière dans ses Sylvains, dans ses Hamadryades. L'homme des bois a sur-

vécu au mythe et les Chemins Verts l'ont connu de nos jours. L'histoire de Renaud-l'Affût est leur légende.

Un mince filet d'eau courait de sa cabane à la lisière du bois, formant une petite mare à mi-chemin. C'est là qu'il venait s'asseoir, enfant de cinq ans, tenant à la main son morceau de pain de seigle, avec un bout de fromage de bique étendu dans la mie creusée. Il avait sur ses genoux une baguette feuillue, parce qu'il gardait ses oies, mais au fond ne s'en inquiétait mie. Il contemplait, bouche béante, la lande rose coupée de genévriers sombres; puis, à ses pieds, les grenouilles qui se glissaient sous la canetée et fixaient sur lui leurs gros yeux bombés. Les coupoles de la forêt s'étalaient à l'horizon, dans leur éternelle mobilité; et au-dessus de grandes buses planaient.

Le bambin examinait toutes ces choses, l'une après l'autre; c'était sa naissance intellectuelle. Il se roulait dans la terre sablonneuse, ainsi que font les poules, la tête ébouriffée, son pied nu sorti du sabot; n'ayant pour tout vêtement, outre sa chemise de toile rude, qu'un pantalon rapiécé, trop court par en bas, trop long par en

haut, pendu à des bretelles de corde. Son ornement principal, son objet de luxe, sa joie, c'était son beau couteau jaune de trois sous, appelé dans le pays un eustache, attaché au-dessus de la poche par une ficelle. Avec cet ami-là on s'apprenait à découper les glands du chêne en forme de corbeille à jours, ou à tailler dans une écorce d'orme le mignon radeau mis ensuite à flot sur la mare, avec un chargement de fourmis inquiètes.

Renaud, assis dans le sentier, avait la grâce du jeune chat qui s'amuse. Tout le monde eût dit : « Voilà un bel enfant. » Lorsqu'il se relevait pour partir, l'impression première se changeait en tristesse : le pauvre être était infirme, il boitait. Une de ses jambes, plus courte que l'autre et déviée, le forçait à se renverser le corps en marchant. Cette difformité lui donnait alors une apparence dolente et chétive.

La tristesse ne lui venait pas que de là ; on lui faisait la vie dure au logis. Sa mère, devenue veuve peu de temps après sa naissance, s'était remariée avec un bûcheron presque aussi rude qu'elle-même. Des petits leur étaient nés, et ces deux êtres, dans leur bestialité, ne considéraient

Renaud que comme une bouche inutile. Jamais un mot d'amitié; pas une caresse. Le Dreux et la Dreuse, ainsi qu'on les dénommait suivant l'usage du pays, ne faisaient pas trop bon ménage. On se battait en rentrant du bois, le bruit était grand; l'enfant avait peur et ne se trouvait heureux qu'en plein air, tout seul. Quand le bûcheron lui avait crié brutalement :

— Allons, vilain bancal, tu as mangé, tire-toi de là...

Le pauvre petit, plaçant vivement son bras au-dessus de sa tête, plongeait sous le soufflet inévitable pour se réfugier au bout de sa lande. Ses pieds se glaçaient d'ailleurs sur l'aire du taudis où ne pénétrait jamais un rayon de soleil. Et comment s'y placer à l'abri des gourmades? Tout l'espace était occupé par le lit, la couchette des quenailles et la huche. Les outils encombraient quasiment chaque coin; le devant de la haute cheminée était pris par les langes séchant sur le dos des deux chaises; le banc logé contre la table empêchait de passer.

Parfois cependant, lorsqu'il rentrait avant les autres pour le repas de midi, le garçonnet admirait quelque chose dans ce logis sombre : un

fusil, rouillé et hors d'usage, pendait à la paroi, entre le croisillon et la porte. Vite il s'emparait d'une des chaises et grimpait dessus pour mieux voir. D'un coup de bonnet il enlevait craintivement une toile d'araignée, sans cesse reconstruite, qui s'étendait du clou jusqu'à la poutre. Et alors il regardait avec délices l'objet bizarre qui saillait sur le fond terreux du colombage.

— Que ça doit être amusant de tenir cette chose-là! murmura-t-il; mais comment qu'on fait avec?

Il s'exerçait, comme près de la mare, à comprendre, à éclore. Un vague instinct l'avertissait que ce fusil, ainsi que le reste, avait un sens; et cette petite bouche, qui ne savait pas sourire, balbutiait des mots indistincts pour donner un corps à la première pensée.

Tout à coup la voix brutale du bûcheron se faisait entendre au dehors. L'enfant remettait précipitamment la chaise en place et s'abritait derrière la table.

— Encore toi, failli gars! Faut donc toujours t'avoir dans les jambes?

Renaud recevait les horions sans jamais pleu-

rer. On ne pleure, peut-être, que lorsqu'on a l'espoir d'être consolé.

Mais il s'éloignait plus pensif, en boitant, et la Dreuse lui criait de loin :

— Tiens, ton pain. Crois-tu que je vas te le porter? Oh ! les mioches, que ça coûte!

Quelquefois un vieil écorceur s'approchait du pauvre hère, lui demandant :

— C'est encore ton *pas père* qui t'a battu?

Cet homme-là, le seul qui marquât un peu d'amitié à l'innocent, était le grand-père Renaud, un ancien soldat de la jeune garde au temps des débâcles. Ses soixante ans ne lui pesaient pas plus qu'autrefois son havresac; n'eussent été ses rides et ses cheveux blancs, les filles auraient encore laissé tomber de son côté leurs branches d'épines, à la promenade de Pâques Fleuries. Il aimait le petiot et l'eût voulu plus heureux; mais, mal venu chez son ancienne bru, il n'avait pas voix au chapitre. Il se contentait donc d'aider à l'entretien du fieux par quelques menus cadeaux, au Guillâné et à la fête patronale.

Le bonhomme, qui était dévot, venait voir le fils de son fils chaque dimanche au sortir de la messe. On causait dans la sente. Mais le bambin

se montrait réfractaire à toute explication d'ordre abstrait. Il voulait voir. L'idée devait passer par ses yeux pour arriver à son intelligence. Jamais l'aïeul ne put lui enseigner sa prière.

— Notre père qui êtes aux cieux? disait-il; nenni, j'aperçois ben le ciel, qui est tout bleu; mais n'y a ren dedans.

Il détournait la tête, ennuyé. Les yeux fixés sur sa chère mare, il suivait une salamandre à ventre rose, s'élevant de la vase à la surface et marquant sa respiration par une bulle flottante. Cela, c'était la vie palpable, la nature; il comprenait cette fois.

— Mon Jean, tu as bientôt sept ans et c'est une honte de te voir la tête si mal garnie. La chose me taquine. J'irai, l'an qui vient, faire une Beauce afin de payer ton école.

A cette époque, ayant pris des forces, le gars s'aventura plus loin, jusqu'à l'orée des bois. Il s'attaquait aux grosses haies, disputant les mûres à la grive, revenant de là les mains en sang et la figure barbouillée de taches violettes. Enfin son courage s'accrut; avec une émotion inexprimable il se risqua sous le couvert. Les révélations y furent pour lui multiples, intenses. Il décou-

vrait un monde nouveau ; sa vie commença. Bientôt, rôdeur passionné, il devint un terrible dénicheur ; les oiseaux n'eurent plus de retraite sûre contre lui.

Il allait pensivement, observait sans s'en rendre compte, percevait avec discernement les voix de la forêt, surprenait un à un ses mystères. L'acuité de ses sens prenait un développement singulier dans cette existence demi-sauvage ; l'éclosion inconsciente se produisait à ce contact incessant de la nature et de la solitude.

S'étant rompu de la sorte et bien vite aux plus longues courses, aux plus rudes escalades, il devenait vigoureux et sa claudication était modifiée. A son insu, sollicité par le besoin de la locomotion, il avait contracté l'habitude de sauter d'une façon particulière, prenant un élan rapide lorsqu'il s'appuyait sur la jambe plus courte pour allonger démesurément le parcours de l'autre. Et comme son pas était d'autant plus sûr qu'il répétait plus vivement ces impulsions inégales, Renaud avait adopté une allure extraordinaire, tenant plus de la course que de la marche, dont chaque enjambée se résumait dans un bond

Ce garçon, à dix ans, ne ressemblait à personne ; déjà l'homme des bois vivait en lui. C'est à cette époque-là que son père-grand le fit entrer à l'école.

L'instituteur écrivit sur un petit registre : « Septembre 1852, Jean Renaud, âgé de dix ans » ; lui dit : « Va t'asseoir », et tourna le dos, pour ailler sa plume près de la fenêtre.

Ce fut une effrayante nouveauté. L'enfant, qui ne concevait au monde que le mouvement dans l'espace libre, se trouva cloué tout à coup sur un banc gluant, serré au milieu de gamins dont les chuchotements sournois l'assourdissaient. La salle était laide, enfumée, avec une âcre odeur de renfermé. Sur le mur s'étalait un tableau des poids et mesures dont les lignes noires attristaient ; comme pendant, les deux hémisphères, avec des mouches écrasées sur l'Océan. Le sol était jonché çà et là de boulettes de pain sali et de pelures de pommes qui faisaient glisser. Tout respirait l'ennui et la vie captive. L'immobilité était ordonnée ; ceux qui avaient remué trop fort leurs sabots devaient s'agenouiller devant la chaire. On ne pouvait penser, puisque les moniteurs forçaient à chantonner en chœur des syl-

labes, tandis que l'instituteur, grand homme sec à redingote olive, brandissait sa règle en signe d'encouragement ou de menace et faisait claquer ses galoches sur les carreaux disjoints.

Jean Renaud endurait un supplice véritable, d'autant qu'il lui était impossible de rien comprendre. Lui qui devinait l'histoire d'un oiseau au seul déplacement d'une ramée, ne put jamais saisir les plus simples combinaisons de la lecture. Sa bonne volonté était évidente, en dépit de la nostalgie, mais son intelligence demeura rétive. Jamais il ne distingua un A d'un B. Le maître lui infligea d'abord des punitions; il les subit avec docilité, sans même s'inquiéter des rires méchants. Puis le grand homme se lassa. Le gars alors tomba dans l'engourdissement. De temps à autre, il jetait un regard furtif vers la fenêtre dont les vitres encrassées voilaient imparfaitement l'horizon vert. Il se répétait tout bas :

— Plus que trois jours et ça sera dimanche. J'irai dans le bois.

Ses camarades, l'estimant plus niais qu'eux puisqu'il était le dernier, n'éprouvaient aucune crainte avec lui. Ils en avaient fait leur souffre-

douleur. Et comme tous les êtres, à l'état de réunion, deviennent plus cruels, ceux-ci s'acharnaient davantage contre Jean Renaud, le voyant infirme. Sa démarche était l'objet de leurs risées.

— Hue! va donc, bancroche. Bonnet d'âne, tire ta patte.

Tout le long du chemin, en revenant le soir, ils lui jetaient des pierres.

Il en battit d'abord quelques-uns, mais les criailleries l'écœuraient. Cette promiscuité, d'ailleurs, lui était odieuse. Le souvenir de ses journées en forêt le harcelait, violent et impérieux : il fit l'école buissonnière. Son *pas père* le ramena au bourg par les oreilles, bleu de coups. Mais enfin l'instituteur ayant déclaré que le garçon était trop borné pour apprendre, qu'avec lui on perdait son temps et son argent, le bonhomme Renaud renonça tristement à ses visées. L'enfant, alors âgé de douze ans, fut rendu à la liberté; il rentra plein de joie dans la forêt, cette fois pour n'en plus sortir.

II

LES INSTINCTS

Sa jeunesse se passa de la sorte. Il devenait beau et robuste, s'épanouissait à l'aise dans les profondeurs de ses Chemins Verts. Qu'il aimait le grand désert d'arbres ! Le matin, au premier chant du merle, il s'avançait, les pieds dans la rosée, humant l'air frais comme un fauve. Chaque recoin était connu de lui. Ici la butte stérile où l'écorce blanche du bouleau se détache sur un fond de noirs mélèzes. Plus loin le val marécageux, tapissé de lichens rampants qui servent de collerette aux fougères élancées. C'est là que dans le mystère des roseaux tremblants dorment les sarcelles fatiguées, quand Novembre a glacé les grands lacs du Nord.

Voici les hautes futaies. Le houx mûrit à leur

ombre ses grains de corail. Les chênes avancent l'un vers l'autre des bras verdoyants qui s'enlacent, et lorsque le vent les agite on entend au loin le choc sec et grêle, pareil au bruit d'un combat de morts dans les ténèbres.

Renaud sentait pour ce monde animé la tendresse qui s'ignore. Il allait, le cœur dilaté, les yeux avides. Se main s'arrêtait sur tel hêtre et caressait le tronc lisse. Impuissant à l'envelopper d'une étreinte, il en faisait le tour, amoureusement.

Au crépuscule, il revenait par les vieux semis, au sommet desquels les résineux gémissent en secouant leurs aiguilles. Et derrière la touffe d'herbes blanches une belette allongeait sa tête curieuse.

Plus loin le sentier a disparu. Qu'est-ce donc? Un talus s'est éboulé sous l'effort des eaux et l'ormeau creux à perdu l'équilibre, enlevant la terre dans les mailles de ses racines surplombantes. C'est un ami de moins... Et Jean s'accroupit auprès, pour écouter la plainte lugubre du chat-huant.

Lorsqu'il eut atteint ses dix-huit ans, la Dreuse, veuve pour la seconde fois et fort misérable, me-

naça de le mettre à la porte s'il ne s'embauchait pas comme ouvrier.

— N'est-il point temps que tu travailles, propre-à-rien? As-tu peur que la cognée de ton père t'écorche les mains? glapissait aigrement la forestière, le poing sur la hanche.

Sa beauté sauvage effrayait; ses cheveux incultes s'échappaient en sombres spirales du serre-tête pointu.

— N'est-ce pas une honte, dis, de nous laisser pâtir pareillement pendant que tu traînes tes grègues?

Le reproche n'était qu'en partie mérité, car le boiteux ne rentrait guère sans apporter quelque butin au logis, des fruits, des cèpes, du miel. Il fabriquait d'autre part des paniers d'osier et les vendait remplis de faînes ou de fraises. Son industrie ne s'arrêtait pas là : plus d'une fois la Dreuse était venue s'asseoir sur le placis, plumant des oiseaux de forêt ou dépouillant quelque bête sauvage.

Renaud braconnier? Oui bien. Il l'avait toujours été. Cette passion-là lui était venue inconsciemment, comme le reste : conséquence rationnelle de sa vie rustique. Plus l'être se rapproche

de l'état de nature, plus il demeure soumis aux instincts simples et primordiaux. Un besoin impérieux de lutte, d'embuscade, d'appréhension brutale le sollicite. Les animaux farouches se meuvent autour de lui à toute heure : une sorte de convoitise carnassière dirige irrésistiblement ses yeux sur eux. Ils se cachent? Lui les découvre. Ils rusent? Lui les devine. Prennent-ils la fuite? Sans savoir pourquoi, lui court après.

Jean Renaud connaissait l'histoire du couvert mieux que personne. C'était plus qu'un rôdeur, un voyant. Porté vers la contemplation, il eût vécu inoffensif au milieu d'êtres confiants et paisibles; mais ses appétits s'éveillaient au spectacle de leurs rapines, de leurs finesses irritantes, des fuites soupçonneuses. C'était comme un duel : il fut agité de l'âpre désir de vaincre, s'y voua ardemment, et, devenant passionné, devint féroce.

Il possédait le génie du braconnage, mais les moyens lui manquaient. Pas d'arme. Il recourut aux engins les plus primitifs, qu'il perfectionna par intuition. Il débuta par la pierre jetée, confectionna ensuite une fronde grossière. Un peu plus tard, il façonna des *logettes* à porte mobile pour prendre les petits oiseaux. Les filaments

d'écorce, découpés en minces lanières, servirent à sa première tendue de collets. Mais l'ennemi brisait trop facilement le nœud coulant; il en vint à songer au fil de laiton et guetta Cinet.

Cinet, c'était le petit mercier. Dans ces régions éloignées de tout village, le mercier. qu'on appelle aussi le messager ou le marchand, est un personnage nécessaire et important. Établi dans quelque bourg distant du bois, cet individu confie à sa femme la boutique où tous les genres de commerce s'amalgament, et part en tournée avec la carriole recouverte d'une bâche, qui contient par un prodige de tassement tout ce dont on peut avoir besoin au fond des campagnes : du fil et des aiguilles, de la chandelle, des bas, des fromages, des almanachs, des souliers, du poisson salé. Il sillonne tous les chemins de traverse passant partout où fume une cheminée ; poursuit sa course gyrovague, se battant aux barrières avec les chiens de ferme, hélant les femmes qui lavent au doué; offrant ses articles, connaissant les besoins de chacun, se chargeant des commissions après sa vente faite.

Il porte à la main une règle sur laquelle sont marqués : d'un côté un mètre, de l'aut reune

aune, et mesure en goguenard, au pied de l'échalier, le ruban aux jeunes filles qui doivent danser dimanche à l'Assemblée. Cet homme-là fait aussi des achats de vieilleries recherchées à la ville, et même des échanges : contre une couple de poulets il livre la demi-douzaine d'assiettes en faïence à fleurs bleues. Volontiers encore, il débite le tabac en cachette ou se fait le recéleur usuraire des braconniers. Ses tournées sont invariables, sa réussite vient de là. On se dit à la ferme ou chez le sabotier :

— C'est aujourd'hui jeudi, le mercier passe à la Croix Blanche; j'aurai mon savon à la relevée.

Grâce à la carriole de l'ambulant, le monde est tranquille et le désert a sa manne.

Le messager des Chemins Verts s'appelait François. Dans ce pays-là, François se change en Cinet, par abréviation, après être devenu au préalable Francis, puis Francinet; et Cinet devient souvent, pour l'homme ainsi transmuté, un véritable nom de famille. On en a même fait un verbe et l'on dit couramment aux vieillards :

— Excusez-moi de vous cineter.

Renaud guetta le mercier qu'il connaissait de

longue date, échangea avec lui un paquet de fil de laiton contre des paniers tressés et à dater de ce jour devint colleteur.

Le jeune forestier s'épanouit de la sorte dans son milieu, avec un développement extraordinaire de sa force physique et de ses instincts. Il était devenu infatigable; le froid ni la pluie n'avaient prise sur lui. Il connaissait tous les arbres de la forêt, savait l'histoire de ses bruits et de ses silences. Dans les ténèbres, l'odeur d'une plante lui suffisait pour se diriger à coup sûr.

Il fuyait l'homme d'habitude.

— Pourqué que tu t'en vas toujoux dans le piquant? lui demandait-on.

— C'est une idée comme ça. Je me plais ben mieux quand je sé tout seul.

Il passait outre, regardant les feuilles, observant les bêtes.

Lorsqu'il en fut arrivé à prendre des lièvres au collet traînant, sa passion, ainsi qu'il arrive toujours, recula ses désirs au delà de l'objet possédé; il ne se contenta plus de ce qu'il avait, soupirant après ce qu'il n'avait pas. Ses yeux se fixaient avec une ardeur étrange sur les empreintes du gros gibier. Il avait aperçu plus d'une

fois des animaux de grande taille au traverser d'un ligne ou dans quelque bondissement subit sous la futaie. Son cœur avait tressauté.

— Oh! les rudes bêtes! Voilà qui doit être malin à happer...

Ses pierres et ses collets n'y pouvaient rien. Il en rêvait la nuit.

Cependant ses camarades d'école commençaient à chanter du gosier dans les tourne-bride, le chapeau sur l'oreille, et à embrasser les servantes de ferme au retour du bureau de tabac. Lui ne changeait pas. Ils le méprisaient, lui les avait oubliés.

Au temps des Avents, par une matinée brumeuse, le gars suivait la bordure intérieure d'un faux chemin — il ne marchait que sous bois, c'était son goût — quand un spectacle tout nouveau le frappa de surprise. Un homme à longue barbe, coiffé d'une casquette en cuir bouilli, vêtu d'un habit vert et chaussé de bottes jaunes, s'avançait lentement dans la ligne, le corps penché et la tête baissée. De temps à autre il s'agenouillait, examinait le sol, scrutait les feuilles du bout de l'ongle, reprenait sa marche traînante. Près de ui un grand chien blanc à taches oranges, aux

larges oreilles flottantes, avec une queue nerveuse redressée en rasoir sur un rein puissant. L'animal portait à la jambe antérieure une guêtre lacée et l'homme le conduisait au moyen d'un léger cordeau dont l'extrémité formait collier.

Tout ceci était peu ordinaire, mais le plus étonnant c'est que l'homme parlait au chien.

— Ah! mon brave Printanneau, tu fais le dégoûté? De vieux pieds, tout cela! Voyons, nos grognards sont donc introuvables, dis?

Le quadrupède flairait, agitait nonchalamment les oreilles, mais sa queue demeurait immobile.

Renaud émerveillé se montra; l'étranger l'aperçut.

— Hé, mon jeune drôle, pourais-tu m'enseigner où les sangliers se tiennent d'habitude dans ces bois-ci?

— Ça serait tout de même une chose pas impossible.

— Eh bien, indique-moi cela un peu.

— Pourrait se faire qu'il y en aurait pas tant si loin.

— Veux-tu m'y conduire, alors?

— Pourqué donc que je vous y mènerais pas?

Côte à côte ils s'enfoncèrent dans le taillis.

Renaud admirait les bottes et le chien. L'émotion le rendit bavard, lui l'être muet par excellence.

— Vous été donc un chasseux, sans vous commander?

— Précisément, mon brave. Je suis piqueur et fais le bois pour détourner ces Messieurs.

Rien de plus répandu que la plaisanterie campagnarde faite sur le porc : un Monsieur habillé de soie. Par suite d'une extension flatteuse, les sangliers sont des messieurs, dans le langage des forestiers.

— Eh ben, et cte bête-là, quoi faire que vous l'attachez?

— Celui-là? répondit en riant le piqueur, content de jaser; c'est mon limier Printanneau, qui doit me conduire à la bauge sans bruit, comme un sournois.

— Il est donc ben instruit?

— Pas mal et toi?

— Quoi donc que je pourrais savoir, mé?

La conversation des paysans se conduit toujours de la sorte, par questions et par réponses interrogatives. Cette règle de prudente défiance

est peut-être un legs de l'ancien asservissement.

— Parbleu, tu pourrais savoir où sont mes animaux.

— Y a apparence que je connais ça, quoique je ne connaisse ren, car voilà leur *travail* de la nuitée.

Et il montrait au veneur la terre labourée par places; plus loin des creux moulés dans la vase. A deux pas de là l'écorce d'un arbre portait des plaques de boue, avec des brins de poil pincés dans les fentes.

— C'est ma foi vrai; il a fouillé et s'est vautré là, même qu'il a gratté son échine contre le hêtre.

— Ils sont trois, voyez les marques des pieds; mais guère gros.

Le limier se rabattit brusquement, sentit à la branche et tira de toutes ses forces sur la laisse.

— Parfait, parfait, murmura l'homme aux bottes jaunes. Pourvu que ces bêtes-là n'aient pas filé à tous les diables!

— Ayez pas peur. Si la chose vous plaît, je vas vous conduire droit à leur couchée.

— Tu as donc revu les piqués plus loin?

— Nenni, mais ces gaillards-là, je les connais.

Quand le vent est haut et que le froid doit prendre, ils se tiennent toujours dans un défaut de côte où il y a des genèts, là-bas.

— Je suis curieux de voir la chose. Allons-y.

Ils s'avancèrent en ligne droite. Renaud se coulait si aisément dans le fourré que son compagnon avait peine à le suivre.

Au bout d'une heure ils arrivèrent au sommet d'un tertre couvert de jeunes pins. Le fils de la Dreuse indiquant du doigt une gorge étroite :

— Tenez, ils suivent ce marécage-là et vont se relaisser en face, à mi-côte. Leur rentrée est aux environs des trois saules qui ont le pied moussu.

Le piqueur se rendit sans bruit au point désigné, où Printanneau d'une queue fiévreuse marqua le passage du gibier.

L'homme contourna l'enceinte : les sangliers n'étaient pas sortis.

— Tu as de l'instinct, mon garçon, malgré ton air godiche. Je cours au rapport, à présent ; le maître va être content.

— Ousqu'il est, le maître?

— Il déjeune à la croix du Saut-de-Loup en m'attendant.

Renaud laissa partir son compagnon sans lui

demander autre chose; mais, ayant bien vite mangé son pain près d'une source et serré le reste de son hareng dans la gibecière de toile, il enfila une allée de la sapinière et se dirigea vers la Croix pour voir à son aise des chasseux.

Près d'un feu allumé au centre du carrefour, de joyeux veneurs déjeunaient, assis sur de grosses pierres placées en cercle. Quelques-uns avaient le tablier de peau de bique bouclé sur les houseaux et la trompe en sautoir. D'autres, en veste courte, étaient ceints de la cartouchière et leurs fusils pendaient aux branches d'un ormeau.

Quelque peu en arrière, sur le chemin, un grand valet guêtré, le fouet à la main, contenait une vingtaine de chiens retenus deux à deux par des couples de crin : les uns, mis en hardes au moyen de cordes qui les fixaient au pied d'un arbre, debout et grondant; les autres philosophiquement accroupis, la joue affaissée et l'œil à demi clos.

Un homme du bourg promenait plus loin des chevaux à l'inquiète allure, qui mâchaient à vide et faisaient tinter leur gourmette. Les caoutchoucs, bouclés sur le devant des selles, craquaient sourdement au mouvement de la marche.

La fille d'un charbonnier, mise en réquisition, faisait chauffer le café au milieu de plaisanteries bruyantes qu'elle n'essayait pas de comprendre.

— Ah, bravo! s'écria tout à coup le maître de l'équipage en tendant son verre vide au voisin placé près du panier de vivres, voici l'Andouiller qui se montre. Eh bien, nous apportes-tu quelque bonne nouvelle?

Le piqueur s'approcha, digne et compassé, sa casquette à la main et le limier collé à la botte. Il marqua un temps, après quoi d'une voix lente il fit son rapport :

— Nous avons détourné trois animaux qui s'accompagnent; deux bêtes de compagnie à mon estime et un ragot à son tiers an. J'ai mes sangliers sous la main, rembûchés dans un buisson de genêts.

— Eh bien, messieurs, vous entendez? Les journées sont courtes; je crois qu'il convient de partir.

L'Andouiller dévora hâtivement les reliefs du repas tandis que les chasseurs se mettaient en marche, précédés de la meute. Il décrocha ensuite sa carabine et sa corne d'appel, déposées le matin dans une loge, et s'élança d'un pas rapide pour

rejoindre la troupe tapageuse qui s'allongeait au loin sur la ligne verte.

Renaud, embusqué derrière une cepée, n'avait rien perdu de la scène. Hors d'état de résister à la fascination, il se mit à filer sous bois, parallèlement au piqueur.

Cette arme qui reluisait au soleil, avec sa crosse damasquinée, lui causait des éblouissements. Il la dévorait des yeux, tout en courant, avec une attention si prodigieuse que, pour la première fois de sa vie, il heurta lourdement une ramée.

Le chasseur s'arrêta net au bruit et l'aperçut.

— Ah, ah ! c'est mon boiteux de ce matin. Qu'as-tu donc à m'examiner comme une bête curieuse?

Le forestier, se voyant découvert, avait sauté dans la ligne et s'approchait gauchement.

— Tiens, pardi, c'est-y pas votre *flingot* que je regarde !

Il contemplait l'objet de tout près, pièce à pièce, avec une convoitise admirative, poussant l'exclamation la plus véhémente des gens de cette contrée :

— Hélas-mon-Dieu.

En chantant sur la seconde syllabe, d'où l's disparaît pour faire place à un accent circonflexe.

— Oh, dites, voulez-vous ben que j'y touche?

Il passa doucement la main sur le canon lisse, s'essuya le front du revers de sa manche et de longtemps ne put parler.

Ils avaient rejoint les veneurs. On ne fit pas attention à lui tout d'abord, car les ouvriers de forêt surgissaient de tous côtés en curieux et s'attroupaient sur les berges, pour voir passer « la grande chasse ».

Le lieutenant de louveterie interpella son piqueur qui le dépassait pour aller aux chiens.

— As-tu été content de Printanneau, ce matin?

— Je n'ai rien à en dire, monsieur, car j'ai fait mon bois sans lui.

— Comment cela?

— C'est le garçon que voici qui m'a livré la besogne toute prête.

L'étranger considéra Renaud qui, les cheveux en broussaille, courait à côté du cheval, de son allure détraquée.

— Voilà un bon type de limier, fit-il en souriant. Et comment t'appelles-tu, petit sauvage?

— Jean Renaud, pardi. Le fils à la Dreuse, pour vous obéir.

— Tu ferais un fameux piqueur, reprit le cava-

lier qu'amusait la mine effarouchée du gars. Veux-tu que je t'emmène dans mon pays?

— Ben sûr que non. Je ne veux point m'en aller *quant et* des bourgeois.

— Et pourquoi cela?

— Dame, pas que...

— Parce que quoi?

— J'aime mieux être tout seul dans le bois, donc!

— Et qu'est-ce que tu y fais, dans le bois?

— Ren. Je vas devant moi, de côté et d'autre; ça me plaît tout de même.

— Ah? Et à quoi penses-tu, dans tes promenades?

— Je sais pas. Et à qué que vous pensez, vous?

Le louvetier se demanda si la naïveté du petit paysan n'était pas mélangée d'une pointe de malice goguenarde et rit de bon cœur.

— Voyons, Renaud, il faut que nous soyons une paire d'amis. C'est toi qui as trouvé mes sangliers, il est trop juste que je t'en remercie. Prends ceci pour ta peine, et si je reviens jamais ici, je compterai sur toi pour ne pas faire buisson creux.

Ce disant, le maître veneur avait mis la main à sa poche et tendait un louis au boiteux.

Une pièce d'or! Le garçon n'en avait jamais vu. Il se tira une mèche de cheveux sur le front, genre de salut auquel ont recours les petits indigènes surpris nu-tête, murmura le mot sacramentel :

— C'est ben de l'honnesté de votre part.

Et tourna cent fois la pièce entre ses doigts pour la faire briller. Mais il n'avait jamais vu que des pièces de vingt sous et ne saisissait pas la relation qui peut exister entre l'or et l'argent.

— Combem de vingt sous que ça vaut, ça? demanda-t-il tout bas au piqueur.

Celui-ci avait la tentation de gouailler, mais tant de candeur le toucha. Il fournit donc l'explication.

Renaud enferma le louis dans un coin noué de son mouchoir, coula le mouchoir dans sa pannetière où il le fixa à l'aide d'une grosse épingle ramassée sur la place du bourg; et tranquille de ce côté reprit sa course.

On était arrivé au hallier profond que l'Andouiller taxait dédaigneusement de buisson pour demeurer fidèle aux règles du langage cynégétique. Le classique piqueur posta la meute un peu en arrière; les cavaliers gardèrent les lignes, pour sonner et suivre; les tireurs enveloppèrent l'en-

ceinte; un grand silence se fit, chacun cessa de fumer.

Le louvetier fit alors découpler quatre chiens des plus entreprenants, qu'il adjoignit à Printanneau, doyen et moniteur de la bande; les fit couler au fourré, dans les foulées du ragot, et l'Andouiller pénétra derrière eux sur la lisière pour les appuyer.

Les chiens recueillirent quelques émanations sur l'herbe, puis aux branches, et partirent d'assurance en poussant à pleine gorge leurs notes prolongées. Le rapprocher magistral se poursuivit durant quelques minutes, puis soudain les aboiements s'altérèrent, devinrent plus rauques et se firent entendre toujours à la même place.

— Les voilà à la bauge, vociféra le piqueur pour prévenir son monde; ils le *butent*.

Peu après un cri perçant, puis un silence.

— Il renvoie les chiens!

— Marche à leur secours, criait le maître de l'équipage.

— Monsieur, c'est un fourré impénétrable; le diable n'y passerait pas.

Bientôt l'un des tireurs vit apparaître dans le sentier Printanneau la langue allongée, avec une

entaille saignante à la cuisse. Se jugeant hors de combat, le vieux routier quittait la partie, réfléchissant que l'Andouiller avait l'habitude de le recoudre et comptant sur ses frères d'armes pour le venger.

Le drame se prolongeait dans le mystère inextricable des hautes broussailles : abois furieux interrompus par les déroutes. Les ragots abusent de leur jeunesse pour être hargneux et leur défense droite est la plus tranchante.

D'autres éclopés sortirent de l'enceinte.

Le piqueur, qui piétinait sur place malgré d'incroyables efforts, éleva de nouveau la voix :

— Il refuse de marcher. Qu'on lâche tout.

Cependant le valet de chenil avait déhardé et tous les chiens s'éparpillaient en hurlant dans la direction du combat. On entendait de longs frôlements dans le taillis ; bientôt un terrible mouvement offensif se dessina. Le sanglier, en face de ses nombreux adversaires, conçut enfin quelque inquiétude et détala. Mais c'était un rude logicien ; il estima sans doute que sa promenade nocturne l'autorisait à dormir le jour et que ces intrus étaient sans droit pour le déranger de la sorte dans son fort. En conséquence, au bout d'une

centaine de mètres il s'arc-bouta contre une roche tapissée de lierre et fit tête. Les chiens menèrent grand tapage autour de lui, mais l'absence trop explicable de leur capitaine Printanneau inspirait à tous de tristes pressentiments et peu à peu l'attaque devint plus molle.

L'Andouiller, enlacé mieux que jamais dans son fouillis de ronces, jurait comme un païen à l'autre extrémité du champ-clos; et la meute, n'étant pas appuyée, lâchait pied visiblement.

Le seul qui eut de l'agrément, c'était Renaud. Comme son cœur battait! Il avait grimpé dans un arbre afin de jouir plus amplement de la chasse. A vrai dire l'impatience le gagnait au spectacle de ce méchant POURCÉ qui renvoyait à lui seul vingt braillards bien endentés. Suivant lui, le monsieur était crâne, mais les clabauds pas assez.

Au même moment il aperçut quelque chose de blanc qui surgissait à fleur de broussaille : c'était un malheureux chien projeté en l'air par le rude boutoir. La colère le prit.

— Ah? C'est comme ça que tu te comportes, brigand, et tu ne veux pas marcher? Attends, je vas te faire *couri*, moi!

Il dégringola de son arbre, coupa vivement

un bâton et se jeta sous le couvert. Il savait glisser comme un fauve, lui, à travers ces végétations emmêlées et se maintenait dans la direction voulue avec une sagacité surprenante. Il arriva en un clin d'œil près du lieu de l'escarmouche, fit halte et retint son haleine. Quelques chiens criaient en se reculant, d'autres se tenaient sur leur séant, plus en arrière. Les dents du ragot claquaient et produisaient ce bruit caractéristique qui fait dire : — Le sanglier n'est pas dans ses bonnes; il casse des noisettes.

Tantôt celui-ci se couchait au pied de la roche, froissant violemment les branchages : alors les chiens se rapprochaient, plus ardents; tantôt il se relevait brusquement, ramassé sur lui-même, comme pour charger : et le cercle s'élargissait aussitôt. A chaque nouvelle alerte quelques timides décampaient en tapinois pour ne plus revenir.

Enfin Renaud aperçut le ragot; ses narines se dilatèrent. A la bonne heure; c'était du gibier, cela. Il chercha du regard un passage, prit son élan et se ruant sur la bête sauvage avec une rapidité inconcevable, lui jeta violemment son bâton sur le dos

— Vas-tu couri? vas-tu bentôt couri? criait-il comme un forcené.

Le sanglier ne se le fit pas dire davantage. Cet animal éprouve à l'aspect de l'homme la terreur instinctive qu'il inspire au chien.

Donc le ragot épouvanté filait cette fois en ligne droite; et les bêtes de meute, réconfortées par ce secours inattendu, retrouvaient leur ardeur pour le suivre. La chasse dès lors marcha grand train.

Il vida l'enceinte. Plusieurs coups de fusil le saluèrent inutilement, au saut de la ligne. Sa terreur s'en accrut; aussi roulant comme une énorme boule à traver le pays sauvage, emmena-t-il si loin les derniers chiens valides, que cavaliers et tireurs, semés à l'aventure parmi les ravins sourds, ne suıent jamais par où il était passé.

C'était une rude menée et qui l'eût pu voir s'en fût souvenu. En effet, au milieu de la petite meute bondissait le forestier boiteux, avec ses sautiliements fantastiques. Son bâton levé, la face empourprée, les cheveux tordus par le vent, il passait partout, droit devant lui, jetant des cris gutturaux, affolé. On eût dit du génie des

bois, au temps des vieilles légendes de Thibaud le Chasseur.

L'Andouiller, errant au hasard et désespéré, le rejoignit quatre heures plus tard, en avant des hurleurs sans voix qui haletaient.

— Tu es donc enragé?

Le gars n'écoutait rien. Les coudes au corps il courait plus vite.

— Je veux le lasser, moi, je veux le lasser!

Enfin ils arrivèrent au Châtelier où la bête se fit battre, puis la meute tint les abois à l'entrée d'un marais.

— Parlons bas, murmura l'homme. Le lascar veut souffler un brin et s'accule par mauvais caractère, mais il n'est pas fatigué pour si peu et se déroberait au moindre bruit. Or j'en ai assez, moi; tous ces messieurs ont perdu la chasse, ils n'avaient pas le vent : je vais tâcher de *servir* ce gaillard-là.

Il fit basculer son fusil et glissa dans le canon deux cartouches suifées.

— Maintenant attends-moi ici sans bouger.

Le piqueur se traîna sur les genoux, masqué par une rangée d'arbres. Advenu à la hauteur des chiens, il leva lentement la tête et chercha.

La meute occupait une ancienne chaussée coupée de rigoles, dont la terre détrempée s'éboulait sous les piétinements. En avant de la bande mouvante un large buisson d'osmondes et d'églantiers se dressait entre les saules rabougris. Le regard ne découvrait rien à travers l'épaisseur de ces enlacements. Mais tous les hurlements s'adressaient là, quelques tiges supérieures s'agitaient par instants, et l'eau du marécage refluait en ondulations blanchâtres tout autour.

L'Andouiller, assis sur ses talons, le cou rentré dans les épaules et son fusil tendu, s'était collé derrière un frêne. Il ne passait qu'un œil et cherchait toujours, mais en vain.

La main de Renaud s'appesantit sur son bras. Le gars, poussé par la passion, s'était approché en rampant, avec tant de légèreté que l'autre ne l'avait pas entendu.

— S'il vous plaît, piqueur, ne le voyez-vous point? Je le vois, moi. Y a une de ses oreilles qui passe, en face de la troisième branche du second pied de ronce à gauche de l'aune écorcé.

— Je n'aperçois rien. Tais-toi.

— Monsieur, chuchota tout à coup le forestier

dont la respiration était devenue sifflante, je vous en prie comme le bon Dieu, baillez-moi votre flingot pour que je tire *sus* cette bête-là!

— Mais tu ne sais pas?

— Eh ben, je vas apprendre, donc. Oh, dites... faut pas me refuser!

Il joignit les mains et retint son souffle pour entendre la réponse.

— Je ne prête ma carabine à personne; tu m'embêtes.

A ce moment un chien, poussé par les autres, sauta malgré lui dans la vase, vers le buisson. Aussitôt les ronces dansèrent et le tronc d'un arbuste nain fut secoué.

Le piqueur s'aplatit tout à fait contre le sol, inclinant obliquement la tête à droite et à gauche, puis enfin approcha la carabine de son épaule.

Renaud, allongé près de lui, la bouche entre-bâillée, l'œil démesurément ouvert, regardait l'arme dévotement.

Quand le cou partit il huma l'air avec force.

— Oh! la poudre, soupira-t-il, que ça sent bon!

Le ragot était mort; la meute aboyait avec

fureur autour du cadavre que les plus hardis houspillaient déjà. L'Andouiller lui liait les pattes de derrière pour le traîner jusqu'à la terre ferme.

— Viens donc me donner un coup de main, garçon, cria-t-il.

Mais le fils de la Dreuse ne se souciait plus du sanglier, vraiment; il tenait la carabine, en faisait jouer la batterie, flairait l'orifice du canon, ajustait, appuyait amoureusement sa joue contre la crosse.

— Dites donc, l'homme, c'est-y vrai qu'avec le louis d'or du monsieur je pourrais acheter un flingot comme celui-là?

— En voilà d'une autre! ma carabine pour vingt francs? Et le pouce avec, je te prie de croire.

— Quoi donc que ça veut dire : Et le pouce?

— Cela signifie que tu n'auras jamais de fusil pareil, l'homme aux vingt francs.

— Mais une supposition que ça ne serait pas si beau que ce petit-là, et que ça tuerait tout de même le gibier?

— N'y compte pas.

Renaud sentit son cœur se serrer. Il murmura :

— Oh pourtant que je voudrais donc avoir un flingot, pour couri avec !

Il déposa l'arme avec précaution sur l'herbe, lui jeta un dernier regard et silencieusement s'enfonça dans la coupe.

III

LE GRIMPEUR

C'est vers ce temps que Jean Renaud, obéissant à la Dreuse et au père-grand, se fit ouvrier de bois. Le goût d'un autre état ne vient à personne en forêt. Du reste, il est cent métiers dans celui-là. Chacun choisit, suivant son instinct et ses forces. Quel travail, en effet, ne pas le vieux arbre?

Quand l'heure du géant a sonné, une première main se pose sur lui, celle du marqueur. La fourmilière humaine ondule à sa suite, prête à détruire. Impossible de faire tomber une telle masse, tout entière : les autres ne se dressent-ils pas autour, avec leurs bras amis qui l'enveloppent? Il faut donc d'abord le « déshabiller ». Ce travail est le plus dangereux. On doit l'attaquer

de bas en haut, élaguer les mères branches, grosses elles-mêmes comme des arbres, gagner par cette voie le sommet aminci. C'est la tête, qu'on dénude aussi, elle, après quoi on la tranche.

Au milieu de ses débris énormes qui recouvrent le sol, le chêne se dresse dans le vide, tel qu'une colonne parmi des ruines. Les fagoteurs se disputent les branchages avec le charbonnier, avec le fendeur de bûches. Quant à la tête, les scieurs de long l'emportent. Ils en feront des planches, l'un courbé sur le sommet de l'échafaudage, l'autre le corps rejeté en dessous, perdu dans le nuage de bran qui tombe sous la scie grinçante.

Maintenant les bûcheurs arrivent, qui s'alignent au pied et dont les soupirs gutturaux vont scander chaque coup de hache. L'entaille circulaire se creuse; le tireur s'arc-boute et raidit sa corde. Un long craquement, suivi d'une courte scillation. Encore quelques morsures de la cognée au bon endroit; le déchirement se fait plus strident. Le tireur marche à reculons, le corps presque horizontal au bout de sa longe. Voîci que le tronc puissant s'incline avec lenteur

en battant l'air. Un sifflement profond; il tombe. Les travailleurs sautent de côté, hors de la ligne d'écrasement. L'écho répète un grand bruit sourd. Ces gens n'ont crié qu'un mot : Gare! Ils reviennent calmes, la sueur au front. L'un d'eux touche le tronc inerte du bout de son sabot et dit :

— Il avait le cœur franc, mais le voilà cheu.

Il est tombé. Mais rien ne finit. Quelque part alentour le vent secoue une chose imperceptible entre deux feuilles. C'est un gland. Il se détachera, vienne l'automne, et roulera sous un atome de terre, poussé par une goutte d'eau. Ce gland aura remplacé le chêne dans un siècle, agitant d'en haut ses mains vertes sur les éphémères générations des hommes.

L'arbre abattu, on le dépèce. Les charpentiers enlèvent la bille, le boisselier prend les déchets, l'écorce est mise en tas pour les tanneurs. Lorsqu'il ne reste plus rien sur le sol, on entend encore le bruit des pics : c'est le pied que les forestiers attaquent, l'arbre souterrain qu'il leur faut encore, avec sa lourde culée et son taillis de racines.

L'arbre est débité; chacun a emporté son

lambeau. Un autre travail commence, la fabrication. Les huttes sont changées en ateliers.

Au milieu de cette population qui vit du bois, Renaud n'avait qu'à choisir sa place. D'abord il se fit bûcheur. C'était le travail en pleine forêt, le mouvement; les aromates emplissaient l'air; son instinet l'y porta.

Mais au bout d'un peu de temps quelque chose lui manqua; il ne se trouvait pas assez seul. D'autres hommes cognaient près de lui, ses coups devaient alterner en cadence avec les leurs, tout comme jadis à l'école pour épeler. Et puis, ces pauvres vieux arbres, c'était pitié de frapper pareillement dans leur chair blanche, à plusieurs et par derrière... N'avaient-ils pas déjà la tête coupée quand il s'acharnait contre eux de la sorte? Non, autant dire qu'ils n'étaient plus arbres, puisque pas une feuille ne tressaufait. Et les compagnons, si la besogne devenait trop âpre, — car il y a des arbres qui se défendent mieux que d'autres, — en lâchaient-ils, de cet vilains jurons qui font peur aux oiseaux!

Renaud perdit le goût de cette tâche-là; l'envie le prit de travailler à part, avec l'attrait du danger, en s'attaquant au faîte du chêne. A la bonne

heure, cela. C'est une lutte entre deux vivants; il y a du risque. On ne trouve là-haut d'autre société que son bon courage; les nuages sont tout près, le cœur peut battre.

Le boiteux délaissa donc sa cognée et se fit grimpeur.

Ce métier, à vrai dire, n'est pas envié, car beaucoup de grimpeurs finissent tragiquement. On n'y compte que les gens de caractère aventureux, mais ceux qui ont goûté de cette partie-là n'en veulent plus d'autre. L'amour du péril ne suffit pas, l'homme doit être adroit et agile.

Voilà le forestier au pied du gros arbre qu'on lui livre nettoyé de la base comme un aiguillon de Touraine. En avant. Comment faire? L'embrasser n'est pas permis, il a dix pieds de tour. Une échelle? Point d'échelle assez haute. L'homme s'est inspiré de la nature. Il a vu les écureuils escalader plus d'un tronc en serpentant à l'aise sur l'écorce : il fera comme eux. Ces animaux, lorsqu'ils grimpent, n'ont besoin que d'un point d'appui, celui de leurs griffes; le hardi compagnon les imitera. C'est si bien là son idée, qu'il a pris jusqu'au mot de la chose. Si le marchand de bois s'exclame tout à coup :

— Où est le grimpeur? Faut voir à déshabiller ce hêtre-là.

— Attendez, répond celui-ci en éteignant sa pipe; je vas quérir mes griffes.

Il revient bientôt nu-tête, la blouse rentrée dans le pantalon, sa serpe accrochée derrière le dos, portant en sautoir une corde roulée, et dans sa main les jambières armées de crampons obliques.

Avec lenteur il lace la guêtre et assujettit la pointe de fer; s'assure que ses mouvements sont libres, que la chaussure est solide; puis se dresse, poitrine contre poitrine, le long de l'arbre. D'un geste vigoureux il lance la corde autour du tronc, son autre main en reçoit l'extrémité flottante; il y demeure pendu, le corps infléchi. Dès que la tension s'est produite, il se hisse par saccades brusques et cadencées, l'éperon s'enfonce dans le bois. Il monte.

Le grimpeur, à cet instant, est superbe d'audace et de grâce sauvage. La tête bizarrement éclairée sous le jeu des feuilles tremblantes, les muscles saillants et tordus, le buste rejeté dans une contorsion puissante, il rappelle ces cavaliers des vieux tableaux de batailles, accrochés à la

bride et l'éperon au flanc sur de grands destriers qui se cabrent.

Lorsqu'il se balance ainsi tout en haut, retenu d'une seule main pour brandir sa serpe de l'autre, que le vent se met de la partie pour défendre son vieil ami, c'est là que la mort est proche. Mais l'homme n'y songe pas. Celui qui grimpe de la sorte dans les cimes, qui est tout seul, qui peut ainsi colleter les grands arbres pendant que la bise lui court dans les cheveux, celui-là se sent l'âme contente, le travail l'excite... pour lui le bois a meilleure odeur. Le grimpeur qui possède une paire de vraies griffes dans son bissac est comme l'oiseau qui porte des ailes sur son dos. Il est libre d'aller plus loin que les autres, de se réjouir sans faux orgueil à la vue de toutes sortes de choses que le bon Dieu a semées parmi les hautes branches, au-dessus des hommes qui parlent du cabaret et des Dreuses qui battent les petits enfants.

Quand Renaud fut devenu grimpeur, on ne manqua plus de rien à la maison.

— Voyez-vous ça, disait l'un en supputant ses salaires; il a de la chance, le gars. Ses parents ont bien fait de taper dessus, il est devenu bon.

— Oui, pardi, il en a une fière chance. Boiteux comme il est, on l'exemptera.

— N'importe, concluait le malin de la bande, un gars qui ne boit que de l'eau, c'est pas grand'-chose.

Le forestier avait le cœur à l'aise dans cette existence aérienne et solitaire. Tant qu'il étreignait l'arbre il se sentait vivre. Mais dès que le crampon avait quitté son pied, au soleil couchant, une profonde mélancolie s'emparait de lui. *Son idée* le hantait, toujours la même : depuis la grande chasse, ses collets étaient livrés à la rouille, les longues excursions du dimanche avaient pris fin ; c'est un fusil qu'il lui fallait pour être heureux. Hélas ! où le prendre ? La Dreuse avait vendu le flingot du pas-père pour payer le service et un voile de deuil. Les vingt francs du monsieur avaient servi à l'acquisition de l'équipement du grimpeur. Quant à sa paye, la mère lui prenait tout...

Donc le pauvre Jean soupirait en vain. Pas d'argent, pas de fusil ; et pas de fusil, pas de joie.

Il allait s'allonger, tout dolent, sur les sapinettes, sans prendre goût à rien ; et quand la nuit

le ramenait au logis, il laissait la moitié de sa soupe dans l'écuelle.

Il entendait quelquefois une détonation dans la campagne. C'était un métayer tirant des merles sur les tas de pommes, derrière le pressoir. Il se redressait au bruit.

— Que celui-là est heureux, pensait-il; il a un fusil !

Renaud se mit à rôder hors des bois comme une âme errante, pour écouter ceux qui tiraient. Il allait, chaque dimanche, le long des haies, grignotant son pain frotté d'ail, à la recherche des hameaux où l'on tire à la cible après vêpres. Tout à coup, au détour de quelque pâture humide, un flot de jeunesse bruyante l'avertissait que l'assaut allait commencer.

Le charron, orné d'une boucle d'oreille, apportait triomphalement au pied de la sablonnière un pavois tricolore en bois tendre, divisé en cercles concentriques, avec la mouche noire au milieu. Il essuyait sur la peau tannée du tablier la couleur mal sèche qu'avaient léchée en route ses doigts sans ongles et débitait au hasard des plaisanteries grossières dont il riait d'avance pour avertir que ce serait drôle. Puis il fixait sa

rondelle au sommet d'un pieu et les jeunes gens comptaient cent pas afin de marquer par une barre la ligne du tir.

Une femme au jupon court y dressait aussitôt sa table boiteuse et rinçait négligemment des verres gras qu'elle renversait ensuite, pour les égoutter, autour de la carafe de cidre. Une assiette ébréchée était auprès, dans laquelle chacun déposait deux sous, prix de chaque balle.

Le premier qui frappera dans le noir aura la moitié des mises et en plus le pavois qu'il clouera ce soir au-dessus de sa porte, entre les branches du rosier grimpant.

Voilà Jean Renaud qui se perd inaperçu au milieu des spectateurs rangés en demi-cercle. Il arrive au bon moment, alors qu'on charge les armes. C'est là ce qu'il veut voir. Le moindre détail frappe ses yeux, se grave dans sa pensée. Il aspire fortement la poudre, après chaque coup, et regarde encore. Il comprend, il sait. Les gars disent entre eux :

— Nous irons dimanche prochain à Saint-Agut, tirer contre les sabotiers.

Le boiteux s'en souviendra. Il ira. En voici un qui parle de boire :

— Veux-tu, lui dit-il avec humilité, que je tienne ton fusil?

Il allonge lentement sa main sur le canon, palpe la crosse, fait en sournois jouer la batterie, aide à mesurer la charge, s'en va tout troublé et rentre en forêt pour s'égarer sous le gaulis avec ses pensées.

Un soir qu'il cheminait de la sorte, nonchalant et soucieux, un gémissement poussé à quelques pas de lui frappa son oreille. Arraché brusquement à sa rêverie il s'élança... C'était la voix d'un chrétien.

A cet endroit quelques roches tapissées de pervenches surgissaient à fleur de terre, sur le plan incliné d'une futaie. Leur croupe saillante formait escarpement et cette rupture du niveau était masquée par l'enlacement des fougères.

Au pied du massif gisait un tas informe de bois sec et de loques. Jean s'approcha. Un rayon de lune lui permit de distinguer une vieille femme inerte et pelotonnée sous un gros fagot dont le lien s'était rompu. Elle gémissait d'une voix rauque, mêlant les malédictions à ses plaintes.

— Misère, c'est la mère Chauvin, la veuve au grimpeur! Allons, ne vous tournez pas les sangs,

je suis bon pour vous rebouter sur jambes.

— Aïe, pauvre gars, tu n'en auras le pouvoir, je me sens en miettes.

Renaud l'ayant débarrassée du faix de bois qui l'écrasait, elle put redresser la tête en s'accoudant.

— Comment le malheur vous est-il donc arrivé ?

— Je suivais la route du haut. Quand je t'ai ouï, j'ai cru que c'était le garde Marcel. Il est si dur au monde ! J'ai la lessive, ça fait que j'emportais un pauvre petit peu de bois vert avec le mort. Il m'a déjà prise, le mauvais homme, et me menace chaque fois. Alors j'ai eu peur qu'il me voie et j'ai biaisé sous bois. Mais voilà-t-il pas que je me suis fourrée dans ces maudites roches, rapport à la nuit. Et je suis tombée de mon fin haut.

— Mère, passez-moi le bras autour du cou ; je vas vous relever.

Elle essaya, mais poussa un grand cri et retomba.

— Marcel du diable ! me voilà démembrée...

— Patientez ; je ne vous laisserai pas dans la peine.

Il coupa un lien, refit le fagot et le chargea sur ses épaules. Il s'approcha ensuite de la blessée.

— Laisse le bois, mon fils; l'embarras serait trop grand.

— Nenni. Vous avez pris la peine de le ramasser; il est à vous. Je porterai ben tout, allez.

Il saisit la vieille femme dans ses bras et s'efforça de boiter moins, en marchant, afin de moins secouer la malade.

La Chauvin se plaignait tout bas, prise de la fièvre. Sa tête anguleuse battait l'épaule du jeune garçon; par instants ses sabots résonnaient l'un contre l'autre.

— Que c'est loin, chez moi! disait-elle.

— Encore un peu de courage; nous sommes plus d'à moitié.

Ils s'arrêtèrent deux ou trois fois pour reprendre haleine. Renaud l'étendait sur la mousse, s'essuyait le front et la reprenait.

— Tu es vaillant comme mon défunt. Oh! les grimpeurs, c'est des hommes! Il n'y a qu'eux...

Elle fut secouée à ce moment par un rire nerveux, tellement sinistre dans ces ténèbres, qu'il donna le frisson au forestier.

— C'est des hommes, les grimpeurs ! Mais faut qu'ils périssent de male mort, comme Chauvin. Tu ne trépasseras point dans un lit, Jean Renaud ; souviens-t'en. Le diable, vois-tu, est envieux de ceux qui portent des griffes ; quand ils sont en l'air, sa main les pousse. Il était plus rude que toi, mon Chauvin ; son pareil est à naître. Eh ben, un jour que je collationnais au pied de l'arbre, lui tout en haut qui griffait, il a lancé sa corde par-dessus une branche, et pendant qu'elle faisait le tour il a baissé la tête pour me regarder. Moi je le regardais toujours. Alors nous avons ri ensemble par les yeux. C'était notre pain blanc à tous deux. Sa main en même temps courait à la corde ballante... Il a manqué son coup parce qu'il me regardait !

O Chauvin ! je sais bien, va, que le diable l'a tirée de l'autre côté, ta longe qui d'habitude venait d'elle-même dans ta main ! Oui, le malin l'a conduite, car elle a touché ses doigts et puis s'est éloignée en dansant. Quel saut il a fait pour la reprendre ! Mais l'autre main tirait tout à elle ; j'ai entendu sa griffe qui glissait. J'étais debout. Il a battu deux fois le tronc de ses bras ; ses pauvres bras râclaient la mousse. Il m'a en-

core regardée, du haut, avec des yeux tout ronds. J'ai crié : « Mon homme! » Mais il allait si vite... C'est tombé comme une masse près de moi; j'ai senti le vent. J'ai voulu le relever, mais comme je ne pouvais plus le reconnaître, mes bras sont devenus de coton!

Oui, on a tiré sa corde de l'autre côté. Mais les grimpeurs, c'est comme ça. Grimpeur, tu finiras de même. Et ta tête sera fendue tout du long, avec de la cervelle blanche qui passera!

Un épouvantable tressaillement agita son corps; elle devint raide. Une petite cascade murmurait auprès. On eût dit des sanglots d'enfant. Renaud avait peur; il voulait hâter sa marche et ne pouvait. Il se sentait à bout de forces, lorsque, arrivant enfin sur les bordures, il distingua la maisonnette découpée sur l'azur du ciel, au sommet de la lande.

On arriva. Entrer était facile, il ne s'agissait que de retirer une cheville de bois plantée latéralement dans le mur contre la porte. Il déposa sur la couchette cette malheureuse, toujours évanouie; jeta quelques gouttes d'eau sur le visage; lava l'une après l'autre les jambes osseuses que marbraient de larges meurtrissures.

Rien n'était cassé. Le jeune homme cependant ne pouvait abandonner cette femme malade. Il résolut de la veiller. La lessive coulait. Le taudis était encombré à ce point que le billot massif qui sert de siège disparaissait sous les tas de guenilles. Il jeta ce qui se trouvait dessus, rangea le rouet de son mieux et s'assit devant le foyer.

Sur un large trépied placé entre le lit et l'âtre reposait le cuvier, chargé de cendre pâteuse. Ce cuvier communiquait par un long tube avec le chaudron pendu à la crémaillère. Dans l'intérieur de la cheminée une mince chandelle de résine, appelée oribus, se dressait entre les pinces d'un bois fiché dans le mur. Tout en face, un pot de grès flottait, retenu par son anse au pied d'un gril accroché.

Le grimpeur s'aperçut qu'il pouvait là encore se rendre utile. Il raviva le feu et, dès que la buée se reprit à monter, transvasa l'eau du chaudron dans le cuvier à l'aide du pot. Après quoi, ne voyant rien de plus à faire, il se courba en double, vers la flambée, les mains tendues, écoutant le susurrement mélancolique de l'eau chaude, et s'engourdit dans la contemplation des tisons rouges.

Son œil errait vaguement de l'âtre au cuvier, à demi fermé sous le voile des vapeurs opaques. Les formes des objets, devenues confuses, lui semblaient étranges, particulièrement celle de la *couloire*, qui conduisait l'eau dans la chaudière. C'est d'habitude un long morceau de bois creusé à découvert, affectant la forme d'une rigole. Cette noue-là, au contraire, se composait d'un tube plein, pareil à une gouttière. La flamme, en se jouant dessus, produisait des reflets métalliques, et l'eau s'en échappait avec deux jets inégaux d'un effet bizarre.

Renaud examinait cette chose mystérieuse, d'abord distrait, puis attentif. L'extrémité de la couloire miroita tout à coup au-dessus de la flambée. Notre homme s'était penché avec une sorte de stupeur. Une exclamation sourde à la fin lui échappa.

— Mais, nom de nom, on dirait que c'est un canon de fusil !

Il décrocha l'oribus et le promena longuement au-dessus de l'ustensile extraordinaire. Oui, c'était bien un canon de fusil double, mais si rouillé, si dépaysé dans cette lessive, que le grimpeur seul était capable de l'avoir deviné.

Certain de son fait, il se laissa retomber sur son billot, prit une pose admirative et ne bougea plus.

La vieille s'était retournée sur sa couche et demandait à boire. Il sortit de sa contemplation pour la servir.

— Êtes-vous un brin soulagée, la mère?

— J'ai l'enflure aux jambes. Il me semble que mon sang tourne. C'est la faute au garde, il me le payera.

— Ne rentrez pas en fâcherie. Je vas vous faire une rôtie au cidre.

— Que non. Tu es las, va dormir

— Plus souvent! Quand on est malade faut manger.

Il coupa un morceau de pain, le piqua à la pointe de son couteau, le fit griller avec lenteur en le tournant.

— Mère Chauvin, qué que vous avez donc là?

— Là où?

— Mais là, donc. La couloire?

— Eh ben, c'est-il pas le fusil à mon défunt?

— Ça le rouille rudement d'être mis à cette mode-là.

— Grand innocent, puisqu'il sert tout de même...

— Je ne dis pas. Mais il est cassé?

— C'est une bonne couloire.

— Il n'a donc point de crosse?

— Du temps de Chauvin, il était parfaitement bon. Mais je n'ai gardé que le canon, pour ma buée.

— Et le restant, ousqu'il est?

— En voilà un curieux! Il m'a servi à caler la mangeoire de ma bique.

— Faut voir, faut voir, grommela Renaud avec une forte émotion.

Lorsque la vieille eut avalé sa soupe et laissé retomber sa tête en sueur sur le sac de mousse qui lui servait d'oreiller, le forestier s'empara du bout de résine, passa dans la soupente, écarta la chèvre d'un coup de sa blouse et s'agenouilla sur la litière.

La mangeoire était boiteuse. D'une part, elle était soutenue par un rondin fixe; de l'autre, elle s'appuyait sur une pierre inégale, de taille moindre, dont le niveau se trouvait exhaussé par une interposition de bois et de ferraille. Renaud opéra le mouvement de levier avec son épaule,

et dès que la mangeoire n'adhéra plus, procéda avidement à l'examen des résidus épars sur la pierre.

La chèvre le contemplait d'un œil niais, avançant vers lui sa barbe pointue.

Mère Chauvin ne l'avait pas trompé; le surplus du fusil était là. Mais tout était réduit à l'état de morceaux informes. Il en remplit son chapeau et revint près du feu, pour examiner plus à l'aise.

— Comme ça, il était bon, le flingot, du temps de votre homme?

— Que t'es godiche, avec ton fusil! Puisque je te dis que c'est une couloire...

— J'entends; mais n'importe. Une supposition que je vous ferais une belle couloire en cœur d'aune, avec une corbeille toute neuve en osier pour la mangeaille de c'te bête? Savez-vous que ce serait de conséquence, ça?

— Laisse-moi dormir; j'aime mieux les vieilleries de Chauvin que tout.

— Voilà qui est ben parlé. Pourtant, quand il y a avantage...

— Ma pauvre *noue* est comme moi : elle s'ennuierait à ren faire.

— La noue... la couloire...

Il s'approcha, rougissant. Ses tempes battaient.

— La couloire ne s'ennuierait point.

Il parlait d'une voix si altérée que la veuve se leva sur son séant.

— Mais qu'as-tu donc, gars? te voilà tout chose?

— Eh ben, oui, j'ai une idée! Ma feinte, autant que je m'en soulage. Mère Chauvin, je voudrais le fusil!

— Es-tu dans ta raison?

— Oui ben. J'ai ça au fond du cœur, tant, que depuis des semaines et des mois j'en languis! Ah, ma voisine, prenez-moi en compassion et me baillez le flingot de votre homme pour que je tire sur les bêtes de la forêt...

La Chauvin exhala un petit rire saccadé; la pensée d'une vengeance se présentait en première ligne à son esprit.

— C'est pas l'embarras, mais le garde Marcel serait une miette attrapé. Il endêverait.

— J'aurais si grand contentement moi! Et puis, voyez-vous, mère, votre Chauvin était un grimpeur aussi, et un chasseur... S'il nous ouït pensez qu'il trouvera mieux que son fusil reprenne l'âme au lieu de courir la buée.

La vieille réfléchissait. Enfin :

— Si quelqu'un y a droit, c'est toi, Jean, parce que t'es un vrai enfant de la forêt et que tu m'as fait du bien encore *à* ce soir. Prend-le, mon galant. Je dirai à Chauvin que tu portes des griffes comme lui ; il ne se fâchera point.

Au milieu de la nuit, le garçon filait sous bois avec son précieux butin. Un sourd cliquetis de ferraille s'échappait du fond de sa blouse retroussée. Il souriait aux spectres noirs de la futaie, son cœur chantait. Désormais, après le travail, il aurait l'espace peuplé, les émotions du clair de lune, les longs dimanches dans le hallier, avec la poudre qui parle et qui sent bon. Il s'arrêtait par instants dans sa joie sauvage, se disant tout haut.

— J'ai un fusil, j'ai un fusil.

Quelle que fût l'ardeur de ses désirs, il ne mit aucune précipitation dans l'accomplissement de son entreprise. Le paysan est avide mais prudent, tenace mais plein de patience. Il suit son idée fixe dans une torpeur apparente, prépare son heure aussi longtemps qu'il le faut sans en avoir l'air. N'ayant, comme l'enfant, qu'une pensée en tête, il la retourne sans cesse, la solidifie en la

concentrant et devient parfois d'une profondeur étonnante, à laquelle n'atteignent jamais ceux qui éparpillent sur mille objets leur volonté.

Nul n'aurait pu se douter de l'obsession à laquelle Jean Renaud était en proie. Il avait caché ses matériaux dans le grenier, sous des bourrées; de sapin, et agissait exactement comme par le passé. Il fit du fagotin, le dimanche, pour un marchand de Paris, afin de se procurer des suppléments de salaires, qu'il dissimula.

— Ma mère n'a pas un sou de moins, se dit-il; je suis dans mon droit.

Entre temps il avait fabriqué la couloire et la mangeoire promises à la Chauvin, — c'était la dette d'honneur, — et choisi le bois pour une crosse. Lorsqu'il fut riche de dix francs, il se rendit par la traverse à Nogent-le-Rotrou afin d'acheter secrètement un chien et une vis qui manquaient, ainsi que les outils indispensables. C'est la seule fois de sa vie qu'il soit entré dans une ville de son plein gré.

Alors il entama, à l'insu de tout le monde, son œuvre mystérieuse. Avec de pareils éléments, un armurier y eût renoncé. Lui, en quatre mois,

confectionna un fusil surprenant. Le canon gauche était percé.

— C'est la lessive, soupira le grimpeur.

Et il mit une pièce. L'aspect de l'arme était grotesque, mais rien n'était oublié. Lorsque le dernier coup de papier de verre fut donné, il saisit le flingot dans ses bras et le couvrit d'un regard humide, de la crosse au point de mire :

— Ça, c'est à moi... Tu es mon fusil, je t'ai!

L'heure avait sonné. Il lui restait trois francs dix sous.

— Cinet doit passer ce soir au Saut-du-Loup. Faut que je lui achète *d'samounitions*

Cette locution, invariablement employée dans les Chemins Verts, paraît extraordinaire; rien de plus naturel lorsqu'on la décompose. Tout ce qui sert à charger un fusil, poudre, plomb et capsules, s'appelle « la munition », car nos paysans prennent le mot au singulier. Mais ils ne se rendent pas compte de la valeur de l'article et prononcent : une amunition. De sorte qu'au pluriel, pour exprimer l'idée de quantité, ils disent : des amunitions, ou plutôt, par suite de l'altération des syllabes propre à leur langage : d'samounitions.

— Tiens, c'est le bancal. On ne te voit plus; je te croyais mort pour le moins.

— C'est que je suis grimpeux, à cette heure; je ne cours guère.

Le petit homme avait arrêté sa voiture et tressait la mèche de son fouet. Il portait une blouse luisante à liserés blancs, sous laquelle passaient les basques d'un paletot; son chef s'enfonçait dans une grosse casquette à ramages dont les tranches étaient rabattues sur ses oreilles. L'œil était mobile, le rire sournois, le museau pointu comme celui d'une fouine. Un juif greffé sur un paysan.

— Dites, le marchand, vous n'avez pas l'air échauffé?

— Pas trop. Et quoi de nouveau, par ici?

— Je n en connais ni petit ni gros. Et allez-vous loin, de ce pas?

— Faut bien trimer pour gagner sa vie. Sais-tu quand sera la noce chez Jamin?

Ils firent de la sorte assaut de questions pendant un quart d'heure, pour se tâter et voir venir. C'est l'habitude à la campagne. Celui qui doit demander ne va jamais droit au but; son interlocuteur ne l'aide jamais, afin de conserver l'avantage.

Enfin l'ambulant, qui était un maître, se décida à faire causer l'autre.

— Bien le bonjour, garçon; me voilà déjà en retard.

Il prit son bidet par la bride, en homme pressé.

— A propos, marchand... Moi qui allais oublier ma commission! Combien vendez-vous l'samounitions pour les fusils?

L'ambulant rattacha sans hâte la gourmette.

— Ah! mon gaillard; ce n'est plus du laiton qu'il te faut, à présent... Tu as donc une arme à feu?

— Vous gaussez, fit Renaud d'un air niais. Où donc que j'en aurais pris, des flingots, puisque j'ai pas d'argent pour en acheter? Voilà une affaire sûre, dame!

— Cela m'est bien égal. Je vends au monde, moi, sans m'occuper du reste. Que veux-tu?

— La personne, la personne, alle aurait envie d'une poudrière, et puis d'un sac à plomb, et puis d'samounitions.

Le mercier fit son compte à demi-voix, comme pour une chose d'importance.

— Mettons vingt coups à tirer. Eh bien! va pour cinq francs, tout ensemble.

Le pauvre Renaud mit la main à son sac, fit la grimace et offrit trois francs.

— Ah ! tu marchandes? J'ai l'honneur de te saluer. Hue, Bijou !

Quel chagrin ! Lui qui avait tant travaillé, tant attendu, ne pourrait-il donc pas faire parler le cher flingot? Voilà que l'homme s'éloignait, emportant la joie sous sa bâche...

— Arrêtez, sauf votre respect. J'ajoute dix sous, c'est tout ce que je possède sur la terre.

— Cent sous ou rien.

— Je vous colleterai un lièvre, outre l'argent.

— Mets un lapin avec, et trouves-toi jeudi à Saint-Agut. Les bucoliques y seront.

Renaud, tout consolé, reprit le sentier du bois. Mais une idée le saisit, il courut après la carriole.

— Cinet, faudra envelopper tout ça dans des papiers; des grands papiers, dites.

Le jeune paysan voulait du moins avoir ses bourres par-dessus le marché.

Le jeudi il reçut ses munitions, et le mercier lui fit entendre qu'il se chargeait de l'acquisition du gibier, « mais dans les prix doux ».

Le dimanche, dès l'aube, il rôda autour des

tirs au pavois, et de la pointe de son eustache retira quelques balles piquées dans les troncs d'arbres. Dans l'après-midi, s'étant assuré que le garde avait quitté sa maison en voiture, il dressa une cible en forêt, essaya son fusil et se fit la main.

— Il ne me reste guère de poudre, pensa-t-il après; mais à cette heure je sais la manière d'en gagner.

Le soleil baissait à l'horizon. Il se coucha sur la mousse, tenant près de lui son fusil embrassé comme un frère. Tous deux attendaient l'heure de l'affût.

Le spectacle du soir dans une forêt parle à l'âme. Voilà le déclin du jour. Les dégradations de la lumière changent les formes, rendent les troncs noirs et les cimes roses. Un dernier rayon plonge entre les branches, éclairant les dessous de lueurs dansantes. Ce n'est plus qu'un mince filet. Il s'éteint. Un disque rouge et terne paraît encore au fond, bizarrement découpé par les branches; le ciel est blafard au-dessus. Un point brillant se détache plus haut; c'est la première étoile. En face, le gaulis rigide barre l'horizon. Çà et là, les trembles agitent leurs feuilles

blanches, revêtant dans la brume les contours de grands bûcherons maigres. Le terrain fuyant sous l'œil, avec les végétations inégales, semble se refuser au pied de l'homme en se drapant dans son repos mystérieux.

Les voix du crépuscule ont aussi leur caractère propre. Le bruit lointain des travailleurs s'apaise peu à peu. La bande de ramiers décrit son dernier cercle avec un dernier battement d'ailes et s'abat sur la futaie qui lui sert de couchée. Puis le rouge-gorge jette son chant mélancolique, qu'interrompent les notes rapides du merle. Tous peu à peu s'engourdissent. Dans les éclaircies passent d'un vol étouffé les bécasses, pendant que le hibou, de son ululement plaintif, annonce aux nocturnes qu'ils sont libres. C'est alors que d'étranges froissements de feuilles dans le hallier, que des ombres indécises sur la bruyère animent furtivement les ténèbres et révèlent un monde qui s'éveille à la place du monde endormi.

Un fantôme s'agite là-bas. Est-ce le Roi des Bouleaux qui depuis mille années cherche sa couronne d'argent qu'une fée lui déroba pour se venger de ses dédains? Non, au saut d'une clairière le fer a brillé. C'est Renaud, son fusil à la

main, qui court au vallon chauve où poussent les bourdaines. Là se trouve la meilleure reposée des Chemins Verts, et la petite fontaine abritée sous ce bouquet de saules est le rendez-vous des fauves altérés.

Ses pieds sont enveloppés de fougères; une tige de chèvrefeuille a servi de lien. Aussi ne laissera-t-il rien sur le sol de cette odeur humaine qui cause l'effroi. Ses genoux vigoureux étreignent le front voûté d'un vieil arbre. Le voilà perdu dans le croisement des branches tortues; invisible, immobile, le fusil braqué.

Une heure se passe, puis deux; il n'a pas bougé. Soudain un bruissement imperceptible court dans les herbes sèches. Les brins flottants d'un églantier oscillent. Un petit oiseau s'envole effaré. En arrière du rayon de lune quel groupe charmant a surgi! Ce sont deux chevreuils. Au premier plan s'allonge le brocard. L'oreille redressée et la tête haute, avec son bois gracieux qui émerge, il interroge la nuit et le silence. Ses jambes fines, promptes à fuir, ont de légers tressaillements. Son œil se promène, curieux et inquiet, sur le gagnage où un autre pied que le sien s'est appuyé dans la rosée.

L'animal timide a pourtant quelque chose de fier dans sa pose; c'est que, s'il a peur, il protège. Près de lui, en effet, mais un peu derrière, sa chevrette attend le signal pour s'avancer. Celle-ci est sans défiance : celui qu'elle aime la conduit. Tranquille et caressante, elle sort à demi du buisson, le col appuyé sur la croupe fauve de son compagnon et tirant doucement une chevelure de ronce dont elle mordille l'écorce.

Mais l'époux s'est rassuré; il s'avance pas à pas dans le découvert, puis s'arrête au milieu pour brouter. Un rayon de lune argente sa fourrure. Il penche sa tête vers cette touffe de thym et demeure immobile, attendant sa chèvre.

Un coup de fusil éclate. Les branches précipitamment écrasées annoncent la fuite éperdue de sa compagne. Lui s'enlève sur place par un bond prodigieux et s'élance vers le fourré. Il galope par saccades, haletant. Les poils blancs de son flanc se teignent de rouge. Il va fléchir, fait un effort désespéré pour s'éloigner des saules perfides, glisse et tombe, la langue pendante et l'œil voilé.

Renaud, du haut de son arbre, a suivi cette

agonie avec le sang-froid qu'il a mis à tirer. Il descend, accourt; ses narines se gonflent. Il ouvre son couteau, saisit le chevreuil au cou et lui tranche la veine. Pendant que le sang inonde l'herbe verte, le jeune homme se redresse, appuyé sur son grand·fusil, et contemple avec orgueil sa première proie.

II

DANS LES CHEMINS VERTS

LES COUREURS DE ROUTES

Jean Renaud ne marchait jamais que sous bois. Il ne rentrait d'habitude qu'en décrivant un énorme circuit par les bordures, un œil sur la ligne et l'oreille aux aguets. Impossible de le suivre ou de le surprendre. Lui, à l'inverse, voyait tout.

En côtoyant le carrefour des Étilleux, un mouvement de colère lui échappa.

— Les traîniers sont encore là, grommela-t-il. Qué qu'ils viennent faire comme ça, *chez nous?*

Le jour commençait à poindre. Les coqs chantaient dans les fermes, perchés sur une roue de charrette; des chiens de garde se répondaient, tout au loin.

C'était un campement de nomades. Deux voitures s'alignaient sur la berge. L'une, la plus grande, portait à l'avant une galerie peinte, tribune de carrefour à laquelle un tambour pendait. Au-dessus était écrit en caractères illustrés : « Théâtre des Variétés, à l'instar de Paris. » Des piquets, des toiles de tente reposaient sur les côtés du véhicule. A quelques pas de là des chevaux étiques tondaient un reste de gazon autour du fossé.

Plus près du bois, la voiture-cabane, moitié planches vermoulues et moitié guenilles, surmontée d'un tuyau de poêle. Une sorte de hamac flottait par dessous, rempli de foin, de maillots à paillettes et d'ustensiles de cuisine.

Une grande fille déhanchée, pieds nus dans de vieux souliers de satin blanc, le buste enveloppé d'un tartan troué, allumait un feu de sapin sur le sol, à l'abri de la maison roulante. Elle était à genoux, couchée sur ses coudes; les joues gonflées elle soufflait. Le vent rejetait par inter-

valles l'épaisse fumée vers elle en l'aveuglant. Elle toussait alors entre deux jurons.

Un pas rapide sonna sur les cailloux du chemin, vers la plaine.

— Est-ce toi, l'Efflanqué? interrogea la fille en se redressant.

L'individu qui s'approchait, au lieu de répondre, siffla un lambeau de la chanson des rues : « Un sous-lieutenant accablé de besogne...»

— Ce n'est pas malheureux que tu arrives; je te croyais en fourrière.

— Musette, va t'asseoir; tu m'ennuies.

Et un gaillard d'une vingtaine d'années, se dandinant avec des poses prétentieuses, apparut devant le feu. Il portait sous les bras des légumes fraîchement arrachés et tenait au bout de chaque main une poule dont la tête flottait inerte, avec une goutte de sang figé à la pointe du bec.

— Pourquoi n'as-tu pas plumé ces bêtes-là dans les champs, puisque on te le dit chaque fois? Penses-tu que j'aie envie de me faire pincer?

— Ne te fâche pas, ange d'amour. On fera un trou en terre et les indiscrets n'y verront que du bleu. Les poulaillers ne sont guère agréables par ici : pas de chiens à la chaîne. Tas d'arriérés,

va! J'en ai eu de ces émosses... fais-moi le café.

Le maraudeur s'assit à la chinoise, secoua négligemment ses longs cheveux que serrait un ruban fané et roula une cigarette.

— Le patron dort encore? C'est celui-là qui devient sybarite.

— Ah ouiche, il a déguerpi depuis longtemps.

— Monsieur est dans le monde?

— Ne sais-tu pas? Puisqu'il veut remonter sa troupe, cet homme. D'une manière il aura raison, car j'en ai plein le dos, moi, de faire la cuisine.

— Moi aussi j'en ai plein le dos, car tu la fais diablement mauvaise. Mais ce n'est pas ce qui chiffonne le bourgeois; ce sont les enfants.

— Il sera bien calé, avec des gosses pareils qui ne savent rien de rien.

— Tu ignores les premiers éléments de l'art, ma houri. Apprends que les fistons des forêts sont tous lestes, et qu'en les travaillant un peu jeunes, on en fait des acrobates à tout casser.

L'autre reprit avec aigreur :

— Comme ce sera amusant de vivre avec des gens aussi distingués...

— Toi, tu es une emballeuse, c'est connu. Parce

qne tu as des rallonges à mollets articulés pour faire la géante, tu te montes le coup comme une marquise. Mais nous aimons les paysans, nous; ce sont des êtres candides, qui conviennent à nos riches natures.

Ce disant, le voleur de poules s'allongea sur le dos, les bras repliés derrière la tête, et dressa verticalement une de ses jambes, comme lorsqu'il soulevait à la foire un poids de carton.

Renaud n'avait rien compris. Il s'en alla.

— Je n'entends point toutes leurs manigances. Mais ça me taquine de voir ce monde-là si près du bois.

Il gagna la maisonnette en suivant la haie de cytises et advint sans bruit au pied de l'échelle qui conduisait à son grenier. Un murmure de voix frappa son oreille. On parlait du côté opposé, vers la porte. Frappé de surprise, il monta à pas de loup, traversa le taudis et se pencha à la lucarne. Sa mère se tenait sur le seuil, en jupon court; un grand homme gesticulait devant elle.

Le forestier demeura bouche béante et écouta.

— Raisonnons un peu, disait l'inconnu avec un accent étranger. Nous sommes une paire d'amis, à présent; c'est dans votre intérêt que je parle.

Vous devez crever d'ennui dans une pareille turne, madame Dreux?

— Ah! pour ça, oui, je m'ennuie... à ne savoir que faire de mes dix doigts! Et du monde si maussade, qu'on ne trouve pas seulement avec qui causer.

— Et puis vous n'êtes pas riche et il n'y a rien à gagner par ici.

— A qui le dites-vous! Je dépéris de misère. Et je n'en verrai pas la fin. Vrai, je suis bien lasse.

— Et n'est-ce pas une honte de vous voir attifée de la sorte... vous, la plus belle femme du carré. Vous n'avez pas même de boucles d'oreilles.

— Pardi, et pas toujours de pain à ma faim.

Renaud ne perdait pas un mot de ce singulier débat. Il trouvait sa mère bien dure et un peu ingrate.

— Eh bien, répliqua l'étranger, il faut faire ce que je vous propose.

La veuve garda le silence, balayant la terre du bout de son pied.

L'autre s'approcha, le corps penché sur le portillon entr'ouvert et parla tout bas.

Ce ne fut, durant quelques minutes, qu'un murmure de chuchotements indistincts. Puis peu à peu les voix s'élevèrent.

— Non, disait-elle ; ça me coûte.

— Il n'y a pas de quoi.

— J'ai toujours vécu ici, après tout. L'odeur des bourgeons est bonne à sentir, allez !

— Bah ! vous verrez du pays. Ce n'est rien, votre bois mal peigné. Je vous mènerai dans les villes. Voilà le chic, et l'on n'a pas le temps de s'ennuyer.

— Ma foi, misère pour misère...

Le baladin se redressa avec fierté.

— Allons donc ! des habits superbes, et nous sommes nourris comme des princes.

— Je ne peux pas !

— Pourquoi, mille diables ?

Elle répondit plus bas, d'une voix émue :

— Il y a les deux petits.

— Eh ! ne vous ai-je pas dit cent fois qu'on les emmènerait ?

— Mais... mais j'ai peur que vous leur fassiez du mal.

Renaud souffrait, bien que sa mère ne pensât

même pas à lui ; à ce dernier mot il se pencha, les poings crispés.

L'inconnu, lui, riait avec bonhomie.

— En voilà d'une sévère ! Pauvres marmots, je ne veux que leur bonheur. La fille sera-t-elle bien à plaindre, d'apprendre à danser ? Et votre moutard ? Mais c'est une position sérieuse, le trapèze !

— Et qu'est-ce que je ferais, moi ?

— Le ménage, madame Dreux ; des paniers, un tas de choses. Et les rôles d'Océanie, donc ! Allons, je vous emmène.

La Dreuse regarda autour d'elle, hésita... Enfin :

— Non, non ; je ne peux pas me décider !

L'homme réprima avec peine un geste violent.

— Écoutez, à votre âge on sait se conduire. Moi je file demain. C'est à prendre ou à laisser.

La femme se reculait, il la suivit dans l'intérieur du logis.

Peu de minutes après il dévalait d'un pas assuré vers le bois.

Renaud, la tête en feu, se jeta sur sa couchette mais ne put dormir. Quand plus tard il entra dans le logis pour manger, il trouva sa mère

affaissée sur le banc, toute pâle et les yeux fixes. N'osant lui parler, il prit ses griffes et gagna le chantier.

Il réfléchissait. Ces gens-là étaient pour le sûr des coureurs, de ces faiseurs de tours qui — par leur don de captiver la curiosité et d'exhiber des phénomènes étonnants — ont conquis dans les campagnes le titre expressif de « Montreurs de faire voir ».

Or, comment ce bateleur connaissait-il la Dreuse? Pourquoi parlait-il d'apprendre à danser à la petite? Il avait quasiment l'air de tirer des plans pour les emmener. Et il leur ferait peut-être du mal.

La pensée du forestier errait dans un brouillard confus; mais instinctivement il avait peur. La superstition s'en mêlait.

— Quand ce monde-là s'approche des maisons, disait-il, c'est signe de malheur. La chose est connue.

Hors d'état de travailler, il descendit des arbres à plusieurs reprises pour accourir à toutes jambes jusqu'à la lande. Une fois il aperçut de loin son demi-frère qui faisait gravement un pâté de sable et s'éloigna calmé. Deux heures après,

rien. Il entra comme un fou dans le logis. Il les trouva assis côte à côte devant la chaudronnée de pommes de terre. La respiration lui revint. Il feignit d'avoir oublié sa pierre à aiguiser et s'en fut.

A la veillée, il voulut demander à sa mère pourquoi le saltimbanque rôdait autour de chez eux. Il n'osa. Un vague sentiment de respect arrêtait le mot sur ses lèvres. Il fit des efforts inouïs pour parler.

— Quand cette branche-là sera brûlée jusqu'au nœud, se promit-il fermement, je questionnerai la mère.

La branche brûla jusqu'au bout ; il garda le silence. Et comme il avait passé la nuit précédente sans dormir, un sommeil écrasant l'envahissait. Son dernier mot fut, en fermant la porte du grenier :

— Demain sans faute je lui demanderai ça.

Il ne s'éveilla qu'au grand jour, encore brisé. Le souvenir lui revint, il se glissa jusqu'à la lucarne : le placis était désert, la porte fermée.

Renaud sourit :

— Je suis extravagué. Ce n'était rien ; ils dorment.

Le gars descendit tranquillement, s'arrêta près de la seille d'eau et se lava, puis frappa à la porte pour avoir sa miche. La porte céda. La clanche, au lieu d'être placée à l'intérieur, saillait au dehors. Il fallait que sa mère fût sortie. Sortie? Où? Il s'essuya le front avant d'entrer.

Personne dans la chambre. Non, personne; car dans la couchette du coin pas de petite sœur; pas de petit frère sur la paillasse au pied de la table. Il courut à l'angle de l'armoire où la Dreuse accrochait son parapluie. Voilà qui ne trompe pas. Tant que le parapluie est là, la paysanne n'est pas loin; mais jamais elle ne part sans l'emporter, revêtu du fourreau bleu de voyage. La place était vide; Renaud ne vit plus que les deux clous, qui le regardaient avec leurs yeux ronds.

— Malheur, s'écria-t-il, tombant anéanti sur une chaise; la maison est délaissée!

Il n'avait pas cru les aimer autant. Jamais sa mère ne lui souriait, les petits ne l'embrassaient guère. Mais cette femme, elle l'avait élevé; mais ces marmots lui mettaient la joie au cœur par leurs folies innocentes. Ils couchaient tous sous le même chaume, mangeaient ensemble le même

pain... C'était bon, allez, de voir au coin du feu, après l'ouvrage, cette Dreuse qui changeait de figure pour déshabiller la gamine sur ses genoux, et cette mignonne qui agitait ses petons en pleurant de rire, parce que le petit frère en chemise la chatouillait de son gros doigt rose!

Et il ne reverrait jamais tout cela... Et quand il tomberait de son arbre, comme Chauvin, personne ne se trouverait là, pour venir à la messe basse!

— Oh! non, non... Je ne veux pas être tout seul; je ne veux pas qu'ils s'en aillent!

A ce moment le boiteux recouvra son énergie sauvage; c'est par l'action qu'il vivait. il se rua hors du logis. Son corps rebondissait au milieu des cépées comme la pierre que l'écolier lance à fleur d'eau sur l'étang et qui ricoche. La gelée blanche craquait sourdement à chaque foulée de son pied crispé. Il se jeta tête baissée dans le hallier, piqua en ligne droite, arriva en vue du campement.

Le feu était éteint. La grande fille enlevait des hardes étendues sur la haie voisine pour les entasser dans le véhicule. L'Efflanqué, son fouet entre les dents, poussait les haridelles contre la

flèche et fixait les traits. C'était bien le départ; mais les autres n'étaient pas là. Jean remonta la ligne, certain d'aller ainsi au-devant d'eux.

A un détour, il les aperçut de loin qui s'approchaient; ses jambes devinrent trop lourdes pour le porter outre.

Ils venaient. La Dreuse marchait à l'écart, chargée d'un paquet. Elle avait sa robe des dimanches et par moments se retournait.

Le montreur de faire voir, avec sa vaste carrure, s'avançait au milieu du chemin. Il s'était emparé des enfants, soit pour les empêcher de pleurer, soit pour les posséder plus vite et en tenait un sur chaque épaule. On voyait bien, à leurs allures, qu'ils ne se parlaient pas.

Tout à coup la femme découvrit le grimpeur qui leur barrait la route. Elle se tourna vers son compagnon et tous deux s'arrêtèrent, hésitants. Leurs gestes révélaient une discussion. Enfin l'homme prit un sentier de bûcheron et disparut avec les enfants, tandis que la Dreuse descendait en ligne droite.

Renaud eut d'abord l'idée de poursuivre le bohémien. Mais non, sa mère venait, tout dépendait d'elle; mieux valait l'attendre.

Il se dressa tout tremblant devant cette femme au visage morne.

— Ma mère, où allez-vous?

— Range-toi, Jean, que je passe.

— Vous tournez le dos au pays dans votre habit de fête, ma mère?...

— Eh bien! oui. J'étais lasse de pâtir et d'être privée... Je me suis mise *en condition.*

— Et les enfants?

— J'emmène les petits avec moi. Adieu, Jean.

— Hélas! connaissez-vous cette engeance? Vous serez ahontie...

— Je suis d'âge à savoir me conduire.

— Oui, oui, mais revenez à la masure où nous avons tous été bercés; vous y serez plus heureuse.

— Merci! Pour y misérer le restant de ma vie? Je m'ennuie trop; faut que je décampe!

— Je ne vous laissais pas chômer, pourtant. Du temps de mon pas-père, aviez-vous donc plus?

— On est moins difficile à contenter quand on est ensemble. Ça me tourmente depuis longtemps, je veux du nouveau à ma guise.

— Et moi, ma mère? Vous ne pensez donc

pas un brin à moi ? Je suis pourtant votre enfant, pauvre gars de forêt qui ne vous ai jamais fait de peine... Et vous m'abandonnez sans une bonne parole !

La Dreuse, fatiguée, avait déposé son paquet sur une pierre. Son visage se contracta.

— Tu fais un bon métier. Tu n'as pas besoin de moi.

— C'est donc vrai, que vous ne m'avez jamais aimé?... Oui, mais moi je tiens à vous. Vous m'avez allaité et jamais je n'ai vécu un jour sans vous voir. Croyez-vous que je me consolerai parce qu'il y aura du pain dans ma huche ? Faut de l'amitié aussi pour vivre, le cœur a faim comme la bouche. Oh ! restez avec moi dans nos Chemins Verts !

— Garçon, je t'ai soigné de mon mieux. Mais Dreux te haïssait, il m'a déshabituée de toi... Ne te chagrine pas, va !

— Vous ne reviendrez jamais, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien. Le mieux est de ne pas m'attendre.

— Les petits... Oh ! les petits, pourquoi ne m'ont-ils seulement pas embrassé avant de partir !

— C'est bon. Tu leur aurais fait du chagrin, Jean, et je ne veux pas qu'ils pleurent, eux !

— Et moi je pleure, regardez, et ça ne vous fait rien ? Si vous saviez combien j'ai de la peine...

Il s'approcha d'elle en boitant; essuya ses yeux, tout craintif; n'osa la serrer dans ses bras, parce qu'il n'avait jamais appris comment se font les caresses, mais releva les hardes gisantes pour les emporter du côté de la lande.

Les traits de la Dreuse reprirent leur dureté. Elle écarta le forestier.

— Laisse mon paquet.

— Ma mère, ma mère, vous êtes sourde pour moi. C'est donc fini de nous voir, dites ?

— Je ne peux plus me dédire.

Elle replaça le paquet au bout de son parapluie, prête à partir.

Il se mit à genoux devant elle et tendit ses bras en croix pour l'empêcher de passer.

Un vigoureux appel retentit tout au loin, à l'orée du bois.

— Adieu, Renaud. Tu payeras ce que je dois au boulanger; il y a une coche. La clef de l'armoire est sous la pierre plate.

Elle obliqua par la berge et s'éloigna vite.

Le grimpeur ne vit plus sa mère devant lui et se laissa tomber la face contre terre. Lontemps ses larmes dirent à l'herbe des Chemins Verts qu'il était orphelin.

II

MÈRE CHAUVIN

Ce fut un grand changement dans sa vie; ses habitudes s'en ressentirent. Irrégulier dans son travail, inquiet, farouche, le jeune homme demandait en vain à ses chères futaies l'apaisement et le repos. Il cherchait malgré lui *son monde* perdu. Longtemps assis près de la table destinée jadis aux repas de famille, le gars prêtait l'oreille, comme guettant le rire des enfançons pour s'en repaître. Mais rien ne rompait le silence dans la maison abandonnée; sur la poussière dont nulle main ne délivrait le dressoir, les souris trottaient librement. La rouille gravait ses plaques rougeâtres sur les ferrures de l'armoire; personne n'essuyait la croûte moisie du pain avant le souper.

Il y avait dans la cour une charrette d'enfant que Renaud avait faite pour amuser le frère et la sœur. La roue était cassée, et le dernier chargement — une belle couronne de viornes fleuries — pendait, sec et flétri, près d'un petit sabot fendu.

Plus loin, à ce doué où sa mère lavait chaque jour, à l'abri de la haie de troëne, même silence lugubre. La planche s'était affaissée et le battoir verdissait sur la paille visqueuse.

Renaud, le cœur serré, interrogeait une à une toutes ces choses. Il s'en allait et revenait ; partout l'image de la mort. Il avait compris, en *les* perdant, qu'il les aimait. Et parfois on aurait pu le voir, courant au carrefour où avait campé le saltimbanque, regardant devant lui, songeant que peut-être ils allaient revenir.

Peu à peu l'épouvante de la solitude s'empara de lui.

Le père-grand était bien affaissé, geignant et ne causant guère. Plus dévotieux que jamais depuis que sa fin approchait, il sortait à grand'-peine du recueillement morbide propre aux vieux croyants pour l'exhorter par de sages maximes que le grimpeur n'entendait mie, car la résignation

n'est pas une vertu de jeunesse. Le silence se faisait bien vite ; l'Ancien regardait les tisons ; ses lèvres s'agitaient faiblement, dans une vision intérieure du passé ou dans la prière. Jean Renaud sortait de là attendri, mais solitaire. Plein de respect pour l'aïeul, il ne cessait de le visiter, lui apportait la majeure partie de ses salaires; mais son cœur cherchait au delà pour se consoler.

Il prit en vive amitié la mère Chauvin. La vieille maraudeuse était bizarre, exaltée, déraisonnable; mais, dans son effrayant isolement, elle comprit par instinct les tristesses du délaissé et lui témoigna par soubresauts une chaude tendresse. Il allait la voir chaque soir, sûr d'être écouté, répandait devant elle ce qui l'étouffait, pensait tout haut. La veuve le prenait par le cou, l'appelait : « Pauvre gars, mon mignon. » Il sortait de là tout réconforté.

Leur passion pour la forêt était égale. Elle lui demandait dans quelle vente il avait grimpé, ce que devenait le semis des Buttes-Blanches. Lui l'interrogeait sur ce qui se faisait au temps du défunt, sur les fées qui hantaient les Chemins Verts alors qu'elle était pastoure. La veuve raccommodait les nippes du gars ; celui-ci épargnait

à la vieille les besognes fatigantes. Le dimanche il s'invitait chez elle, apportant un lièvre sous sa blouse ; une brassée de bois mort dans le foyer, et la fête était complète. Plus tard elle prenait sa quenouille, lui sa pipe courte, et tous deux débitaient gravement leurs histoires naïves, bercés par le bruit majestueux du vent dans les ramées.

Lorsque la veuve, qu'on disait être lunatique, tombait dans ses humeurs noires, le forestier posait des provisions sur la huche, laissait son amie seule et courait décrocher son fusil.

C'est à cette époque de sa vie que les Chemins Verts connurent leur plus redoutable braconnier. Renaud perfectionna lui-même son outillage et acquit une adresse extraordinaire. Les gardes s'aperçurent bientôt qu'un rôdeur nocturne abattait leurs plus belles pièces, mais ils avaient affaire à un être insaisissable qui connaissait le fourré mieux qu'eux; leurs embuscades furent vaines. Marcel, le garde en chef, dont la déconvenue comblait de joie mère Chauvin, se vanta de découvrir le chasseur, coûte que coûte. Les goûts sauvages du grimpeur inspiraient le soupçon; il l'épia.

Ce n'était pas une mince entreprise. Tantôt,

serré de trop près, le gars montait d'un bond dans un arbre et laissait passer; tantôt, par une course interminable il mettait le garde sur les dents. Un jour, Marcel entend un coup de feu, tiré à une faible distance, en plein midi. Il accourt : le grimpeur est accroupi dans la ligne, sur un tas de copeaux, en train d'aiguiser ses griffes. Sa blouse pend à un arbre, à côté de la panetière.

— C'est lui. Où a-t-il caché son arme?

Et de fouiller dans un tas de bourrées, et de chercher dans les houx, de sonder du pied les copeaux.

Renaud, à ce dernier mouvement, jette les yeux sur lui avec une surprise innocente, salue, puis reprend son travail.

— Voyons, ce n'est pas la peine de faire la bête. Tu es pris. Où est ton fusil?

— Mon fusil? Pisque j'ai pas d'argent pour en acheter! Y en avait un chez mon pas-père; on l'a vendu pour payer le service; savez-vous pas?

— Encore une fois, dis où ton fusil est caché?

— Cherchez-le, mon bon monsieur. Je connais point ça.

— Imbécile, tu as de la boue blanche à tes sa-

bots, avec un brin de jonc pris dans la ferrure, preuve que tu viens du Val aux Étangs, où l'on a tiré. Je te tiens.

Notre homme ricane d'un air stupide, sans répondre.

— Ah, ah! te voilà à court? Tu avoues, n'est-ce pas?

— Faites excuse, j'avoue ren. Sauf votre respect, monsieur Marcel, mes sabots sont censément mouillés pasque vos lignes sont toutes défoncées. C'est bientôt comme une mare. Faudrait curer plus souvent vos fossés, m'est avis que ça serait mieux.

Le lendemain Renaud acheta des souliers en cachette pour tromper ceux qui le suivraient au pied et prit l'habitude de marcher à reculons dans les parties molles afin de lancer l'ennemi dans une fausse direction.

Marcel interrogea tout le monde : nul ne connaissait de fusil à Jean Renaud. Ses soupçons s'affaiblirent à la longue; il ne savait plus à quel saint se vouer, lorsqu'un soir, au coucher du soleil, comme il suivait un sentier couvert, il aperçut de loin un homme armé qui vivement franchissait un layon.

— Voilà mon particulier, se dit-il. Je n'ai pas la berlue ; l'individu boite. C'est le grimpeur.

Le chasseur se dirigeait du côté des lisières pour se poster probablement à quelque carrefour. Marcel fila sans bruit le long du fossé. Après une demi-heure d'attente il vit le feu de l'amorce. On avait tiré à deux cents pas devant lui.

L'affuteur se démasqua, fit quelques enjambées dans le découvert et se baissa. Marcel courait à pas muets sur l'herbe drue. Il entendit distinctement ce cri nasal particulier au lièvre blessé qu'on enlève par les oreilles, redoubla de vitesse : sa botte tout à coup heurta une pierre roulante. C'en fut assez. Le braconnier, d'un saut énorme, plongea dans la coupe et disparut.

Le garde étouffa un juron.

— Mille noms de noms ! Je parierais que c'est lui. Mais il fait trop noir, je ne suis pas sûr. Et celui-là est chaussé de souliers... J'ai encore une chance : courir à sa cambuse en ligne droite et m'embusquer. J'ai le raccourci pour moi, je le prendrai avec fusil et gibier devant sa porte.

Il arriva, perdant haleine, au pignon de la maison Dreux. Le silence y régnait, Marcel se

frottait les mains en se collant contre le mur, près du seuil.

Tout à coup il lui sembla qu'un filet de lumière passait par-dessous la porte. Saisi d'étonnement, il frappa.

— Entrez, cria une voix de l'intérieur.

Il pénétra dans le logis. Renaud, avec de gros sabots aux pieds, soupait devant l'âtre.

— Tiens, c'est monsieur Marcel. Ben le bonsoir. Et quoi qu'il y a de neuf? Prenez donc la chaise qui est point cassée. Vous avez l'air tout échaubouillé: je vas vous quérir un pichet de mon cidre doux.

— Parlons franchement, que diable! C'était toi?

— Moi, quoi?

— Cent paroles n'en valent qu'une : as-tu un fusil?

Le grimpeur jeta sur son visiteur un regard prodigieusement niais.

— Un fusil? Où donc que j'en aurais acheté un?

Et il lui recommença l'histoire de celui de son pas-père, qui avait été vendu pour payer le service.

Marcel passa plusieurs jours à l'improviste dans la vente où travaillait Renaud, tantôt le matin, tantôt le soir.

— Ne se dérange-t-il pas de son ouvrage? demanda-t-il au chef du chantier.

— Voyez, dit celui-ci.

Le grimpeur était suspendu au sommet d'un charme qu'il décapitait. Ses griffes puissamment enfoncées dans l'écorce, il se balançait avec une audacieuse ardeur au bout de sa corde enroulée, mordant le bois, de sa serpe, avec de rauques soupirs. De temps en temps, la sueur ruisselant sur son visage, il essuyait son front d'un bras aux veines gonflées.

Marcel chercha ailleurs l'ennemi de son gibier.

Jean Renaud braconnait par passion. Devant le gibier mort il recouvrait son sang-froid ; peu lui importait cette bête inerte. Sans doute le marchand avait emmené plus d'une pièce de venaison dans sa carriole, mais toujours à titre d'échange contre la provision de poudre. Quant à l'argent, comment le forestier y eût-il pensé? L'argent n'avait pour lui aucun sens. Son entretien matériel, ce que les paysans appellent la vi

vature, lui coûtait si peu! Il prélevait pour lui à peine un quart de sa paye et donnait tout le surplus à son grand-père.

Plus tard, lorsqu'il devint l'ami de la Chauvin, ce fut autre chose. La misère de sa chère veuve le chagrina, elle n'avait pas de quoi s'acheter une jupe chaude! Comment faire? car lui n'avait rien non plus : la part de l'aïeul était sacrée. Il se mit alors à vendre du gibier à l'ambulant « pour la mère ».

Il savait bien que le père Dreux, l'homme pieux et austère, ne lui pardonnerait pas d'être braconnier. A celui-là on ne pouvait parler du flingot ; c'est l'argent gagné au grand soleil avec les griffes qu'il lui fallait. Mais avec la Chauvin pas de mystère et pas de crainte.

— Tenez, voilà les sous de mon mois d'affut. C'est le fusil de votre défunt qui a travaillé. Achetez avec ça un pot-au-feu, c'est *lui* qui paye.

— Et, concluait la vieille en ricanant, ce mauvais gars de Marcel a mouillé sa chemise pour ren... Oh ! les grimpeurs, c'est des hommes !

Le gars soupirait souvent, en ces occasions.

— Hélas ! si la Dreuse était encore là, avec les petits...

— Tais-toi. Ne te tourne pas les sangs, mon mignon. Avec ta bonne femme et tes bois, y a moyen de vivre.

Malgré la rapacité cynique avec laquelle le petit mercier l'exploitait, Renaud reçut, à la fin d'un mois d'automne, une somme énorme pour lui, trente francs, dus à la livraison d'un sanglier et d'un chevreuil. Il fit sauter les pièces d'argent dans sa main, tout joyeux.

— Voilà un flingot qui sait parler, dit-il ; mère Chauvin pourra se donner ses aises.

Ayant d'un pas rapide traversé le fourré, il arriva devant la cabane de sa vieille amie.

Sur tout ce versant de la forêt, une zone stérile et désolée, nommée *les friches*, sépare le bois du pays cultivé. Beaucoup de pauvres habitent là. Dans cette région où le sol tourmenté ne présente jamais de lignes régulières, l'aspect de la vaste lande est essentiellement varié.

Ainsi la chaumière de Renaud s'accroupissait à mi-côte, sur un des paliers du contrefort en pente dont le pied se perd sous futaie et dont les champs de blé couronnent la crête. Du côté de la Chauvin, au contraire, le terrain s'affaissait au sortir des coupes pour se retrousser brusquement et for-

mer une suite de mamelons inégaux dont le dernier expirait au chemin des prés. Là-bas l'œil ne rencontrait que des angles; ici tout procédait par courbes.

La maison de la vieille femme s'élevait sur le premier plateau, à cent pas du bois. Rien de plus triste que ce toit solitaire exposé au vent de bise, avec la steppe sévère à dos. Quelques arbres rachitiques, ormeaux galeux ou trembles bossus, dépérissaient çà et là sous l'enlacement des épines noires. La bruyère mâle, celle qui ne fleurit jamais, disputait à l'ajonc le peu de terre végétale que le caprice des rafales avait balayé sur la lande chauve. La fourgonnière, plante naine donc les piquants rappellent ceux du houx, allongeait ses touffes revêches jusqu'à la porte, comme pour empêcher de passer, et les ronces traînantes obstruaient le sentier.

Dans le carré de chiendent qui avait été une tentative de jardin au temps jadis, un pommier mort dressait vers le toit ses deux dernières branches où les pinsons et les mésanges piaillaient autour d'une chouette endormie.

Des six carreaux de la fenêtre cinq étaient cassés. On les avait remplacés par des guenilles

mal appliquées, qui interceptaient la lumière d'une façon lugubre et dansaient sous la poussée de l'air extérieur, avec des sautillements muets de chauves-souris.

La veuve du grimpeur était accroupie sur le seuil, les genoux hauts, la tête enfoncée dans ses bras. Près d'elle une grande femme armée de sa faucille et un petit garçon étonné. Tous gardaient le silence.

— Y a du nouveau, donc, par ici? demanda le forestier avec inquiétude? Bonjour Mélanie; bonjour le Petit Parisien. La mère, qu'avez-vous comme ça?

La Chauvin, d'un mouvement automatique, releva la tête et Renaud fut épouvanté. Ce visage parcheminé avait pris une teinte terreuse plus effrayante que la pâleur. Les yeux caves, que l'âge avait desséchés, se mouillaient de petites larmes qui glissaient dans le pli sinueux des rides. Le menton racorni trépidait; quelques sons confus, moitié paroles moitié sanglots, s'échappaient par saccades de la bouche contractée. De faibles soubresauts agitaient les épaules.

Elle le regarda vaguement et se cacha de nouveau la face.

— Pour le sûr il est arrivé un malheur... Et personne ne veut ren me dire, à ce que je vois?

— Ne la tourmente point, mon gars, lui dit Mélanie; elle a grand deuil.

— Et qui donc lui a fait de la peine de cette manière-là ?

— Le garde Marcel.

Renaud serra les poings avec colère.

— J'allais à l'herbe au Bois-Brûlé avec mon fieux, quand j'ai entendu crier par ici. Nous sommes accourus dare dare ; elle avait son accès. A cette heure c'est passé quasiment ; patiente un peu.

Le grimpeur, hébété, considérait curieusement cette femme, pour tâcher de comprendre.

Mélanie était l'unique voisine de la Chauvin. Elle demeurait sur l'autre versant de la lande. Renaud l'avait rencontrée plus d'une fois chez la veuve. Elle plumait les oies dans les fermes, à l'époque de la tonte; le reste du temps ramassait de la mousse et faisait du filet. C'était une grande fille de trente ans, bâtie comme un homme, plutôt équarrie que formée. Elle avait eu un enfant, dans les courses hasardeuses de sa vie rustique, et pour subvenir aux dépenses nouvelles

avait utilisé son lait en s'adressant au meneur de nourrices. On lui procura — c'est toujours facile à trouver — un enfant sans père ni mère dans un bureau de placement à Paris.

C'était un garçon, il s'appelait Jacques. Un gros inconnu, tout habillé de noir, l'avait apporté. Il demandait une nourrice robuste et consignait une somme de 500 francs pour le payement des salaires. La chose fut vite conclue. Mélanie reçut cinq francs pour le berceau et quinze francs pour le premier mois.

— Tiens, dit-on aux Chemins Verts, la Mélanie a un biau poupon de Paris.

— Ça peut lui rapporter gros, s'exclamaient les femmes, envieuses de la fille mère. C'est-il un enfant de bourgeois?

— Comme je tousse! A Paris, vous savez ben, c'est tout du même tonneau.

Suivant l'usage du pays, le nouveau venu fut appelé le Petit Parisien.

L'enfant de la Mélanie mourut au bout de quelques mois. Elle resta avec son nourrisson et s'y attacha. Deux ans et demi se passèrent de la sorte; puis on lui fit savoir du bureau que la somme disponible était épuisée, que le mon-

sieur n'avait jamais reparu et qu'il ne restait plus qu'à renvoyer le petit garçon.

— Où ira-t-il comme ça?

— A l'asile.

— Ma finte non. Les parents sont des voleux, mais je garderai le petit pour rien. J'aime mieux travailler plus dur et l'avoir.

Pendant qu'elle embrassait l'abandonné, avec cette simplicité sublime des pauvres qui font deux parts de leur pain, quelques femmes de la forêt haussaient les épaules.

— C'est ça. Après le tien, celui des autres... T'es donc enragée?

— Es-tu bête de t'exterminer pareillement pour nourri du populo, toi qui n'es si guère riche!

Elle laissa dire et éleva le Petit Parisien.

Le garçon approchait de ses huit ans. Rien qu'à le voir, on jugeait le dévouement de sa *Lanie* bien justifié. Il était frais et gracieux au possible, ce qui devient souvent le lot des enfants de l'amour, comme si la nature voulait les dédommager par quelque avantage de leur malheur d'origine. Sa carnation, d'un blanc mat, ses traits fins, ses membres délicats indiquaient

une naissance citadine, une conception produite dans quelque milieu oisif et raffiné. L'aristocratie d'autrefois, vivant pour les exercices du corps, produisait des types étoffés; les aristocraties du temps actuel, vouées à l'existence molle, engendrent des sujets féminisés.

Cet enfant était donc une production frêle. Mais amené dès le premier âge au milieu des bois, aspirant un air imprégné d'émanations résineuses, soumis dès le maillot aux rudes brises, il était resté petit, mais devenu vivace. Une intelligence précoce rayonnait hors de lui; on sentait la pensée active dans cette jeune tête. Il y avait chez l'être grêle une éclosion mystérieuse, qui toujours se produit en raison inverse de l'intensité de la vie physique. Le phénomène est si certain, que les jardiniers arrêtent la pousse des arbres pour en obtenir plus de fruits.

Le Petit Parisien, en face de la vieille femme affaissée, regardait et comprenait.

Il avait de beaux cheveux blonds, courts et frisés. Renaud les caressa de sa lourde main devenue douce. Il ne rencontrait pas cet enfant sans l'admirer, sans être ému.

— Ça me fait penser à mon petit frère, murmurait-il. Celui-là est un brin plus chétif, mais ses yeux en disent plus long. Ils ont les mêmes manières mignonnes. J'ai envie de pleurer, et de rire aussi, dès que j'aperçois ce petit gars-là.

— Jean, lui dit tout bas la Mélanie, vois-tu par terre? Eh bien, voilà la chose.

Le braconnier abaissa son regard et n'aperçut qu'un papier froissé. Un papier, pour lui, était une bourre de fusil ou n'était rien. Il secoua la tête dédaigneusement.

— Je ne vois qu'un bout de papier, fit-il; je ne vous entends point.

— Ah! tu n'entends point? s'écria la Chauvin en se redressant tout à coup. Tu ignores donc, failli gars, que ce papier-là c'est une cédule, une cédule de l'huissier, pour me faire aller en prison?

Elle lui secoua le bras avec fureur.

— Y lairras-tu aller ta vieille, en prison?

Et elle retomba, dans un spasme.

— Mais, mille diables, expliquez-vous donc! Faut au moins que je sache ce qui est advenu.

La vieille revenait à elle. Passant d'un extrême à l'autre, elle se mit à parler avec une volubilité surprenante.

— C'est toujoux ce maudit Marcel. J'allais couper des genêts verts pour mon appentis. Bon, qu'il fait, je vous avais défendu d'y revenir; tant pis tant mieux. Je confisque le fagot et votre procès ira tout du long.

Tu penses si une pareille chose me courrouce. De père en fils, qu'on a toujours pris là pour son besoin, sans réprimande! N'y a donc pus de forêt, à cette heure? Ma foi, j'ai voulu me revancher, la tête me partait : j'ai écorcé des pommiers fraîchement greffés, dans sa pépinière. Le mauvais gars, pourquoi aussi qu'il m'avait cherché noise?

Il ne m'a pas vue, mais le guignon c'est qu'en me tirant de là j'ai perdu une de mes mitaines. Le vaurien! Il est arrivé une heure après :

— Tenez, la vieille, quand on mutile mes arbres, faut mieux cacher ses mouffles. Voilà ce que j'ai trouvé.

Il m'a fouillée, quoique je l'aie griffé, a pris l'autre mouffle dans ma poche et m'a dit :

— Avec cette paire de mitaines-là, mère Chauvin, j'irons devant le juge.

Ça, c'était lundi. Aujourd'hui l'huissier est

venu, apportant le papier marqué. Je suis assinée! Autant dire que je suis en terre!

Elle pensa de nouveau à Marcel et s'écria avec rage :

— Eh ben, ils n'en reviendront pas non plus, tes pommiers!

— Vous avez tout de même eu tort, la mère. Des arbres francs, c'est sacré.

— Crois-tu qu'il y ait du risque? demanda Mélanie.

— Ça peut tourner tout à fait mal.

— Oh! Renaud, mon Renaud, ne m'abandonne pas!

— Y a peut-être un moyen d'en réchapper. J'ai ouï dire que d'aucunes fois les gardes retiraient la cédule quand on payait le dommage.

— Il est de perdition, ton moyen : je n'ai pas vingt sous dans toute la maison.

— Faites excuse, je vous apporte trois pistoles, qui sont ben à vous.

Il défit le nœud de son mouchoir et en tira les trente francs du messager. La veuve déposa les pièces sur la table et promena ses doigts dessus comme un enfant. Elle grommela :

— Ce serait péché de donner de si bel argent à ce garnement de Marcel.

— Vous devez pourtant y aller tout de suite et faire soumission.

— Nenni, fit-elle, retombant dans son entêtement. Je en demanderai pas grâce au maudit; les mots s'arrêteraient dans ma gorge.

En vain Mélanie se joignit au grimpeur pour la supplier. Ce dernier, inspiré par son amitié, prit un grand parti.

— Baillez-moi l'argent. J'arrangerai moi-même votre affaire chez le garde.

Il s'éloignait tout courant; elle le rappela.

— Tâche au moins de ne pas lui donner tout. C'est assez de vingt francs. N'en offre pas plus de dix pour commencer.

Renaud avait tellement peur de ne pas réussir qu'il prépara laborieusement son discours pendant la route. Oui, il dirait ceci, et puis cela; Marcel trouverait ces raisons justes et transigerait. La pauvre femme était sauvée, on trinquait. Ah! vrai, monsieur Marcel, vous êtes un brave homme.

Arrivé devant le logis du garde la peur le prit et il fut obligé de faire halte pour arrêter le désordre de ses phrases frappées de panique.

III

LE PARVENU DE LA FORÊT

Les bois des Chemins Verts n'appartiennent pas à l'État. C'est une vaste forêt, relevant autrefois du domaine royal (Henri II y possédait un pavillon de chasse), mais morcelée à l'époque de la Révolution et possédée depuis lors par différents propriétaires. Ceux-ci habitant d'autres contrées, la surveillance était confiée à plusieurs riverains assermentés, placés sous la direction de Marcel, général et régisseur.

Personnage important, ce Marcel; factotum des maîtres, plus autoritaire qu'eux; faisant les marchés, vendant les bois, arbitre du sort des braconniers et des maraudeurs; fils enrichi de bûcheron pauvre, que pas un bûcheron n'eût abordé sans ôter sa casquette et sans dire : Mon-

sieur. On le craignait, vu sa toute-puissance, on ne l'aimait pas. Les forestiers s'expliquaient d'un mot sur son compte :

— Il est trop fier.

En disant ce mot, qui pour eux contient tout un monde, nos paysans prononcent *fiar*, comme pour ajouter ainsi une nuance à l'amertume de leur critique.

C'était vrai. Parti d'une hutte; ayant appris au milieu de gens qui ne savaient pas lire à cuber, arpenter, calculer les *marques* d'un arbre et le bénéfice précis d'une exploitation; vivant dans le bien-être et devenu bourgeois, le régisseur avait laissé croître en lui un culte profond de la pièce de cent sous; de là un dédain prononcé pour ceux qui étaient restés à son point de départ, la poche vide. Il s'épanouissait lorsqu'un vieux sabotier, soigneusement guéri du tutoiement d'autrefois, lui disait avec une secrète envie :

— Ah ! monsieur Marcel, vous avez de quoi, vous... Vous pouvez vous la couler douce !

Et sa majestueuse indulgence était acquise au scieur de long, qui ajoutait d'un ton équivoque :

— Oui, dame, il est plus malin que nous autres Avec ça qu'il en ramasse du quibus !

Son cœur s'était aurifié; la vanité avait envahi son sang et ses moelles. Il se classait d'un mot devant sa femme :

— On aura beau dire, je suis un homme conséquent.

Pourvu qu'on ne touchât pas à ses intérêts ou à sa gloriole, on trouvait en lui un personnage parfois jovial toujours sociable.

Gourmand et voué au culte du cassis, le garde possédait un visage couperosé dont une paire de favoris symétriquement jardinés rehaussait l'opulence. L'œil était fin, la bouche narquoise. La ruse perçait sous la bonhomie. Ses épaules carrées décelaient la race forestière.

Sa montre pendait au bout d'une grosse chaîne dansant, le dimanche, sur un gilet de velours piqué. Un doigt dans l'entournure, il semblait dire :

— Voilà qui est cossu; mes moyens me le permettent.

Sa maison du Plantis, construite à l'intersection de deux lignes, assez près de la plaine, était coquette et d'aspect riant, couxert en ardoises comme celle du notaire. Le parterre contenait une tonnelle peinte, flanqué d'ifs taillés en

cônes; au rond-point des allées rectilignes, un cadran solaire et, plus haut, une boule en verre bleu qui miroitait au soleil et reflétait les promeneurs en raccourci, sujet de gaieté admirative pour les indigènes. Dans l'angle le plus en vue une volière en forme de pagode apocryphe, qui contenait le faisan doré de la bourgeoisie, imprudemment abrité sous le perchoir des tourterelles.

En retour d'équerre les écuries et la remise. Par derrière, le potager clos du côté sud par un mur à cause des espaliers. Souvent les poules y pénétraient afin de se rouler au milieu des pois ramés. Les maîtres alors accouraient, criant : A la poule! et frappaient dans leurs mains pour mettre en fuite les gaspilleuses.

Sur le fronton du logis était gravée la date de sa construction. Le sommet d'une des cheminées portait, encastrée dans sa pierre supérieure, avec des rubans au goulot, la bouteille que le maçon avait vidée en l'honneur du dernier coup de truelle. La girouette grinçante représentait un carabinier au grand galop, brandissant son sabre sur un ennemi dont l'exiguïté du fer-blanc n'avait pas permis la découpure.

On entrait par un perron de trois marches

où des vases renversés s'égouttaient. Près de la porte un écureuil tournait, piétinant le treillage de sa cage cylindrique, et cette rotation faisait mouvoir un turc en zinc, rattaché au sommet par un ressort à boudin. A droite se trouvait *le ogis,* pièce qui sert à la fois de cuisine, de réfectoire et de dortoir.

De l'autre côté du corridor *la chambre*, symbole de la transmutation du paysan en monsieur. Là le mobilier reluisait, en beau noyer verni. Le lit avait des rideaux blancs et une courtepointe au crochet tunisien. Nul n'y couchait : c'est le salon. Au milieu une table recouverte d'une toile cirée qui figurait la carte de France avec nos rois rangés par ordre tout autour dans des médaillons. C'est là que Marcel recevait les gens huppés et leur offrait de son vin bouché, dans des verres à bordeaux.

Sur le bureau qui garnissait une embrasure, les clés étiquetées, le marteau à marquer, un almanach comique. Le mur, lavé à la colle, supportait quelques tableaux. Sur une des faces, dans son cadre oblong, un modèle d'écriture avec des élancements prodigieux de majuscules. Au sommet, les fusées concentriques de lignes

en guirlandes servaient de support à l'en-tête : « Pensionnat de la Retraite, prix d'honneur. » Vis-à-vis, pour pendant, une tête de guerrier romain au crayon noir, affligé d'un œil où manquait la prunelle. C'était peut-être Horatius Coclès. Mais l'incertitude du dessin disparaissait sous l'énergie des hachures. En bas ces mots en belle ronde : « A mon père chéri, Henriette Marcel. »

Le régisseur, doté du prénom d'Alphonse, avait jadis reçu pour sa fête, à l'heure illusionnante de la lune de miel, le tableau accroché au-dessus du bureau : un jeune mirliflor, en habit et en chemise à jabot, avec des cheveux bouclés, souriant, enveloppé d'une peinture aimable où dominait la nuance chocolat, qui présentait une fleur à la galerie. Sur la marge inférieure, divisée par un cœur, on lisait : d'un côté « Alphonse » ; et de l'autre, pour ceux qui ont souci des langues étrangères : « Alfonso ».

Les attributs de l'hyménée constituaient, sous leur globe, l'ornement central de la cheminée, flanqués d'un vase de fleurs artificielles et d'une Jeanne d'Arc en plâtre bronzé. A la maîtresse poutre pendaient les bottes de chasse, graissées de suif.

Marcel avait alors cinquante ans. Il menait bruyamment son monde, cherchant plus encore les marques de soumission que la véritable obéissance. Mais sa confiance en lui-même était contagieuse; il était pris au sérieux et imposait dans la sphère de son action. Il avait épousé, vingt-cinq ans plus tôt, une servante de ferme laide et pauvre, parce qu'il avait découvert en elle une créature plus travailleuse que les bêtes de somme, économe jusqu'à l'avarice, douée de la nature a plus passive. En peu de temps, moitié servante, moitié souffre-douleur, celle-ci fut complètement éteinte, amassa sou à sou comme un chien rapporte, et fit de son homme un fétiche. Elle aurait nié la lumière du jour avec ce seul mot :

— Marcel dit que non.

Un seul enfant était né de cette union, la petite Henriette. Ils s'entendirent pour la gâter, l'un prodigue d'orgueilleuses caresses, l'autre attentive aux besoins matériels. La fillette avait des joues roses qui appelaient le baiser; le père lui faisait avec ses doigts des ombres chinoises sur la muraille tandis que la mère apprêtait la bouillie dans le petit poêlon.

L'aisance augmentant dans le ménage à mesure qu'Henriette grandissait, Marcel se dit :

— J'en ferai une demoiselle.

Il la plaça dans un couvent de la ville voisine où les messieurs du gros commerce et du barreau faisaient élever leurs filles. Elle apprit par cœur la dynastie des Mérovingiens, un peu de littérature expurgée, commença l'anglais par la méthode Robertson, s'exerça aux différents genres d'écriture qui ne servent pas. On lui enseigna ses notes et elle sut fabriquer des bobèches en perles soufflées. Lorsqu'elle arrivait en vacances, chacun de fêter le petit phénomène. Le papa lisait dans les plis de l'uniforme étriqué son droit de bourgeoisie; maman s'attachait à réparer le trousseau. Tant qu'elle fut dans les petites, Marcel lui fit débiter des fables de Florian, montée sur une chaise. Plus tard il la contraignit à chanter chaque soir sa grande romance, un bras arrondi sur la taille, l'autre ébauchant un geste de caractère. Elle allait au bourg sur l'âne Grimaud; la Marcel marchait à côté, le corps fléchissant sous le poids du panier à provisions. Le soir on lui faisait manger des fraises dans du vin sucré.

Henriette sortit de pension à seize ans et demi

avec un troisième prix d'honneur, n'ayant de notions exactes sur rien mais possédant une belle main.

Devenue habitante des Chemins Verts, elle fut hybride, aussi elle, paysanne par sa mère, tiers-état par son semblant d'éducation. Ses toilettes, partant, étaient mixtes : une robe de campagne, relevée d'aspect par un tablier mignon; un bonnet de linge sur la tête, mais, par dessous, la natte triomphante. Ses occupations présentaient le même mélange : elle prenait le côté élégant des besognes rustiques. Levée avec le soleil, l'échappée de pension donnait à manger à ses lapins, aidait à la confection du beurre, époussetait *la chambre*. Le dimanche, par exemple, elle arborait le chapeau à fleurs, chaussait les bottines claquées et chantait les soli à vêpres, placée au premier rang près du pupitre, sous la direction du vicaire.

Ne fréquentant qui que ce soit de son âge, elle menait une vie toute personnelle, isolée avec des parents qui l'admiraient, en forestière perfectionnée.

Henriette avait les bois autour d'elle, avec les émanations balsamiques et les oiseaux; l'in-

fluence du milieu se faisait sentir. Son âme percevait vaguement le grand langage de la futaie. La jeune fille était non en admiration, mais attentive. Les sons n'arrivaient qu'indistinctement à son oreille, le sens lui échappait. Des enseignements mesquins, des lectures niaises, les mièvreries d'un monde factice avaient fait d'elle une ébauche incomplète, entre la plante sauvage et la femme du monde. Revenue telle au bois d'où elle était partie, elle éprouvait parfois des réminiscences, parfois des aspirations.

— Père, n'est-ce pas qu'il n'y a rien de plus beau qu'une forêt?

— Beau? Je n'en sais fichtre rien ; mais je me trouve à mon aise là dedans. Et puis, ajoutait-il avec un gros rire, c'est au pied de ces chênes-là que je ramasse ta dot, ma poulette.

Il était bien là tout entier : l'amour héréditaire du bois mêlé à l'amour personnel du lucre. La fille subissait par instants l'influence de cette passion complexe. Alors elle s'enfermait dans sa demi-civilisation, rêvait une maison meublée d'acajou, dans quelque ville, avec des marchands de nouveautés sur la place. Au fond, sur la côte, une forêt, but des promenades en char-à-bancs.

Il y avait une garnison, et elle se voyait à la revue au bras d'un bel homme en redingote, agitant une badine, semblable à l'Alphonse du dessin colorié. Puis elle rougissait, se trouvait sotte, essayait d'inventer quelque chose de mieux; et, accoudée à sa petite fenêtre, contemplait machinalement les sapinières qu'un vent tiède faisait frissonner.

Ce n'était pas une jolie fille, mais elle était grande et fraîche; possédait une chevelure incomparable; son regard, un peu dur, portait l'éclat de la franchise.

Un grand défaut la déparait. Non qu'elle fût méchante, loin de là; mais elle ressentait une indifférence dédaigneuse pour les pauvres gens de la forêt et le laissait voir. Son père lui avait répété trop de fois :

— Celui qui a de l'argent est au-dessus de celui qui n'en a pas.

Elle imaginait des distinctions sociales basées sur la différence du vêtement. Elle ne discernait pas, dans cette population indigente de son entourage, les rudesses dont l'ignorance seule était coupable, les préjugés excusables, non plus que les dévouements obscurs et les résignations stoï-

ques. Ces gens-là portaient des habits sales ou rapiécés : dès lors, elle disait bonjour bien vite et passait.

Marcel, en gravissant l'échelle sociale, entendait être l'égal des hommes placés au sommet, mais n'admettait pas que les êtres placés à la base fussent ses égaux. Sa fille, dont l'horizon était plus restreint, ne regarda qu'à l'échelon au-dessous, où ses cousins en blouse mangeaient du pain noir, et ne vit là que des inférieurs. La vanité de l'un avait enfanté l'orgueil de l'autre.

IV

UN CAS DE MARAUDAGE

Jean Renaud arrivait à la barrière dont les battants étaient retenus au centre par un anneau carré. Il tâta sa poche afin de s'assurer que le mouchoir noué s'y trouvait toujours avec les trente francs, rassembla une dernière fois ses idées et d'une main timide leva le coulant. Un basset à poil rude sortit de sa niche en lançant ses notes prolongées et le suivit à distance, moitié aboyant moitié flairant.

— Vas-tu te taire, Ramonaut! cria la mère Marcel qui apparut sur le seuil. Elle attendit, soupçonneuse comme toutes les femmes de la campagne, que le survenant parlât le premier.

— Monsieur Marcel il est-y pas à la maison?

— Pourquoi donc qu'il n'y serait pas? Entrez si ça vous fait plaisir.

La famille achevait le repas sur la longue table. En haut les trois maîtres, avec une serviette servant de nappe; plus loin le petit pâtour près d'une femme de journée.

— Ben le bonjour, messieurs et dames et la compagnie, je vous souhaite bon appétit, récita d'un trait le grimpeur, suivant l'usage.

— Tiens, c'est le bancroche. Et qu'est-ce que tu me veux?

Renaud, au lieu de répondre directement, émit quelques doutes sur la continuation du beau temps, car le vent soufflait de galerne. Ce disant, il traversa la chambre en boitant beaucoup, et Marcel rit intérieurement d'avoir soupçonné de braconnage un pareil lourdaud.

Henriette le regarda à peine et ferma lentement son couteau en personne ennuyée. Elle rentrait du bourg et n'avait pas encore quitté sa robe à manches pagodes.

— En voilà une qui a l'air mal commode, songea le forestier.

Ce coup d'œil méprisant l'avait déconcerté; le fil de son discours lui échappa tout à coup. Il se

gratta l'oreille, niais et dérouté; impossible de retrouver son commencement.

Marcel, sans plus faire attention à lui, donnait des ordres aux domestiques qui s'étaient levés de table.

L'embarras du gars se changeait en angoisse.

Alors comme tous les gens craintifs qui passent d'un extrême à l'autre, il sauta par-dessus les circonlocutions traditionnelles et fut droit au fait.

— Monsieur Marcel, je viens comme ça pour une chose soucieuse ; j'ai à vous demander une affaire...

Le garde prit aussitôt une physionomie froide et réservée; il regarda l'autre du coin de l'œil.

— Parle toujours, garçon, nous allons voir.

— La chose ne me regarde pas, d'une manière, s'entend ; mais ça me regarde censément tout de même, vu que les amis... Enfin voilà.

— Ah! ah! tu viens de la part de quelqu'un!

— Vantiers.

Ce mot, qui joue un rôle dominant dans le langage des campagnards, signifie : peut-être, mais avec une nuance indéfinissable d'affirmation. Son origine, d'ailleurs, le veut ainsi : c'est

un fils naturel de « voulantiers », dont l'enfan
reconnu est « volontiers ». Le campagnard l'ac
centue de façons diverses et met souvent dan
ces deux syllabes toute sa finesse narquoise.

Renaud n'en était pas là. Fort ennuyé d'avoi
toute la famille Marcel sur les bras, il tourna
son bonnet bleu dans ses mains. Si seulement
avait été dans le bois!

— Parlant par respect, y a une femme d'âg
qui a été prise devers la pépinière, sur ce qu
j'ai ouï conter.

— Tu veux donc parler de la Chauvin?

— La vieille n'est point malicieuse en tou
hormis qu'elle a la tête un brin folle. Faut l'ex
cuser, monsieur Marcel.

— Ta, ta ta! Une sorcière qui passe sa vie
marauder! Elle ira s'excuser chez le juge.

— Chez le juge? s'exclama le grimpeur, jouan
la surprise. Ça ne serait pas à faire, un malheu
pareil!

— Oui-da! C'est tout fait. Voilà le procès-verba

Il tira magistralement de sa poche un larg
portefeuille, en sortit le papier timbré qu'il de
plia : « L'an 1866, le 13 septembre, revêtu d
nos insignes... » La phrase sacramentelle serva

de conclusion : « La délinquante, qui est veuve et même mendiante, jouit d'une mauvaise réputation. »

Le forestier, pensif, avait écouté la lecture.

— N'importe, vous ne l'avez point vue. Une mitaine trouvée! Mais *alles* se ressemblent toutes, les mitaines. C'est pas des preuves, ça.

— Tu commences à m'échauffer les oreilles. Vas-tu dire que mon procès est fait à faux?

— Non, mais je dis, moi, — le gars prit une attitude suppliante, — que la bonne mère va mourir si vous l'envoyez en prison.

Sa voix trembla, ses yeux devinrent humides. Henriette s'en aperçut et le considéra attentivement. Mais le pauvre diable portait une blouse bleue raccommodée à l'aide de pièces grises; le pantalon, limé par les écorces, tombait en ruines; les gros sabots sonnaient le fêlé : elle détourna la tête pour mettre en ordre les images de son paroissien.

Le régisseur s'était contenté de hausser les épaules.

Renaud se sentit glacé. On n'avait pas pitié des humbles, là dedans. Il reprit, d'une voix presque dure :

— Eh ben, voulez-vous croire à sa repentance si elle paye le dégât?

— Payer, elle? repartit Marcel en riant. Tu veux donc mettre sa bique en vente?

— N'importe. Combien qu'il vous appartiendrait?

— Je t'ai lu le procès. Vingt pommiers à cinquante sous.

— Ça fait-il bien des sous? Je ne sais pas compter.

La jeune fille regarda cet homme des bois avec la surprise qu'on éprouve à la foire devant une bête curieuse.

— C'est cinquante francs.

— Cinq pistoles! s'exclama le boiteux devenant tout pâle. Il ne possédait que trente francs! Sa vieille amie était donc perdue? Ses mains tremblaient en dénouant le mouchoir; l'argent de la Chauvin s'éparpilla sur la table.

— Monsieur Marcel, ayez égard à nous, je n'ai pas davantage. Faites grâce à l'ancienne, qui remplace ma mère. Elle a tant de peine et je l'aime si fort! C'est ben assez, allez, que mes trois pistoles. Faut pas que les riches soient trop durs pour les gens de misère!

Celle que dans les Chemins Verts on appelait la demoiselle fut émue et s'approcha.

— Fais-lui grâce, elle ne recommencera pas, fit cette jeune fille devenue câline en passant son bras autour du cou de Marcel.

Mais celui-ci se dégagea brusquement.

— Bas les pattes, l'enjôleuse. On ne marchande pas avec nous.

Son amour-propre irritable avait été heurté par un mot. Il n'en fallait pas davantage.

— Ah! les riches sont durs? Je suis dur? Et les va-nu-pieds viennent me donner des leçons chez moi? Paye, ou va-t'en.

— La fille est à demi bonne, pensa Renaud en jetant sur celle-ci un regard de gratitude; mais le père ne vaut ren, ren.

Il se dressa devant Marcel avec une sourde colère.

— Prenez ce qui est là et donnez-moi du temps pour le reste. Vous toucherez mes semaines pour m'acquitter.

— Allons donc! pas de crédit.

— Vous pouvez vous vanter d'être rude au monde! Mes bras sont pourtant bons pour répondre et ses cheveux sont assez blancs pour faire pitié.

Le fils de la Dreuse s'emportait, malgré lui. Ah! maudite demoiselle, qui lui avait fait perdre, dès l'abord, le fil de ses idées! Il aurait pris la chose de biais, tout doucement; tandis que, la tête à l'envers, il irritait le garde à chaque mot... Comment donc faire à présent?

Henriette, muette et curieuse, un coude sur la table et le menton dans sa main, étudiait cette physionomie singulière.

— Fiche-moi le camp, ordonna Marcel.

— Voyons, dit Renaud tout à coup, vous voulez qu'on aille en prison pour vos bouts d'arbres? C'est votre agrément? Eh ben, dites que c'est moi qui les ai écorcés. J'avouerai et j'irai. Du moins ma pauvre vieille ne mourra pas de chagrin.

— Les innocents ne payent pas pour les coupables, ici. Ton tour viendra, sois tranquille. Mais pour le quart d'heure je vais te donner de l'air.

Et Marcel, que le ton du grimpeur avait exaspéré, posa une lourde main sur l'épaule de celui-ci en criant à sa fille :

— Ouvre la porte toute grande.

Les oreilles du gars bourdonnèrent; il devint pourpre. Le poing fermé, sans rien dire, il re-

garda Marcel en face et fit un pas vers lui. Le garde retira sa main.

Henriette lisait sur cette figure que bouleversait une émotion terrible; elle eut peur pour son père et se jeta entre les deux hommes.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, répéta-t-elle d'une voix haletante.

Le forestier comprit qu'elle le menaçait aussi.

— Je la croyais à demi bonne; mais *alle* non plus ne vaut ren.

Il reprit machinalement son argent et se retira, la mort dans l'âme.

Lorsque l'air frais du bois caressa ses tempes, Jean Renaud reprit possession de lui-même et s'assit sur le revers du fossé afin de rassembler ses idées.

Retourner chez la Chauvin était impossible. Pauvre vieille, elle l'attendait sur le pas de la porte, confiante en lui, espérant...

Plutôt se jeter dans l'étang que de lui dire : Je n'ai rien pu; allez en prison.

Il éprouvait une rage extrême contre lui-même

— Propre à rien que je suis! J'ai vingt-trois ans et je ne sais pas trouver vingt francs pour sauver ma vieille!

Cette pensée en fit jaillir une autre de sa cervelle. Le dimanche précédent il avait remis sa quinzaine au grand-père.

—Oh! s'il consentait à me prêter vingt francs! La Mélanie porterait les cinquante au maudit garde et tout serait dit. C'est dur de reprendre au bonhomme ce qui lui appartient, mais je lui rendrai plus tard; oui, quand je devrais faire une *Beauce*.

Il se mit à courir du côté de la maison de l'aïeul, répétant pour se donner du courage :

— Il faut sauver ma Chauvin.

Près du carrefour, comme il allait s'enfoncer sous bois, la carriole du petit marchand déboucha devant lui. Il ne s'arrêta pas.

— Bonjour, gars; tu es bien affairé, à-nuit?

— Oui dame, je vas loin et ne suis guère en avance.

Le brocanteur sourit malicieusement.

— Tu tournes le dos au bon côté. C'est par en bas, d'où je viens, qu'il y aurait gras pour toi.

Notre homme s'arrêta.

— Qu'y a-t-il, par là?

Cinet mit un doigt sur sa bouche et s'approcha. Dès qu'ils furent côte à côte :

— Dis-moi, ton flingot est-il loin d'ici?

Le braconnier tressaillit. L'ambulant baissa la voix.

— Il y a un cerf de passage en forêt.

Renaud garda un instant le silence; la joie l'étouffait. Un cerf, quelle aubaine! Le père-grand conserverait sa monnaie; M. Marcel, avec son gibier, payerait lui-même la rançon de la veuve... C'était un coup du sort.

— C'est rare par ici, les cerfs; je n'en ai jamais tué ni même vu. Comben en donneriez-vous, mercier?

— Ma foi, celui-là est beau. Il vient de sauter la ligne devant moi, à mi-côte; j'en donnerais bien... il a de fameuses cornes... douze ou quinze francs.

— Allez-y franchement pour une fois; j'ai besoin de deux pistoles.

— Eh bien, pasque c'est toi, je me laisse faire. Mais les cornes avec, par exemple?

— Demain, au soleil levant, à la sortie des bouleaux. Apportez les vingt francs, l'animal sera sous les bourrées à main gauche.

Le marchand poursuivit sa route et Jean remonta la ligne. Il allait lentement, le corps

penché, les mains appuyées contre ses genoux, cherchant l'empreinte du fauve sur la terre sèche. Tout à coup il s'arrêta devant quelques brins d'herbe légèrement foulés, s'agenouilla, examina avec recueillement... Son vendeur de poudre ne s'était pas gaussé de lui : un cerf avait marché là.

Les contours du pied se dessinaient à fleur de sol, presque ronds, usés des côtés; le pied de derrière, moins large, s'appuyait à quelques lignes en retrait du premier. Le braconnier courut au fossé : l'animal avait sauté paisiblement; la surface du talus, plus humide, en conservait la marque toute fraîche. Notre homme explora la ligne et l'entrée du bois : nulle part l'os du talon n'avait porté; pas un piqué de chien.

Renaud respira largement.

— Mère Chauvin, vous êtes sauvée. Ce bestial-là se promène en quête des biches; ren ne le chasse; il est à nous.

Jean Renaud, toujours attentif aux récits des vieux forestiers, connaissait à fond les mœurs du cerf, bien que cet animal ne fréquente plus les Chemins Verts qu'accidentellement. Le cerf a jeté ses bois au mois de mars, a refait sa tête en

juillet; alors, ayant recouvré ses forces et mangé le vert, il songe à rechercher la société des biches. Souvent il rencontre des rivaux sur sa route, c'est la loi de l'humanité, mais n'hésite pas à affronter la lutte, se fiant à sa bonne ramure. Après ce duel décisif le vaincu s'éloigne; les coups d'andouiller n'ont pas mis fin à sa rêverie; affamé de consolations, il gagne pays à la découverte d'une beauté nouvelle.

Souvent les déceptions l'obligent plus d'une fois à changer de forêt; il parcourt d'énormes distances, soupirant partout, et s'égare. Advenu dans une contrée inconnue, il la traverse en tous sens, interroge les émanations de l'air, jette l'offre de son amour aux échos. A ce moment la passion l'enivre au point de lui faire oublier sa timidité naturelle. Il charge les chiens qui l'ont dépisté, n'a pas même peur de l'homme lorsque l'heure des ténèbres a sonné. A ce point que souvent les rôles sont intervertis : c'est le cerf qui fait peur à l'homme.

Son cri, en effet, qu'on appelle le raire, offre quelque analogie avec les mugissements du taureau. Dans les bois où ces bêtes sont nombreuses, c'est un concert diabolique pour le voyageur

attardé qui l'entend la première fois. Les jeunes cerfs possèdent une voix aiguë, le dix-cors a des notes de basse-taille. Enfin dans ces nuits fiévreuses l'animal est sans cesse en mouvement, toujours sous le couvert et piquant dans le vent, la narine avidement dilatée.

— Inutile de le suivre, pensa Renaud. Je ferai mieux de me poster en haut du vent et d'attendre le lever de la lune.

Il fila en ligne droite vers sa maison. Le fusil fut décroché, des balles mariées furent coulées dans chaque canon, les capsules vérifiées. Une demi-heure après il s'enfonçait entre deux cépées, à un passage renommé.

Bientôt le cerf brama dans le lointain.

— Je vas tuer mon premier *çarfe*, se dit le braconnier, et son cœur battit délicieusement. Puis ses mains serrèrent violemment la crosse; il songeait à sa vieille Chauvin.

Un nouveau raire éclata à une faible distance; plus près, plus près encore; il y eut un froissement de branches feuillues. Un instant après le bruit s'était affaibli, l'ennemi s'éloignait.

— Le maudit m'a éventé, s'écria le grimpeur avec inquiétude. Faut le suivre, il m'échapperait.

Ce disant, notre homme se glissa rapidement sous bois, parallèlement au fauve pour lui couper la retraite.

Une chose cependant le troublait : l'animal l'entraînait tout droit dans la direction du Plantis. Marcel pouvait fort bien entendre ces cris inaccoutumés et rester sur le pas de sa porte, aux écoutes... Renaud avait très peur, mais plutôt tout risquer que de renoncer à l'entreprise, à la rançon de sa vieille : il suivit quand même la proie convoitée.

Après mille contre-marches au cours desquelles il avait entrevu la bête sans pouvoir tirer, il arriva aux bouleaux, derrière le jardin du garde. Le braconnier retint son souffle, plus mort que vif : rien. L'espoir l'abandonnait lorsqu'un bruit sec le ranima. Le dix-cors aiguisait son bois contre un tronc d'arbre. Le frottement était rapide, irrégulier; de petites branches se brisaient. Dans les intervalles, un sourd piétinements. Les maigres arbustes aux feuilles mobiles laissaient filtrer jusqu'au sol quelques pâles rayons.

Renaud, à force de fouiller l'ombre du regard, découvrit enfin la tête du cerf, confondue avec

les ramées. L'extrémité des andouillers lui parut blanche.

Il ne fit pas un faux mouvement. La crosse arriva à son épaule sans que les fougères qui le masquaient eussent remué. Le point de mire cherchait l'avant-main, tandis que l'animal soufflait, rejeté sur ses jarrets, et gonflait la crinière de sa gorge, prêt à bramer. Le coup partit, le dix-cors s'affaissa.

Mais il n'était pas mort. Jean le vit se relever, rouler de nouveau, rebondir, se traîner d'un arbre à l'autre, lançant des ruades dans le vide; gagner le bord de la ligne, et dans ces puissants efforts d'agonie mêler au fracas des branches cassées le bruit profond de ses étouffements.

Le braconnier, que ce tapage extraordinaire glaçait d'épouvante, s'élança pour achever le blessé; mais son fusil n'était plus chargé que du mauvais canon : il rata.

Jetant alors son arme inutile au bord du fossé :

— Te tairas-tu, maudit bestial, murmura-t-il, une main sur le bois du grand fauve.

Il brandissait en vain son couteau ouvert. Incapable de contenir cette masse frémissante, il

roulait avec elle pour la sentir bientôt lui échapper. Ce fut un long combat sur la bordure. Enfin le cerf, les épaules serrées entre deux bouleaux, resta un instant immobile, Renaud leva rapidement le bras...

Il n'eut pas le temps de porter le coup. Deux mains le saisirent avec violence et le renversèrent sur le dos.

— Misérable affûteur! hurlait Marcel. Enfin je te tiens. Tu ne m'échappperas pas, cette fois... A moi, Besnardeau.

III

RENAUD L'AFFUT

I

TEMPÊTES AU FOURRÉ

Le garde Marcel et son ami Besnardeau le marchand de bois maintenaient avec peine le braconnier. Celui-ci pensait à sa vieille Chauvin, le désespoir centuplait ses forces. Trois fois il se redressa, enlevant les hommes avec lui... mais enfin une corde, enroulée autour des poignets terribles, les étreignit brutalement et le forestier retomba hors d'haleine sur la mousse.

— Voilà donc, vociférait Marcel ivre de colère, le garnement qui me fait aller depuis si long-

temps! Ah! ton compte est bon. Où est le fusil?

— Je n'en ai point.

— Gueux, mais tu viens de tirer, ici même?

— C'est un homme que je ne connais point qui a tiré. Il s'est sauvé par le bois comme je passais dans la ligne; j'ai ouï le tapage et suis venu jusqu'au gibier blessé. C'est pas de la chasse, ça, dites?

Il marqua une pause et ajouta :

— Vous feriez mieux de courir après *l'autre*, qui grimpe les Buttes-Blanches.

— Besnardeau, fit le régisseur, aller chercher le gros falot; faut trouver son arme.

Ce fut un vrai remue-ménage au Plantis : Le grimpeur a tué un cerf, il a voulu tirer sur nous; vite la lanterne; le brigadier déjeunera ici demain. Et la mère Marcel bousculait tout dans l'armoire, jetant du linge sur les grosses chandelles pour les chercher mieux.

Lorsque enfin tout fut prêt, le marchand de bois s'achemina d'un pas vainqueur, les doigts luisants de suif.

— Allons-nous voir, maman? Ce n'est pas loin d'ici.

— Oui, mais prends tes sabots, à cause de la rosée. Tiens, voilà ta capeline.

Elles suivirent. Le pâtour effaré formait l'arrière-garde.

Un feu promené sous bois produit des effets bizarres. La moindre lueur s'étend, se brise aux angles, s'élargit avec la distance, se disperse en glissades fugitives. L'ombre est plus opaque, en raison du contraste; les visions intermittentes revêtent un caractère fantastique.

Le dix-cors venait d'expirer. Sa longue ramure aux rugosités brunâtres se profilait sous la lumière mobile. Le corps semblait énorme, avec ses reflets fauves entrevus. Aux pointes du houx brillaient des touffes de poil argenté.

Par derrière, un autre corps inerte : le braconnier, livide, la chevelure hérissée, les vêtements lacérés et boueux, les mains tuméfiées et violettes sous la pression du chanvre. La demoiselle eut peur.

Alors commença une minutieuse exploration du terrain. Tous ces gens cherchant un fusil dans les ténèbres, derrière la lanterne qui se traînait sur les herbes, composaient un de ces spectacles étonnants qui, de loin aperçus, don-

nent naissance aux légendes. Renaud suivait, toujours privé de l'usage de ses bras; il tomba plusieurs fois lourdement.

Lorsqu'il eut constaté que ses chutes n'éveillaient plus l'attention, il se laissa glisser au point précis où gisait son arme, l'enfonça doucement avec ses pieds dans la terre légère du talus, rabattit par-dessus des feuilles mortes; ses dents lui fournirent des tiges de fougère qu'il amoncela sur le centre de la cachette improvisée. Puis il se tint immobile, exhalant des plaintes :

— Oh! mes bons messieurs, desserrez la corde, mes poignets enflent... Je vous jure ben que c'est l'*autre* qui a tiré. Moi j'ai point de fusil.

Marcel revint furieux. Il n'avait rien pu trouver.

— Ce n'est pas fini, répétait-il en essayant de rire. On reviendra demain, au soleil. Besnardeau, nous allons enfermer ce vaurien-là dans la petite écurie; vous le garderez. Moi, j'attelle la grise et je file à la caserne.

Jean Renaud se releva tout tremblant et s'approcha de la demoiselle.

— Me voilà pris, dit-il; la mère Chauvin n'a plus d'ami. Si on la mène devant le juge, elle

mourra. Ayez-en pitié, sauvez-la, puisque je n'ai pas pu, moi !

— Vous voulez sans doute que je vous sauve en même temps, vous qui venez de lever la main sur mon père ?

— Non, non. Est-ce que je songe à moi ? N'y aura personne à consoler si je m'en vas. Mais la pauvre vieille, elle a une tête faible, voyez-vous, et sa peine me fend l'âme. Prenez-la en compassion.

Henriette trouvait extraordinaire que ce sauvage fût si stoïque pour lui-même et si tendre pour la mendiante. Il avait le regard doux et suppliant ; mais ce visage souillé, ces vêtements en loques, ces mains croisées sous la corde inspiraient l'épouvante. Le sentiment a besoin d'une autre toilette pour être admis.

— Éloignez-vous de moi, conclut la demoiselle ; j'ai trop peur de vous.

Besnardeau accourut, doucereux et paterne. D'un geste équivoque il prit Henriette par la taille.

— Rentrez, ma petite amie ; ce galopin-là est à craindre.

Jean Renaud ferma les yeux, comme pour es-

sayer d'oublier, dans le noir. Plus d'espérance, plus rien. Il se laissa emmener docilement.

La veuve Chauvin fut condamnée à quinze jours d'emprisonnement, lui à un mois. Il eut une conduite irréprochable à la maison d'arrêt, où il réclama pour toute faveur de casser le bois des gardiens.

Le boiteux rentre en forêt par une froide journée de novembre triste comme lui. Plus de feuilles aux arbres. Le morne brouillard enveloppe les cimes et descend glacé vers la terre, semant au passage ses cristallisations rigides. Partout, en bas, les blancheurs mates se détachant sur un fond de buée grise. La toile d'araignée, tendue entre les brindilles, secoue ses anneaux cotonneux. A la pointe inclinée de ce daphné une goutte d'eau s'est congelée avant de tomber et forme diamant. Les buissons se hérissent sous la pointe ciselée du givre. Dans la ligne d'éloignement tout se confond peu à peu en un mystérieux crépuscule. Le sol infécond disparaît sous les ruines de la saison riante. Le verdier ébouriffe ses plumes et demeure en boule sans chanter.

Hélas! mon Jean, rien ne te sourit, rien ne te

parle; le bois ne te reconnaît plus, dans son engourdissement sombre; et voilà que tu grelottes sous tes vieux arbres, ainsi que l'oiseau frileux.

Le pauvre hère va devant lui, de fourré en fourré; craignant l'approche des hommes, car il a honte; craignant la solitude, car il a envie de pleurer. Il sort de la prison, tout le fait tressaillir; on dirait que les branches inflexibles lui donnent des soufflets quand il passe. Et jusqu'au soir son pied incertain le porte du ravin à la colline, sans que le chagrin l'ait quitté. Il se met à courir pour égarer le fantôme... mais le fantôme l'enlace et soupire toujours à ses côtés.

Il va se coucher, anéanti, dans cette sapinière... Mais non, un bon instinct l'a guidé : voici là, tout près, le sentier qui mène chez l'aïeul.

— Ah oui, j'irai voir le père-grand; par lui je serai consolé.

Son cœur se dilate lorsqu'il pousse la porte. Il est tout pâle; tend ses deux mains, ayant faim d'une bonne parole. Le vieillard est assis devant son feu, les pieds sur la marche de l'âtre, les coudes plantés sur ses genoux.

— C'est donc toi? Et d'où viens-tu?

— Un malheur m'est arrivé. Ne le saviez-vous pas?

— Moi, ne pas le savoir? Mais tu es en renommée, à présent, dans les Chemins-Verts! On n'y connaît plus Jean Renaud, c'est par ton sobriquet qu'on t'appelle. Je suis devenu le grand-père de Renaud l'Affût.

— Les méchantes gens!

— Ne dis pas de mal des autres. On a eu raison de te marquer, car le braconnage, mon gars, est le commencement du bagne. Il n'y a point d'escabeau chez le vieux bûcheron pour un Renaud qui sort des geôles. Adieu, je ne te connais plus.

— O mon père, s'écria l'infortuné fondant en larmes, je n'ai que vous. Ne me repoussez pas comme un chien enragé! Oui, j'aime trop la chasse, mais c'est plus fort que moi. J'ai apporté ce goût-là dans la moelle de mes os en venant au monde. Ça me réjouit tant de marcher devant moi par les bois! Celui qui ne sent pas les feuilles croisées au-dessus de sa tête ne sait point ce que c'est que de vivre. Et mon cœur tressaute dès que je vois les bêtes sauvages. Si je suis sûr d'un bon affût pour le dimanche, j'ai beau être las de

grimper, le samedi soir, je ne peux dormir. Est-ce ma faute, voyons? Mais ça ne m'empêche pas d'être un gars de bonne vie, allez, mon grand-père; je n'ai jamais fauté ni fait de peine au monde.

— Ah! tu ne penses pas que voler des chevreuils ce soit fauter?

— Nenni; je ne peux entendre une telle chose Ces bêtes-là, elles sortent du bois comme elles y entrent, il n'y a pas d'homme qui puisse mettre la main dessus ni les reconnaître. Le bon Dieu les fait courir pour tout le monde. Lui seul en est le maître. Je n'ai volé personne, père Renaud.

— Si tu avais de la religion, tu parlerais d'une autre manière. Mais je n'ai pu faire de toi ni un bon chrétien ni un bon ouvrier. Aussi vrai que je suis innocent de ta perdition; Jean, la mort passera céans avant que je te pardonne.

— Hélas! hélas! j'avais donc bien raison de pleurer en rentrant sous la futaie!

— En rentrant? Et d'où venais-tu donc? s'écria le vieillard d'une voix terrible. Quand je suis revenu dans nos bois, moi, j'arrivais de Lutzen! Depuis que le clocher de Saint-Agut est dressé, il existe des Renaud à Saint-Agut; et jamais aucun

d'eux, avant toi, n'a passé sur la place avec les poucettes !

Ses dents claquaient ; il suffoquait à chaque lambeau de phrase.

Le braconnier s'avança le front haut vers lui, prêt à lui dire :

— J'ai été pris parce que je voulais sauver une pauvre femme.

Mais la pensée lui vint qu'il n'avait fait que son devoir. Il garda donc le silence.

L'aïeul avait pris ce geste réprimé pour un mouvement d'orgueil. Sa colère implacable s'en accrut.

— Écoute. Je suis bien vieux et tout perclus. Je n'ai plus de pain, car je ne prendrai jamais de ton argent, entends-tu ça ; je me demanderais à chaque bouchée comment tu l'as gagné ! Tous mes gens sont en terre, et par toi je finis sans honneur. Je n'ai plus d'enfant ; la prison a été le tombeau du dernier. Renaud l'Affût, sois maudit ! Passe cette porte et ne reviens jamais y frapper.

L'aïeul retomba épuisé sur son escabelle, se cacha la tête et ne bougea plus.

. . . .

Le forestier s'éloigne d'un pas chancelant. Les ténèbres l'environnent. Un cercle froid comprime son front, ses pensées lui échappent ; le miaulement des chouettes l'épouvante. Une branche accroche-t-elle sa blouse au passage, il s'arrête et machinalement murmure : Emmenez-moi. Toute la nuit il rôde, inconscient. A l'aube, il marche toujours. L'air glacial du matin le ranime ; il se souvient enfin qu'il a encore une amitié sur terre.

— Ma Chauvin ! Elle est revenue, aussi elle... Pourvu que celle-là me pardonne !

Il la verra au lever du soleil. Elle l'attend peut-être.

Jean se plonge la tête dans un ruisseau, près de l'endroit où ses bras l'étreignirent un soir, toute blessée. Elle a bon cœur, celle-là.

— Nous nous consolerons ensemble.

Le voici sur la petite lande. Des corbeaux s'envolent du fossé qu'il va franchir. La curiosité l'attire, il s'avance.

Sa poitrine se serre, ses yeux se détournent avec tristesse : La chèvre de mère Chauvin est étendue dans la combe, morte, à demi déchiquetée.

Tout en s'approchant de la masure, le boiteux écoute, puis s'arrête stupéfait. Un bruit de voix. Qui peut être là? Mélanie, sans doute? Enfin il entre.

La veuve est seule; elle se parle à elle-même dans le vide, avec de grands gestes. Tête nue, elle décrit des cercles en l'air, du bout de sa quenouille. Ses yeux sont plus larges qu'avant et plus fixes. Jean, saisi d'un superstitieux effroi, recule...

— Salut, monsieur l'huissier. Je vous reconnais, entrez céans. Le garde du Plantis m'a fendu la tête avec sa pelle et mes idées s'échappent par la fêlure; mais je ne suis tout de même pas folle. Ce qui me tourne, c'est que les enfants me pourchassent en me jetant des mottes de terre. Par bonheur dès que j'ai couru, je mange des pommes de la pépinière et ça me réconforte. C'est bon, des pommes!

Elle riait doucement, en allongeant ses mains crochues.

— Oh! s'exclama le braconnier saisi d'horreur, voilà qui est de ma faute.

Il se précipita sur elle et la serrant contre lui avec violence :

— Mère, mère Chauvin, c'est moi, Renaud; Ne me reconnaîtrez-vous pas?

— Prends garde, dit-elle à voix basse, ne montre pas ma mitaine; je reverrais les hommes à bonnet carré.

— Pauvre vieille amie, regardez-moi donc, je vas vous faire pitié. J'ai travaillé de mon mieux, mère, pour vous sauver de l'affront. Le guignon a été le plus fort, mais je ne vous ai pas trahie. Pourtant je vous demande pardon et je vous aimerai tant, que vous oublierez toutes vos peines.

La veuve l'avait écouté. Elle lui posa une main sur la tête pendant qu'il baisait pieusement ses joues ridées.

— Tu es Jean Renaud. J'ai parlé de toi à mon homme, grimpeur; il m'a dit que le meilleur des Chemins-Verts, c'est l'enfant de la Dreuse. Hélas!...

Un sanglot souleva sa poitrine; l'éclair d'intelligence fut complet.

— Nous sommes dorénavant deux restants de prison, pauvre gars.

Elle n'en put dire davantage. Ils pleuraient l'un et l'autre, se tenant embrassés. Entre le

souvenir des angoisses passées et le sentiment profond de la honte présente, un coin de leur esprit obscur s'éclairait. Une vision informe surgissait devant leurs larmes; oui, le fantôme de ces amitiés sublimes qui rendent moins lourdes les douleurs portées à deux. Dans le vague de cette conception, la femme brisée comprit mieux, l'homme énergique ressentit une sensation plus intense; aussi, comme elle pleurait encore, il se redressa farouche, brûlant de laver la tache sur le front de sa vieille amie.

— Oh! Marcel, s'écria-t-il; malheur à Marcel!

Ce nom prononcé bouleversa la veuve; ses idées lui échappèrent tout à coup. Elle brandit sa quenouille et courut par la chambre, avec un long rire hébété.

— Le garde? Le garde? O mon beau petit couteau qui coupe ses greffes!

Le grimpeur effaré la saisit par le bras; il rencontra des yeux hagards qui ne parlaient plus.

— Ah ben oui, je t'ai attendu longues heures, l'autre soir; mais tu étais à la chasse. Renaud l'Affût, Renaud l'Affût!

Désespéré, il tenta de réveiller une lueur de raison par ses appels, ses prières, ses caresses.

Vains efforts. La folie avait repris sa proie pour ne plus la rendre. Ce fut une scène effrayante. Elle essaya de le frapper. Jean lui enleva rudement son bâton et feignit d'être en colère pour l'apaiser, ainsi qu'on fait avec les enfants. Comme elle se rapprochait, humble et soumise, il reprit quelque espoir ; mais bientôt, l'attirant d'un bras et tendant avec gravité l'autre main à un être imaginaire, la vieille se mit à marcher en cadence, essayant de tourner comme dans une ronde. Elle chantait de sa voix chevrotante :

Mon doux ami m'a demandé
Le ruban blanc de mon corsage.
Entrez en danse, vous aurez
Le cœur content de la plus sage.
Devers Paris s'en est allé.
Entrez en danse et revenez
Me rendre, avec un beau baiser,
Le ruban blanc de mon corsage.

Cette parodie sinistre de la gaieté, due à l'excès de la douleur, produisait une impression horrible. Renaud se dégagea comme il put et prit la fuite.

Plus tard, au saut d'une ligne, il rencontra Cinet le marchand. Celui-ci prit un air pincé et le regarda à peine.

— Tiens, te voilà revenu de voyage? Bonjour, Renaud l'Affût.

Il fallait pourtant bien manger. Le grimpeur s'approcha d'une hutte de sabotiers afin d'acheter un morceau de pain. On l'accueillit par des huées.

— Le diable me brûle, voilà Renaud l'Affut! Eh bien, garçon, tu as donc fait un congé?

— La mèche est éventée, dit un autre. Il paraît que depuis la Saint-Jean tu as vendu plus de deux charretées de gibier à un marchand de Chartres, sans compter le reste.

— Et monsieur, ajouta un troisième, partait le gousset garni pour faire la noce avec une bonne amie, du côté de Vibraye.

— Oh! là là; en v'là un fameux commerce.

Renaud leur imposa silence d'un mot :

— Que ceux qui ont envie de me molester ôtent leur blouse comme j'ôte la mienne; j'allons régler le compte.

Il oublia son pain au pied d'un arbre et s'alla coucher sans souper.

Le lendemain notre gars retourna chez la mère Chauvin. Elle ne le reconnut pas. L'innocente se croyait encore en prison et ne cessait d'exami-

ner la serrure de sa porte. Jean laissa quelques menues provisions sur la table et s'éloigna, la mort dans l'âme.

Au bout de la lande il vit venir le Petit Parisien qui emportait une brassée de copeaux chez sa Lanie. Le forestier baissa la tête et hâta le pas. L'enfant fixait sur lui ses grands yeux caressants.

— Bonjour, mon Jean, lui dit-il.

L'homme s'arrêta soudain, saisi d'une émotion inexprimable. Quoi! ce petit garçon ne l'insultait pas comme tout le monde? Cet enfant dont la seule vue le réjouissait, au souvenir du frère perdu, le consolait au passage en lui adressant le salut d'ami? Renaud trouva tout à coup la bise moins glaciale et le ciel moins triste.

— O cher mignon, murmura-t-il en s'agenouillant pour mettre son regard à la hauteur du gracieux visage; j'avais perdu tout courage, c'est toi qui me réchauffes le cœur.

II

UNE FOLLE

Peu après il fallut songer à reprendre l'état de grimpeur, car les ressources étaient épuisées. Jean se présenta au chantier. Les chefs d'exploitation connaissaient son habileté, ils l'embauchèrent. Peu leur importait que l'ouvrier eût subi une condamnation. Marcel les avait même engagés à le reprendre, afin qu'on pût, l'ayant sous la main, exercer sur lui une plus étroite surveillance.

Il fut d'abord l'objet de railleries. Ses camarades l'appelaient invariablement Renaud l'Affût. On ne le traita toutefois pas en paria. Il se faisait craindre suffisamment. D'ailleurs beaucoup éprouvaient pour lui une secrète admiration :

les ouvriers de bois ont tous, plus ou moins, du sang de braconnier dans les veines.

Pour d'autres la chose n'avait pas été de conséquence.

— Tant qu'on n'a ni tué ni volé, disaient ceux-là, il n'y a que demi-mal.

Décidé à tout subir, il affecta de ne rien entendre et peu à peu reconquit sa place dans la vente. Arrivé le premier à l'ouvrage, partant le dernier, sombre et taciturne, il vécut à l'écart. Nul n'avait de reproches à lui adresser, on cessa bientôt de s'occuper de lui.

Jean, rentré dans l'existence régulière, reprit en partie possession de lui-même. Il parcourut son bois, retrouva les sentiers familiers, sentit de nouveau s'allonger sur sa tête les grands rameaux des arbres amis. Il demeura triste, mais reconnut enfin qu'il vivait. Quand vint le dimanche, des ramasseurs de bois mort l'aperçurent de loin et se dirent l'un à l'autre :

— C'est Renaud l'Affût; il a fini son mois.

Sorti de sa torpeur, le forestier avait les nerfs plus sensibles. Une colère énorme bouillonna en lui.

— Ah ! ils sont tretous contre moi ? On m'ap-

pelle l'Affût? Eh ben, je gagnerai mon nom et rien ne m'empêchera d'y aller, à l'affût.

Cette pensée en éveilla une autre. Il demeura cloué sur place, frissonnant.

Son fusil? Avait-on trouvé son fusil?

Entre la malédiction de l'aïeul et la folie de la vieille compagne il ne s'était pas encore demandé cela. La crainte, une fois née, l'absorba tout entier. Il y avait de la curiosité dans cette terreur, impression aiguë, lancinante, despotique. Il attendait la nuit pour savoir, comptait tout haut les arbres afin de s'empêcher de penser. Et une voix assourdissante grondait en lui à chaque pied compté :

— Ont-ils emporté ton fusil?

Au crépuscule, il se déroba par un immense arc de cercle, s'approcha un peu, plaça une oreille contre le sol pour écouter. La terre, durcie par le froid, était sonore; personne. Alors il traversa l'enceinte des bouleaux en rampant.

Arrivé au pli de terrain formé par la jetée du fossé, le braconnier fouilla sous la feuille avec ses ongles. Pas de fusil. Il suait à grosses gouttes. Alors de rentrer dans le bois pour chercher l'ancienne place du cerf. Voilà bien le houx derrière

lequel j'étais posté. Et de tâter les baliveaux l'un après l'autre jusqu'au bord. Malheur, la nuit est si noire! Il s'était trompé de trois enjambées.

Cette fois il gratte au bon endroit. Les feuilles gelées craquent. la terre s'émiette; quelque chose, plus dur, grince immobile sous les doigts. C'est lui.

— Mon vieux flingot, te voilà pas moins! Ont-ils dû te chercher! Mais tu étais trop mal caché pour qu'ils te trouvent.

Ce mot peignait tout entier le paysan, qui est profond dans les ruses simples.

Le fusil, rempli de terre et plus rouillé que jadis au temps ou il servait de couloire, n'aurait pu attirer même l'attention d'un garde ombrageux. Il fallait être Renaud pour ramasser à terre un tel objet. Lui l'emporta dans ses bras, ivre de joie orgueilleuse.

Il passa trois nuits à le démonter, à le fourbir, à l'huiler. Un trou nouveau dans le canon gauche nécessita une seconde pièce. Lorsque l'arme fut remise en état, le grimpeur devint soucieux. Maintenant il avait peur de tout. Si on allait faire la fouille chez lui? Marcel était trop rusé, le fusil devait rester invisible dans une cachette.

Il creusa donc une poutre du cellier, y glissa le fusil comme dans une gaine, plaça auprès ce qui lui restait de poudre et de plomb, ferma l'orifice avec une bonde qu'il recouvrit de poussière, lança un regard hostile du côté du Plantis et revint au logis pour serrer son huile.

Un combat se livrait en lui. Irait-il à la chasse le matin même? La tentation était forte. Mais il réfléchit encore.

— Non, vaut mieux que je visite ma Chauvin avant l'ouvrage.

Depuis quelques jours, la veuve du grimpeur ne parlait plus à Renaud l'Affût. Souvent, à son approche, elle accusait par de vagues tressaillements la perception confuse d'un souvenir. Mais sa pensée lui échappait, à peine éclose. Elle fixait le gars avec une naïve curiosité, touchait sa blouse, le suivait en riant par la chambre, parce qu'il apportait de quoi manger; c'était tout. Elle le nommait sans doute, mais en même temps que Marcel et les juges, croyant parler d'un absent. Ses phrases incohérentes, débitées avec une étrange volubilité, avaient toutes trait aux pommiers écorcés, à la prison, à la tête fendue de son Chauvin. Puis, par instants, la

fureur s'emparait d'elle, Jean n'avait pas toujours la force de la coucher. Chaque matin et chaque soir il venait la soigner, apportait du pain; Mélanie arrivait à midi et trempait la soupe.

Quand le boiteux entra, dans la matinée du mercredi, l'état la folle s'était aggravé. Elle traversait le logis sur la pointe du pied, en grommelant d'une voix menaçante. Sa main portait une bûche enflammée qu'elle jeta sur le lit. Une âcre odeur de guenilles brûlées se répandit, un flot de fumée noire s'éleva.

— Malheureuse ! s'écria Renaud en se jetant à corps perdu sur la couchette, vous avez dans l'idée de mettre le feu !

— Laissez donc, dit-elle en battant des mains. Mon père Cinet, faut ben que la maison du maudit flambe.

Saisi d'horreur, le jeune garçon avait rejeté la bûche dans le foyer et sortait les couvertures où des lignes roses couraient en rond. Elle se jeta sur lui et le mordit au bras.

Jean vida le foyer, fit disparaître les allumettes, poussa comme il put la vieille sur une chaise, mit une écuelle de lait sur ses genoux et l'enferma.

Une fois dehors, il s'arrêta pour écouter.

— La faim va lui venir, pensa-t-il ; ça apaisera ses imaginations.

L'écuelle au même instant fut brisée violemment sur l'aire et le bruit sourd de la béquille annonça que la veuve rôdait de nouveau par la chambre.

Le forestier ne savait plus où donner de la tête. Impossible de laisser cette infortunée livrée à elle-même. D'autre part le soleil était déjà haut et Besnardeau l'attendait à dix heures pour ébrancher un frêne. Or, avec Besnardeau, l'espion de Marcel, on ne devait pas se mettre en retard.

— Ma foi, allons chercher la Mélanie. Je reviendrai à la relevée.

Il court, appelle la voisine.

— Mère Chauvin est toute tournée, à ce matin. C'est vantiers la nouvelle lune, mais pourrait se faire aussi qu'elle soit folle pour de bon. Ça vous gêne-t-y point de la garder jusqu'au repas de midi ?

— Pourquoi pas? Le temps de donner le grain à mes poules et je monte la lande.

La grande fille se hâte, place son tricot dans une poche et se met en marche. Le petit Parisien

la suit. L'espace est tôt franchi, tous deux arrivent. Le bambim, pour s'amuser, monte sur une pierre, tire lui-même la clanche de la porte et passe le premier. La vieille les a entendus, car ils causaient en s'approchant. Elle est debout, en face du seuil, appuyée sur sa grande béquille. Les poils blancs de son menton sont hérissés, ses yeux démesurément ouverts. Son buste oscille par mouvements réguliers; on dirait d'une mère agitant un berceau.

Au premier pas que fait le Petit Parisien, elle lui saisit le bras et l'attire. L'enfant, pâle d'épouvante et de douleur, jette un cri perçant.

— Te voilà donc, mon petit Marcel, dit-elle d'une voix câline. N'est-ce pas que tes fruitiers sont en fleurs?

Elle ajoute, en frappant son bâton contre la huche :

— Eh ben, alors, tu ne montreras point ma mitaine aux hommes de loi. Tu vas me la rendre.

Le Petit Parisien se débat, éperdu, sous l'horrible étreinte. La folle hurle avec emportement :

— Veux-tu ben me la rendre?...

Mélanie cependant s'est emparée du petit, par

derrière, et veut le ramener à elle. Mais les doigts crochus de la Chauvin sont solidement cramponnés, tels que des serres d'oiseau de proie.

L'enfant jette des appels désespérés.

— Ma Lanie, ma Lanie...

La robuste fille se précipite et, masquant son fils adoptif par un élan brusque, enveloppe de ses bras la vieille femme.

— Lâchez-le, ou malheur à vous!

L'insensée oublie l'enfant à la vue de ce visage collé contre le sien. Elle éprouve une sensation de surprise qui n'éveille aucun souvenir, aucune pensée...

— Je ne te connais point, toi. Pourquoi ne veux-tu pas que Marcel me rende mon bien?

— Mère Chauvin, entendez-moi. Je suis Mélanie, faut vous coucher.

Mais la vieille femme tremble de fureur.

— Oh! je devine; c'est toi qui m'as fait enfermer. Tu dois être une fée et tu as jeté un sort sur moi. Chauvin, arrive mon homme; voilà le rossignol qui chante pour notre messe de mariage. Nous allons danser avec le garde!

Elle se promène à grands pas, les bras dressés

au-dessus de sa tête. Mélanie est prise de peur, à son tour, et gagne la porte à reculons, poussant le Petit Parisien derrière ses jupes.

Dès qu'ils ont touché le seuil, ils commencent à fuir. La Chauvin les revoit en ce moment l'un et l'autre et court après eux.

— La Sorcière emmène Marcel... Gare la cédule!

— Viens, viens, Jacques, répète Mélanie en tirant son petit compagnon par la main.

Mais celui-ci est anéanti par l'épouvante. Ses jambes se dérobent sous lui. Il fait d'incroyables efforts et n'avance pas, ainsi qu'il arrive dans les cauchemars.

Au bout de la cour, la Chauvin les rejoint, avec un cri de triomphe. Mélanie se place encore une fois devant elle.

— Ne touchez pas à mon petit, mère Chauvin!

— Fille de male chance, c'est toi qui as éloigné la corde, au temps jadis, pour que mon défunt tombe! Je te reconnais à cette heure... Je veux que tu me rendes cette mitaine-là.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'allons-nous devenir?

La vieille n'a plus rien d'humain. Elle couche sa béquille dans ses deux paumes, sa béquille pointue, faite d'une épine durcie au feu, et la balance lentement.

— Me rendras-tu?...

Elle pousse un grand éclat de rire, et comme Mélanie, reculant toujours, jette avec angoisse ses regards de tous côtés sans répondre, la Chauvin lui décharge un épouvantable coup dans la poitrine.

La fille exhale un rauque soupir et tombe comme une masse.

Puis la folle, ne pensant plus au Petit Parisien, s'accroupit sur la bruyère et se met à chanter :

Mon doux ami m'a demandé
Le ruban blanc de mon corsage...

Jean Renaud ne put descendre de son arbre qu'après trois heures, Besnardeau l'exigea ainsi. Le gars était fort soucieux, ayant laissé son amie en mauvais point. Il détacha ses griffes à la hâte et fut prendre sa limousine dans une loge, parce que la neige commençait à tomber. Quelques ou-

vriers d'un autre chantier se chauffaient là, en passant.

— C'est-y-ça, un malheur, s'exclamait l'un d'eux. Elle l'a quasiment défoncée du coup.

Un autre ajoutait :

— Elle a beau être vieille, elle a le bras solide. Et puis, les fous, c'est plus fort que du monde comme nous.

Le grimpeur, sans comprendre ces paroles, éprouva un petit frisson. Lui qui ne causait jamais, questionna malgré lui.

— De qui parlez-vous donc?

— Tu ne sais pas? La mère Chauvin a affolé.

Elle a comme qui dirait tué la Mélanie. Les gendarmes sont arrivés, le brigadier avec le nouveau qui est grêlé; on va l'enfermer à l'asile, sur ce que dit notr'maire.

— C'est mal tombé. La grande fille était vaillante et point vicieuse. Massiquet le veuf avait envie d'elle.

Renaud courait déjà, espérant qu'on s'était trompé. Un seul mot lui montait aux lèvres :

— Non, non, il n'est pas possible qu'une pareille chose soit arrivée.

Il allait, la tête en feu; par instants il entendait son cœur battre.

La neige l'aveuglait en tombant des branches par paquets; contre son habitude il suivit la ligne.

Un spectacle lamentable l'attendait dans le chemin du bas. La veuve Chauvin était assise dans une carriole découverte entre deux gendarmes. Chacun tenait un de ses poignets. Enveloppée du manteau noir à capuchon nommé capot que portent toutes les vieilles paysannes, elle oscillait sur son banc mouvant; et sa bouche, contractée par un rictus effrayant, demeurait grande ouverte.

Un villageois à grosses bottes ferrées conduisait le bidet par la bride.

Le fils de la Dreuse poussa un cri déchirant en voyant dans cet état cruel la vieille compagne qui l'avait aimé orphelin. Oh! à sa façon de regarder les arbres, il semblait bien qu'elle ne fût pas folle, car elle disait adieu à la forêt! Et la maisonnette, là-haut, qui disparaîtrait bientôt sous les ronces, vide à jamais de la pauvre bonne femme!

— Arrêtez, je veux l'appeler. Elle reconnaîtra

ma voix, pour le sûr, et je lui demanderai pardon, car il y a de ma faute dans son malheur... Ma Chauvin, ma mère Chauvin !

Elle le regarda d'un œil vitreux, pas un de ses muscles ne tressaillit. Elle dit d'une voix grave :

— Y paraît qu'on jette des sorts, par ici.

Puis sa tête s'affaissa inerte sur sa poitrine ; la prostration commença.

— Marche, fit le brigadier.

Le conducteur écarta Renaud du manche de son fouet et la carriole s'éloigna sans bruit sur la neige qui se collait aux roues.

Le grimpeur s'est laissé tomber sur le revers du fossé. Il voit noir au dedans de lui-même ; tout est fini. Plus personne au logis natal ; plus de père grand, plus de mère Chauvin. Le voici tout seul au monde. Nul ne lui sourira, ne dira son nom. Quand il aura travaillé, personne à qui donner son argent. Durant les longues veillées, il n'entendra jamais la respiration de quelqu'un à l'autre coin de l'âtre. Les chats-huants seront plus heureux que lui, car ils ont des nids, et quand un d'eux crie dans les ténèbres, il s'en trouve un autre pour lui répondre. Sans doute il lui restera son cher bois aux brises cares-

santes, son chèvrefeuille qui sent bon et ses épicéas toujours verts; mais un forestier qui rentre dans les maisons sans voir figure humaine devant lui se trouve bien à plaindre en son délaissement...

En proie à la désespérance, Renaud songea longuement à ses amitiés perdues et voulut mourir. Le jour baissait.

— Demain je lâcherai la corde, comme a fait le vieux Chauvin, pensa-t-il.

A ce moment une petite sonnette se fit entendre, jetant sous les voûtes ses notes grêles et espacées. Un jeune garçon, revêtu du surplis, l'agitait dans la sente, marchant à pas pressés devant un vieux prêtre. Celui-ci, recouvert de ses ornements, tenait dans ses deux mains, contre sa poitrine, le calice surmonté d'un carré d'étoffe à frange. L'enfant et le vieillard cheminaient silencieux dans la futaie déserte; leurs pieds muets labouraient la couche molle. Leur silhouette se perdait, incertaine, dans le tourbillon des flocons dansants. Tous les dix pas, un tintement. Ils se heurtaient çà et là contre des pierres ensevelies; mais le prêtre avançait toujours, les coudes écartés.

L'enfant de chœur s'engagea sur la planche qui relie le bois au chemin. Renaud ôta son bonnet.

— Où donc que vous portez le Bon Dieu?

Le garçon agita la sonnette et répondit à voix basse :

— Chez la grande Mélanie.

— Ah! soupira le braconnier, c'est moi qui l'ai envoyée à la mort, pauvre fille! Faut au moins que j'aille lui dire adieu.

Il s'enfonça dans la brume à la suite de celui qui portait à la mourante son *pain de voyage*.

III

LE PETIT PARISIEN

Le Petit Parisien pleurait au chevet de sa nourrice. Le père, appuyé contre la muraille, regardait sans rien dire ; la mère posait sur une chaise, auprès de l'oreiller, un brin de buis et le bénitier. Il y avait par terre une serviette mouchetée de sang.

Mélanie respirait à de longs intervalles, avec un sifflement saccadé. Son front avait des reflets grisâtres, ses narines étaient pincées : elle cherchait, d'une main alourdie, à serrer son drap.

— V'là le sacrement qui arrive, dit la mère à l'homme immobile. Renvoie le bâtard dans la cour ; il embarrasserait.

La malade ouvrit les yeux faiblement. Certainement elle avait entendu quelque chose. Elle

fit un effort prodigieux pour parler. Ses lèvres s'agitèrent un peu.

— La vois-tu qui revient? s'écria la vieille paysanne en courant au lit. Elle veut causer.

Mélanie ne put émettre aucun son distinct, mais les muscles de sa face tressaillirent; elle promena de sa mère au Petit Parisien un regard effrayant d'angoisse.

— Elle va passer, fit le prêtre à peine entré; hâtons-nous.

Renaud repoussa le père de Mélanie, s'opposant à ce que l'enfant sortît. Il saisit doucement le petit malheureux par les épaules.

— Mets-toi à genoux dans un coin, mon gars, et dis une prière pour ta nourrice.

Il ne savait point de prière, lui; mais il voulut du moins témoigner à sa manière de la piété respectueuse que lui inspirait l'agonisante. Il s'empara d'un seau, courut au puits, le nettoya dévotement avec des brins de lavande qu'il venait de couper sous la fenêtre, le remplit d'eau fraîche et vint le déposer devant le seuil. Après quoi il s'effaça le long du mur, sa coiffure à la main.

Telle est, en effet, la tradition légendaire du pays : Quand l'âme d'un mort va quitter la

maison, elle veut se laver du péché. Aussi doit-on lui présenter un vase d'eau claire à sa sortie, afin qu'elle se baigne avant de monter au ciel. Il faut que cette chose se fasse. On a vu des morts qui revenaient, au milieu de la nuitée, et tournaient eux-mêmes la roue plaintive du puits, parce que leurs proches les avaient fait par oubli descendre au purgatoire.

Mais Renaud l'Affût se souvint, et Mélanie eut son bain d'âme à l'heure de partir.

Plusieurs personnes étaient accourues et se tenaient en groupe dans la cour. C'est ainsi dans les forêts. Que la plus faible rumeur éclate, même au point le plus désert, aussitôt des gens apparaissent, venant on ne sait d'où, avertis on ne sait comment. Phénomène dû sans doute à la sonorité des échos, à la sagacité des solitaires.

Ceux-ci causaient, regardant le prêtre qui s'éloignait dans la neige.

— Voilà un enterrement qui ne rapportera pas gros au curé.

— Elle avait un frère qui fait son tour. C'est-y lui qui hérite?

— Ah pardi, elle était comme moi, n'ayant que

ses hardes. C'est pas la peine de payer le centième.

Dans l'intérieur du logis, la mère s'était emparée du corps, avec l'empressement lugubre qu'y mettent les paysannes, pour fermer les yeux et faire la toilette.

— C'est une grande perte. Pauvre garce! soupira l'homme.

Le Petit Parisien sanglotait.

— Va-t-il bientôt nous laisser la paix, celui-là?

Le père dit, après un silence :

— Faut seulement s'en occuper à cette heure, du bâtard.

— Tiens, ça va être tout de suite prêt. As-tu envie de le nourri, toi?

Le forestier les contemplait avec une extrême surprise.

— Le nourri? Faudrait le pouvoir. Notre malheureuse fille en avait soin avec son gain, elle arrangeait l'affaire à sa guise. Mais moi, je commence à être vieux, l'état de boisselier ne va ni peu ni guère. C'est une trop fameuse charge, de fourni le pain à l'enfant des autres.

La mère parlait un peu plus bas que d'habitude, mais d'un ton aigre.

— Eh ben, cent paroles n'en valent qu'une : en allant déclarer le trépas, tu vas reconduire ce mioche-là au maire. Il fera écrire à Paris par son greffier, donc!

Le boiteux se récria.

— C'est-y possible que vous délaissiez pareillement l'adopté de votre fille?

— De quoi te mêles-tu, toi ?

Et la femme grommela entre ses dents :

— Restant de prison!

Renaud prit le Petit Parisien par le bas de sa blouse et l'attira dehors.

Pendant un instant il marcha au hasard, sans parler ; l'enfant, engourdi dans sa stupeur, s'était assis sur une pierre.

La nuit était venue. On ne voyait plus rien que le suaire blanc de la neige. Au-dessus, coupé par les flocons obliques, un ciel de plomb.

Le grimpeur songeait. Ce petit être grelottant était seul au monde comme lui, bâtard sans asile en face du braconnier maudit. La Mélanie l'avait aimé ; à présent on allait le chasser du bois ; le traîner, comme une marchandise perdue, chez nu tas d'écrivains qui ont la plume derrière l'oreille. Lui si gentil, mignon comme un petit frère,

aurait-il seulement de la soupe, le lendemain matin? Pauvre garçon, dolent et délaissé, tu souffres de la même peine que Renaud, et Renaud l'abandonné est ton unique ami !

— N'est-ce pas que tu t'apppelles Jacques ? lui demanda-t-il enfin.

— Oui, Jean. Mais on dit toujours : le Petit Parisien.

— Eh ben, Jacques, puisque on te renvoie de par ici, veux-tu venir quant-et-moi dans ma maison?

L'enfant ouvrit de grands yeux.

— Pour quoi faire?

— Pour être mon frère. Je te soignerai de mon mieux, on parlera ensemble de ta Lanie. Je te ferai du bon feu, et l'été on ira ben loin dans le bois pour ramasser des framboises.

Le jeune gars répondit :

— Je veux bien, mais je reviendrai tout de même là si ma Lanie se réveille.

Jean Renaud, d'un seul bond, fut à la porte.

— Bonnes gens, ne vous occupez pas du Petit Parisien, c'est moi qui l'emmène.

La neige endormait l'enfant. Il l'emporta dans ses bras.

Ils arrivèrent au logis désert. En franchissant le seuil, l'orphelin, à demi sorti de sa torpeur, balbutia une question. Renaud ne comprit pas ; la joie le troublait. Il n'était plus seul. Cette petite voix chanterait devant son foyer ce soir, demain, tous les jours. Il entendrait rire le matin, en décrochant ses griffes. Au retour de la coupe, il aurait deux assiettes à mettre devant le plat de pommes de terre.

Ses yeux s'arrêtèrent longtemps sur cet être frêle dont la candeur gracieuse l'émerveillait. Il le déposa sur la meilleure chaise, avec crainte, tremblant que la vision ne disparût.

— J'ai faim, soupira le petit.

Le forestier possédait encore deux morceaux de sucre dans un papier gris, du temps de la Dreuse. Il les lui donna après le souper frugal. L'enfant se remit à pleurer et laissa tomber sa tête entre ses bras arrondis, au bord de la table. Jean le mit sur ses genoux, présenta à la flamme les petits chaussons, qui fumaient ; le déshabilla avec lenteur, surveillant ses moindres mouvements. Le lit du jeune frère fut roulé dans l'angle voisin de la cheminée ; Renaud pendit au-dessus sa couverture, en forme de rideaux, et fit chauf-

fer son gilet de tricot pour envelopper les pieds glacés du bambin.

L'ayant déposé dans sa couchette sans l'arracher au sommeil, il se pencha et l'écouta respirer.

Ce Petit Parisien était beau, vraiment. Son bras, dont une manche trop courte laissait voir la blancheur, se repliait mollement sous la tête. Les cheveux, légèrement bouclés, allongeaient leurs mèches soyeuses sur la toile grossière. Le visage conservait cette sérénité de l'innocence que ne visitent pas les songes troublés. Un faiseur de livres des villes eût dit qu'un ange gardien, veillant sur cette jeune infortune, avait emporté le bâtard loin des réalités cruelles pour l'endormir dans un baiser.

Renaud l'Affût, les bras croisés, contempla longtemps ce petit enfant. Il pensait à son père mort, à sa mère en fuite, à son aïeul implacable, à son fusil que la prison avait rendu muet. Il songea aussi à la Chauvin folle. Rien que des ruines autour de l'asseulé. Il ne lui était resté que sa forêt, et voilà que sa forêt lui envoyait un autre lui-même, né comme lui pour pâtir... Celui-là, il pourrait l'aimer sans craindre de le

perdre; en faire sa joie, lui voir manger de bon appétit le pain gagné!

Il se baissa tout doucement pour embrasser Jacques, et n'osa pas.

— Je n'aurais qu'à le réveiller! murmura-t-il.

Mais il laissa tomber une larme de consolé sur le front rose de l'orphelin.

Le vendredi matin, la grande Mélanie fut enterrée dans le cimetière de Saint-Agut, à l'orée des bois. Marcel, en sa qualité de représentant des propriétaires, avait parlé d'y venir; mais on vendait ce jour-là des parcelles à sa convenance chez un notaire de la Ferté; il se fit en conséquence remplacer par sa demoiselle. Il y avait plus de vingt personnes, d'autant que la neige empêchait le monde de travailler. Jean Renaud, donnant la main au Petit Parisien, marchait derrière les parents. Quatre frères de la Charité portaient le cercueil avec des paquets de chanvre non tressé pour poignées. Ils se disaient, en gravissant la côte de Monte-Couplets :

— Je n'aurions pas cru, à la voir, qu'elle était si lourde que ça.

Ils ouvraient leur couteau et raclaient la neige

sous leurs sabots pendant les pauses. Un d'eux mangeait du pain frotté d'ail.

Là-haut le fossoyeur se dépêcha. Il fallait finir avant midi, car il était loué à la demi-journée pour battre en grange. Aussi fit-il tomber dans la fosse de gros cailloux avec la terre; et la bière, au fond, gémit sourdement.

Le menuisier ne fournit qu'une croix de bois tendre, mais il la peignit en noir et, pour plaire à mademoiselle Henriette, ajouta une larme blanche sans augmenter le prix.

Massiquet le veuf entra au *Soleil d'Or* pour se chauffer, en se disant avec un hochement de tête :

— La pauvre créature! J'ai tout de même eu une bonne idée de ne pas la demander.

— Nous viendrons là le dimanche, mon Jacques, murmura tout bas Renaud à son jeune compagnon. Faut pas que t'oublies ta Lanie. Ta vraie mère est là.

...Et là, là aussi, ajouta-t-il avec une sorte d'emportement passionné, en ouvrant ses longs bras dans lesquels le Petit Parisien se cacha la tête pour mieux pleurer.

Le surlendemain il revint avec deux pelles. Le

amis bêchèrent un petit jardin autour de la tombe. Ils plantèrent un genévrier à chaque coin et tout à l'entour une bordure de pervenches des bois. Il avaient brûlé les herbes jusqu'à la racine, avant de battre la terre, parce que l'herbe sur un tombeau c'est la fleur de l'oubli.

Comme ils s'en allaient, ils aperçurent la demoiselle qui venait au bourg sur son âne ; elle s'était arrêtée et les regardait par-dessus le mur.

— Jean Renaud, je vous croyais méchant et vous me faisiez peur. Je sais que vous êtes bon de cœur, à présent. Vous avez adopté l'orphelin. C'est beau, tout cela ; et je vous estime, grimpeur.

— Faites excuse, répondit le forestier d'un ton farouche, vous vous trompez : je ne m'appelle pas Jean Renaud ; je suis Renaud l'Affût.

— Ne dites pas cette chose, Jean. Je ne suis pas de vos ennemis, moi, maintenant que j'ai pu voir ce que vous valez.

Elle était sincère. L'imagination chez elle parlait et l'attendrissait. Cet homme lui paraissait alors d'autant plus digne d'attention qu'il lui causait plus de surprise. Par quel miracle en

effet trouver un bon sentiment chez ce boiteux malpropre qui poussait si loin les mœurs brutales et l'abandon sordide de sa personne? En y songeant, depuis la mort de Mélanie, elle l'admirait presque; en le voyant là, inculte sous sa mauvaise blouse, elle craignait d'instinct qu'il ne s'approchât. C'était, tout compte fait, comme une aversion compatissante. Peut-être même, si son père n'en eût dit tant de mal, n'en fût-elle pas venue à penser de lui tant de bien. Mais, restée elle-même, Henriette le traita encore du haut de son préjugé.

— Jean, voulez-vous bien que le petit garçon vienne m'embrasser?

— Je n'ai point d'avis à donner; c'est comme le cœur lui en dira.

— Eh bien, venez, Jacques; venez, que je vous donne une belle pièce blanche.

Le braconnier, à ce mot, retint l'enfant.

— Nous n'avons pas besoin qu'on nous fasse l'aumône. Quand le môme voudra de l'argent, j'ai mes griffes. Vous avez laissé condamner la Chauvin, vous êtes la fille de Marcel : je n'ai que faire à vous.

Il posa le Petit Parisien sur une borne, s'age-

nouilla, le fit monter sur ses épaules et, ramenant les deux bras mignons autour de son col se mit en marche sans ôter son bonnet.

IV

LA TENDRESSE

Cette adoption transforma le fils de la Dreuse. Chaque matin et chaque soir, au lieu de manger avec la lenteur méthodique des gens de la campagne, il précipitait son repas pour avoir le temps de travailler au nettoyage du logis. Il enlevait la poussière, faisait reluire les ferrures, mettait en ordre le petit ménage. Il était devenu femme pour que le marmot eût ses aises.

Une fois au chantier, comme il travaillait de bon cœur! La semaine finie, il guettait maintenant la paye, tel qu'un avare. Le samedi soir notre homme revenait par le bourg, afin de rapporter du pain frais au petit, et presque chaque fois y joignait un beau nougat étendu sur une carte à jouer ou même un cheval rouge en sucre

d'orge. Et de se frotter les mains joyeusement, en ouvrant la porte! Le gamin tournait autour de lui, avec un plaisir mêlé d'inquiétude.

— Y a-t-il quelque chose pour petit Jacques?

— Vantiers. Cherche.

Le Petit Parisien tâtait les poches, la gibecière; découvrait à la fin la menue friandise et sautait en riant devant son grand ami.

Par les belles journées on allait ensemble à la *vente*. Le garçonnet portait la gourde, avec ce sérieux comique des enfants auxquels une chose utile est confiée. Renaud, chargé de ses outils, s'apprenait à causer tout haut, pour égayer son *fieux*. Il s'étudiait aussi à boiter moins. L'amitié n'a-t-elle pas ses coquetteries comme l'amour? Mais Jacques n'y prenait plus garde, grâce à l'habitude qui d'une cause d'étonnement fait une chose-type; et le petit paysan aurait plutôt été disposé à dire des autres :

— Comment se fait-il donc que ces gens-là ne boitent pas comme le gars Jean?

On faisait la collation dans un abri de planches gazonnées et, pendant que le grimpeur bûchait dans son arbre, le Petit Parisien rôdait aux environs, enfonçant des baguettes dans les fourmi-

lières, pour voir. Le dimanche, en sortant du cimetière, tous deux allaient à travers bois. Le forestier enseignait à son élève comment on avance le bras pour faire sa trouée dans le fourré. Le petit s'initiait, avec un bonheur étrange, aux goûts et aux allures de son guide. La forêt lui souriait ; les bruits de la solitude, loin de l'effrayer, semblaient doux à son oreille comme des voix amies. Quand vint le printemps, c'était merveille de le voir ébahi à la vue d'une fleur nouvelle.

— Ça te plaît aussi, à toi, le couvert? demandait le braconnier avec attendrissement.

— Oh ! oui. C'est amusant, va, de courir là-dessous. Y a toutes sortes de choses. J'y venais quelquefois avec ma Lanie, mais pas si loin.

— Plus on s'enfonce loin, plus ça paraît beau.

— Mais, mon Jean, puisque tu aimes tant les arbres, pourquoi donc que tu leur fais du mal avec ta serpe? Tu as l'air tout fâché quand tu tapes dessus?

— Pardi non, je ne suis point fâché. Je connais ces anciens-là depuis que je suis au monde; je les aime itou, et lorsque le vent souffle dedans, je démêle quasiment le parler des feuilles.

Mais s'il faut en déshabiller un, je l'aperçois qui se dresse en face, les branches étendues, d'un air de dire que je suis trop chétif. Alors, moi, ça m'excite et les oreilles me bourdonnent. D'aucunes fois, si je suis à la pointe avec ma corde, l'arbre me secoue en colère, ainsi que les chevaux qui veulent renvoyer un taon. Du coup, je bûche si fort que le cœur m'en bat. La branche, en tombant, me vise la tête, je cogne encore plus dur, je ne me connais pas. Mais, dès que la tête est cheue, ça me fait pitié. Le pied tremble d'une si drôle de manière... on dirait que ça vit.

Jacques se prend à rire, avec cette hésitation curieuse de l'enfant qu'une idée nouvelle a surpris.

— Ne ris pas : y a ben sûr quéque chose dans le cœur des arbres. Regarde ma blouse ; les taches que le bois fait dessus n'ont-elles pas l'air de sang? Et quand je mets ma bûche verte au feu, on l'entend geindre, n'est-il pas vrai? Elle pleure.

— Eh bien, alors, il ne faut plus couper les arbres.

— Que si! C'est charité de les ôter quand ils se couronnent, ils pourriraient. Et puis y a les

jeunes qui étouffent dessous et veulent monter. Chacun son tour.

Ils vont. L'enfant questionne Renaud sur tout ce qui s'agite autour d'eux. Celui-ci sait l'histoire de son bois, du premier hêtre au dernier insecte, et la raconte.

— Qu'est-ce qu'on entend là, dans ce trou d'arbre?

— C'est un nid de mouches qui se préparent à essaimer. Nous les enfumerons dimanche soir, t'auras le miel.

— Et cet oiseau-là, qui passe avec un gland dans son bec?

— C'est un geai. Il fait ses provisions pour l'hiver; mais, comme il est sot, le bestial oubliera où se trouve sa cachette et jeûnera avec les camarades.

— Y a donc des bêtes qui ont plus d'esprit que les autres?

— Oui, c'est comme chez le monde. Y a les malicieux et les bégauds. Celui qui a remarqué leurs manigances sait ben qu'ils ont une *comprenoire*.

— Pourtant ils ne savent pas causer, comme nous?

— Sois tranquille, ils s'entendent tout de même, à leur mode. Et p'tètr'aussi qu'ils ne sont pas si malfaisants que nous autres, puisqu'ils n'ont pas besoin de gendarmes.

Ce dernier mot éveille chez le jeune garçon le souvenir de la capture de Renaud l'Affût. Le père de Lanie en a si souvent parlé devant lui! Il brûle d'interroger son ami, hésite, puis enfin :

— Dis donc, Jean, c'est-y vrai?

— Quoi?

— C'est-y vrai que tu avais une bonne amie à Vibraye?

Le grimpeur devient rouge comme une guigne.

— Des bêtises! Je n'ai seulement pas mis le pied dans ce pays-là.

— Je te crois, mais je l'avais ouï dire. D'ailleurs, quoi donc que c'est, ça, une bonne amie?

— Je n'en ai jamais connu. Mais d'après ce qui se raconte au chantier, c'est une manière de grande pâtoure avec qui qu'on danse aux assemblées et qu'on reconduit à la brune par les sentes en l'embrassant.

— En as-tu quéquefois trouvé dans la forêt, de ces bergères-là?

— Guère, pasque je me tire d'un autre côté,

quand y en a. Ça fait trop de bruit en jargonnant, les filles; et je me sens tout empêtré quand elles virent les yeux sur moi. Et puis, c'est du temps perdu, car ça ne peut servir à ren, d'embrasser les pâtoures!

— Mais tu avais d'autre société dans le bois, Renaud? On m'a dit que tu y allais avec...

— Petit innocent, va! Et avec qui donc?

— Dame, avec un fusil.

Le gars Jean baisse la tête sans répondre.

— Est-ce vrai? Oh! que j'aurais voulu le voir! Tu ne l'as donc plus?

Le braconnier balbutie :

— Ne me parle plus jamais de cette chose-là. Je n'ai point de fusil.

— Quel malheur! Ça m'aurait tant plu de t'entendre faire : pan! Nous aurions été à la chasse tous les deux, et tu m'aurais tué de belles petites bêtes.

Jean Renaud tremble de tous ses membres. Il a renoncé au braconnage pour se donner tout entier au petit. La peur du danger l'a pris en devenant père, et les araignées tissent en paix, depuis l'an dernier, leurs toiles sur la poutre creuse. Il n'y pensait plus. Sa passion s'était assoupie sous les

caresses de l'enfant, et voici l'enfant qui l'appelle, qui la fait bondir! Ce fusil, c'est vrai, il est au logis, sous sa main... Oh! sortir la bonne arme de sa cachette, coucher en joue un fauve bondissant, respirer l'odeur de la poudre! Il se souvient, ses âpres désirs se rallument... Mais non, le délaissé a besoin de lui; il ne faut pas qu'on l'enferme.

L'effort l'a fait pâlir, mais il demeure vainqueur de lui-même.

— Allons-nous-en, murmure-t-il d'une voix triste. Tout cela c'est des menteries. Y a belle heure que le flingot est cassé.

Le Petit Parisien demandait chaque dimanche à pénétrer plus avant dans la forêt, mais il était trop faible pour supporter de telles fatigues. Renaud construisit alors une charrette à bras, aussi basse qu'une brouette, mais conduite au moyen d'une flèche, telles que les campagnardes en possèdent pour porter leur lait depuis que le coussinet de Perrette est passé de mode. Il garnit l'intérieur d'un épais lit d'herbe et exigea que son Jacques y prît place pour s'épargner les marches excessives. Il le voiturait tout le long des lignes, en évitant soigneusement les cahots.

— Tu verras tout aussi ben et tu ne te lasseras point.

Parfois le garçonnet, sous l'influence du grand air, était pris de sommeil, dans ses courses pédestres au milieu du bois. Renaud, que sa tendresse avait rendu ingénieux, s'arrêtait bien vite sous le premier prétexte venu, car il ne faut jamais dire à un enfant qu'il a envie de dormir. C'était lui, l'infatigable, qui se plaignait de la fatigue. Il s'étirait, demandait à rentrer.

— Oh! moi, je ne suis pas las du tout, lui disait Jacques d'un air mutin.

Et ses petits yeux se fermaient, quoi qu'il fît. Jean posait délicatement sur son épaule la blonde tête vacillante, enlevait le corps sans secousse et portait le dormeur à sa charrette pour le ramener à pas lents au gîte.

C'est vers cette époque-là que le forestier apprit à coudre, afin de tenir lui-même en bon état les vêtements de l'orphelin. A peine la petite blouse avait-elle subi les outrages du hallier, que gravement assis sur une chaise basse, devant sa porte, cet homme que la tendresse rendait femme conduisait l'aiguille d'une main inhabile et patiente. Le fil blanc grimaçait sur la plaie

fermée. Il retenait sa respiration, tant il s'appli quait, pour que ce fût plus beau et plus solide. Et souvent, le dimanche matin, les fagoteurs l'entendirent au doué, faisant claquer son battoir sur une chemise d'enfant.

Nos deux compagnons vivaient de la sorte depuis tantôt dix mois. Septembre faisait rougir déjà les premières feuilles d'érable. Ils rencontrèrent près de la carrière aux moellons le père de Mélanie. Son abord n'était pas plaisant d'ordinaire; cette fois il ne répondit bonjour que tout juste.

— Vous vous promenez, comme ça?

— Nenni, je cherche ma pioche neuve, qui est adirée (égarée).

— Voulez-vous qu'on vous donne un coup de main?

— Je ne tiens pas tant que ça à ta compagnie.

— Et le môme, vous n'y dites ren?

— Qué que je lui dirais? Je n'en veux ouïr parler, à la mode que tu l'éduques.

— Ah oui ben? Voudriez-vous qu'il soit scieur de long, à neuf ans?

— Pas de feintise : j'voudrions qu'il aille à la messe. On te l'a baillé en garde et tu en mésuses.

Mais ton père-grand l'a dit avant moi : t'es pus un loup qu'un homme.

Renaud n'avait jamais songé à cela. A la longue les voix de la forêt et aussi une autre voix qui parlait au fond de lui-même l'avaient averti qu'il existe quelque chose, au-dessus des bûcherons et des futaies, du côté où brillent les étoiles. Mais sa croyance, trop abstraite pour ne pas rester vague, ne le rattachait par aucun lien aux pratiques chrétiennes qu'il n'avait pu comprendre. Il était religieux par ses aspirations, naïvement impie quand son esprit enfantait un raisonnement.

— M'est avis que je m'ennuierai dans le paradis, disait-il, puisqu'on n'y fait ren du tout que d'être assis pour chanter des cantiques. J'aime mieux courir dans les gaulis, moi, dame.

— Lanie aurait mené le gars aux offices, elle ; et, quand l'âge serait venu, au catéchisme. Toi, t'es un arquelier.

Et le boisselier lui tourna le dos.

Arquelier signifie coureur de routes, rôdeur malfaisant. C'est évidemment le diminutif méprisant du mot archer, que nos indigènes tiennent sans altération de leurs aïeux du moyen

âge, contemporains des pillages des Grandes Compagnies.

— Ah! je ne me gausse pas des gens dévotieux, répliqua Renaud; chacun est-il pas libre de besogner suivant son idée? Où Mélanie aurait mené le mioche, je le mènerai.

A dater de ce jour, il conduisit chaque dimanche le Petit Parisien à la grand'messe. On les voyait tous deux debout à l'entrée, près des fonts baptismaux, silencieux et immobiles. Au moment où le prêtre montait en chaire pour le prône, Jean toussait et crachait afin de faire comme les autres; le reste du temps il se tenait coi. Lorsqu'on avait distribué le pain bénit, il serrait précieusement son morceau dans sa casquette, afin d'en régaler le petit à la sortie.

Jacques le plus souvent se haussait sur la pointe des pieds, les yeux fixés du côté du chœur. Jean s'en aperçut, suivit la direction du regard et ne remarqua rien de notable, car on ne voyait là que des gamins de l'école rangés sur deux bancs parallèles, avec le vieux maître en serre-file. Après l'*Ite missa est*, la petite bande s'acheminait en colonne, avec un formidable clapotement de sabots. Quelques-uns poussaient le

camarade qui marchait devant ou renversaient une chaise comme par mégarde, puis ramenaient un bras sur leur bouche afin de rire sans bruit.

— Que regardais-tu donc, tout à l'heure, Jacquot? Tu étais fièrement attentionné.

— Les garçons de l'école, et aussi le Monsieur à lunettes...

— Ce n'est pourtant guère curieux. J'y ai été, moi, dans le temps passé, à la classe; j'en étais ben énervé.

— Je ne m'ennuierais pas là, moi. Sais-tu lire, Jean?

— Ma foi non. A quoi que ça sert?

— Ça sert à savoir. Les livres expliquent toutes sortes de belles affaires, à ce qu'on dit.

Le grimpeur haussait les épaules. Mais chaque fois l'orphelin regardait les écoliers avec envie et parlait des livres en soupirant.

— T'as donc envie de t'assavanter?

— Oui, va, mon Jean; ça me plairait rudement d'apprendre.

Renaud calcula que la dépense n'était pas forte et que l'enfant serait mieux au bourg avec les autres que tout seul sous bois par les mauvais temps.

— Allons, on te mettra à l'école, conclut-il.

Il le conduisit, joyeux et empressé, chez ce même magister qui avait été le croquemitaine de sa jeunesse.

— Sans t'offenser, Jean Renaud, dit celui-ci, il faut espérer que ce petit bonhomme-là ne sera pas si borné que toi.

— Que voulez-vous, not'maître, tous les gars ne sont pas faits de même. Ce petiot-là a de l'esprit, moi je n'ai de ma vie eu d'entendement. Et puis, ce n'est pas pour vous offenser non plus, monsieur l'Instituteur, mais jamais je ne me suis tant abêti que dans votre compagnie.

— C'est bon, c'est bon. Et le gaillard que voici, est-ce ton frère?

Renaud répondit avec une tristesse mêlée d'embarras :

— Jacques était le nourrisson de la grande Mélanie.

L'excellent homme n'en demanda pas davantage, et dès le lendemain le Petit Parisien fut en classe.

La tendresse de Renaud veilla sur l'écolier. Il ne s'acheta pas de gilet d'hiver, cette année-là, afin que son Jacques eût un habillement neuf.

Tous les matins il lui lavait soigneusement les mains et la figure. Le petit sac de toile attendait, bourré de provisions pour la journée. Jean faisait un énorme détour à l'effet de conduire l'enfant à moitié chemin avant de se rendre au chantier. Le gamin, une fois seul, marchait bien sagement, dans la crainte de déchirer sa blouse neuve, et gagnait la maison d'école où il étonnait le professeur par son esprit éveillé. Le soir, quel plaisir de descendre en suivant les sentiers ombreux et de rejoindre le grand frère en pleine futaie; puis de rentrer tous deux par la traverse! Une fois là-bas, l'un allumera le feu, l'autre taillera la soupe; on piquera deux belles pommes avec la pointe du couteau, et durant la cuisson on les regardera baver sur la cendre chaude.

L'année suivante, lorsque le Petit Parisien sut un peu lire, Jean Renaud fut saisi d'une assez vive inquiétude.

— Voilà un gars qui a trop d'esprit pour moi; j'ai idée qu'il pourrait bien s'ennuyer dans ma société.

Alors il se mit à chercher, dans es au-delà de sa vie toute physique, des amusemeuts dont il pût régaler le petit compagnon. Il poussa l'abné-

gation jusqu'à sortir des bois; le conduisit dans les bourgs voisins, aux Assemblées; lui montra les femmes endimanchées de la plaine traînant leurs pieds larges aux abords des auberges pavoisées. Il le hissa sur les chevaux de bois, dont un orgue de Barbarie réglait la course monotone; lui fit lancer la bille de ces loteries où l'on gagne des macarons et des verres à patte. Ils eurent le spectacle bruyant des jeunes métayers qui boivent d'autant plus qu'ils ont moins soif et font glapir les promeneuses en leur pinçant la taille par derrière, sans les connaître. Cependant les tilburys arrivaient sur la place, bondés de familles entières, et soulevaient parmi la foule une poussière pénétrante. Le violon miaulait dans le bal circulaire entouré de cordes. Le dentiste « de Paris », magistralement dressé sur sa voiture dételée dont une grosse caisse occupait l'impériale, maintenait d'une main ferme sur la banquette un paysan orné d'une fluxion et racontait au public qu'il allait extraire la dent de l'indigène avec le même sabre qui lui servait d'habitude pour les têtes couronnées. Plus loin, de longues tables étaient abritées sous un auvent, avec un chargement de cidre et de rilles aux odeurs

épaisses. L'adjoint courait, en jouant des coudes, vers le billard anglais, afin de séparer des sabotiers qui réglaient à coups de poings une partie douteuse.

— Ça te plaît-y ben, la fête, mon p'ti gars? demandait le braconnier en affectant un air charmé.

— Au contraire, ça m'ennuie tout plein. J'ai la tête cassée et aussi un brin mal au cœur. Je me plais mieux dans la forêt.

Mais il y avait également des fêtes sous bois. Là, c'était chez eux; Renaud ne manqua pas de les montrer à son ami.

D'abord la *cueille* du muguet, vers l'Ascension. De Greez à Saint-Agut la côte est renommée. Grands et petits, tous s'éprennent de ces grappes odorantes dont la blancheur laiteuse surgit à l'ombre dans la verte enveloppe des feuilles élancées. Le muguet est une fleur populaire. Aussi tous les oisifs des bourgades riveraines tombent en forêt dans la saison charmante de cette floraison. En ce moment le fourré change de mœurs. Les jeunes citadins portent leur redingote pliée sur le bras; les demoiselles chantent du gosier des romances de Loïsa Puget;

d'aucuns roucoulent, d'autres se poursuivent. Le soir venu chacun a son bouquet. On fait des échanges. Les mères suivent, majestueuses et rebondies, abandonnant au zéphir les brides dénouées du bonnet à fleurs. Des papiers graisseux rampent de toutes parts sur l'herbe écrasée des clairières. On entend le bruit sec des goulots qui s'entre-choquent sur le bord des paniers portés à deux, une canne en jonc verni passée dans l'anse.

A la Saint-Louis, c'est la *nouzillée.* On appelle nouzille la noisette. Les étrangers ramènent alors au bois leur joie tapageuse. Le fruit pend à toutes les branches dans ses enveloppes frisées. La mercière en a bourré ses poches, l'huissier en gonfle son cabas. Un neveu du curé, caporal en semestre, les abat à coups de badine avec des moulinets de maître d'armes. La dame du buraliste se sert de son ombrelle hanneton doré pour courber les branches. Les ardents déposent à terre leur chapeau et se défient pour un assaut de gymnastique. Ailleurs on organise une ronde. Seul entre tous le barbier, qui a été garçon à Courbevoie, refuse d'y prendre part et répond avec dédain :

— Moi, je n'aime que les danses de caractère.

Le Petit Parisien tire son ami par le bras du côté du silence.

— Ça ne m'amuse encore pas, cette affaire-là; frère, allons-nous-en.

— Oh! cher mignon... Tu aimes donc la *vraie* forêt autant que moi?

— Oui, je l'aime! Mais tu ne sais pas? Je voudrais que le monde ait dit vrai... Si mon Jean avait un fusil, on courrait ensemble après les bêtes du bois.

Renaud l'Affût chancelle. Quoi! Encore cette pensée? Il l'a si souvent caressée, lui, depuis la vie à deux dans les taillis déserts! Son cœur déborde.

— Que dis-tu, fou? Mon fusil? Oh! je te jure qu'il est cassé! Mais pourquoi, pourquoi penser à la chasse?

Le Petit Parisien, les narines dilatées, promène vaguement ses regards sous les voûtes profondes. il aspire les émanations du bois; sa pensée se noie au milieu des visions sauvages. Le mystère des halliers l'attire; l'amour des Chemins Verts lui apparaît avec des formes précises; c'est l'heure de la révélation.

— Je ne sais pas si je pense à la chasse. Mais

j'ai faim de m'enfoncer là-dessous, toujours plus loin; de guetter ce qui s'y passe, d'ouvrir les mains, de prendre les oiseaux qui s'envolent.....

Des jonchées de feuilles s'étalent devant lui, retroussées par le vent en sillons onduleux. Il les franchit d'un pied orgueilleux et, sous le flot de sa jeunesse montante, redresse la tête en frissonnant.

— La forêt est à nous, dis? Oh! le bon air qui est à nous!

Renaud s'est reconnu dans cet enfant transformé. Il est fasciné, il tressaille, brûle; mais cette fois encore la pensée de sa paternité l'apaise et le rappelle à lui-même.

— Non, non, je ne toucherai pas à mon fusil. Il dort, ma main ne le réveillera point. Si je t'écoutais, j'irais encore en prison; et si j'y allais, tu serais perdu pour Jean. Le garde a l'œil sur moi, va, et j'ai peur de lui, à cause de toi... Que l'homme du Plantis soit maudit!

Le braconnier ne se doutait guère, en proférant son cri de haine, qu'il serait bientôt à même de se venger du garde Marcel.

IV

LES AMIS

I

LE MARCHAND DE BOIS

Besnardeau le marchand de bois fréquentait de plus en plus la maison du Plantis. Sans cesse en relations d'affaires avec le régisseur, il inventait mille prétextes pour entrer là, s'installer près du feu, agir comme chez lui. On parlait dans le pays de son mariage avec la demoiselle. Effectivement il se montrait galant envers Henriette, mais galant à sa manière.

Cet homme de la forêt avait quarante ans. Corpulent, couperosé, d'allure massive, l'œil ef-

fronté, la lèvre inférieure affaissée, le verbe haut et le rire épais, il possédait à quatre lieues à la ronde la réputation d'un « noceur fini ».

On le voyait ordinairement vêtu d'un costume de velours à côtes. Son mètre articulé sortait à demi d'une immense poche à la hussarde. Sa cravate de couleurs voyantes, tendue lâche autour d'un cou de taureau, se terminait par un nœud à la marinière. Il ne portait pas de barbe, sauf une touffe oblongue au menton. Sur son front bas poussaient des cheveux rouges, en épis. Son chapeau de feutre mou restait en toute circonstance sur sa tête, mais il touchait légèrement le bord en disant :

— C'est avec la permission de ces dames.

Il aimait à lancer aussi comme phrase d'entrée :

— Y a-t-il moyen de moyenner?

Besnardeau gagnait de l'argent. On le disait même peu scrupuleux sur sa façon d'exécuter les marchés. Néanmoins il restait pauvre autant qu'à son point départ, dépensant au dehors ses bénéfices à pleines mains après chaque opération. Il appelait cela : tirer une bordée. C'était le bohème des Chemins-Verts.

Son métier de marchand de bois le forçait à

séjourner un peu dans toutes les villes de la région, pour sous céder les lots de ses coupes. Il avait plus d'une fois fait la ripaille dans les guinguettes à tonnelles dépeintes. Les cafés chantants constituaient son suprême plaisir. Ses libations copieuses avec les petits entrepreneurs, son admiration tapageuse pour les extras frelatés de toute nature, faisaient de lui — autant que son tempérament — l'homme des choses malsaines. Sa pose (tout être inintelligent obéit à une pose) était de faire dire de lui :

— Quelle pratique tout de même, ce Besnardeau! La semaine passée, au Mans, il a mangé au moins cent francs dans sa journée.

Il prenait la grossièreté pour une distinction.

Ses goûts s'arrêtaient au vermouth.

Ce lourdaud, sans cesse en escarmouches avec toutes les filles d'auberge, répétait bruyamment les anas graveleux des maisons suspectes et se serrait contre ses voisines, en voiture publique, avec des réflexions à double entente.

Sa liaison avec Marcel lui donnait accès au Plantis; il trouva en face de lui une fille jeune et s'en occupa, pour tuer le temps. Peu à peu brutalement attentif, il fit l'inventaire d'Henriette.

Ses yeux allaient ici et là, hardis et pesants. Il y a des regards qui mettent au supplice les honnêtes femmes. Avec certains individus la plus innocente éprouve, à l'aborder, une sensation de malaise et devient pourpre.

Besnardeau ne nourrissait de projets d'aucune sorte. Se trouvant là, désœuvré, il obéissait à l'appétit, comme une bête. Ses mains avaient d'audacieuses indiscrétions; il tenait à la demoiselle les mêmes propos qu'aux scieurs de long. Il la suivait dans le jardin, et pendant qu'agenouillée elle faisait sa récolte de légumes pour le dîner, il inspectait les hanches ou les épaules, et son visage se colorait légèrement. Dès qu'elle se rendait au juchoir pour dénicher les œufs de ses poules, il s'empressait, feignait de tenir le pied de l'escabeau par prudence, et se baissait pour la voir monter.

Henriette le prenait en aversion. Pure sans être ignorante, car les mystères de l'étable ou du toit voisin instruisent, vite et quoi qu'on fasse, les filles de la campagne, elle comprenait vaguement les préoccupations cyniques de cet individu et se sentait souillée par ce contact. Le respect d'elle-même, la direction naturelle de ses pensées

l'entraînaient à fuir devant la bassesse brutale de tels hommages; mais elle n'osait exprimer dans le tête-à-tête son mépris au marchand de bois, car l'instinct l'avait avertie qu'il profiterait de la circonstance pour lui répondre quelque chose d'énorme.

Elle essaya de prévenir son père; mais au premier mot celui-ci haussa les épaules :

— Voilà bien les petites filles d'aujourd'hui; elles s'imaginent toujours qu'on se met martel en tête pour elles ! Fiche-moi la paix.

Maîtresse Marcel comprit mieux les demi-confidences de sa chérie. Elle qui ne savait que s'accagnarder dans sa chaise, une fois la cuisine faite, redevint active et toujours prête pour accompagner Henriette pas à pas lorsque l'intrus était au Plantis. Ce fut une lutte sourde, la protection muette du corps par l'ombre. La mère ne pouvait se fâcher : *le bourgeois* lui aurait donné tort ; d'ailleurs il n'y avait rien. Mais elle vint à temps et garda son poste.

Le régisseur, à ce moment même, subissait de grands ennuis qui le rendaient fort irritable. Il aurait mal reçu l'annonce de ces tracasseries domestiques, d'autant plus que Besnardeau était son

confident. Marcel, pour la première fois, entrait en guerre avec les *usagers* des Chemins-Verts.

Toute forêt, on l'a dit, sert de nourricière à la population riveraine. Les bois de l'État, administrativement mieux gouvernés, n'échappent pas eux-mêmes à l'invasion. Certains de ces empiètements ont jadis été consacrés par le droit féodal sous forme de concessions d'usages. Notre législation moderne a ratifié le fait accompli. Elle l'a même perpétué, puisque le propriétaire du domaine grevé ne peut que racheter sa liberté à prix d'argent ou rendre les envahissements moins dommageables par le cantonnement. Et cependant ces servitudes sont exorbitantes, car tels usagers possèdent le droit de panage, variété de pâturage s'appliquant au parcours des porcs ; tels autres le droit d'affouage, faculté de s'approvisionner de bois de chauffage pour soi et les siens ; tels autres le droit de maronage, c'est-à-dire permission de prendre en forêt du bois de construction.

Le droit de pacage — le plus commun de tous — qui est la consommation sur place des herbes forestières par les bêtes à cornes, appartenait à tous les riverains des Chemins-Verts. Or l'été de

1868 fut brûlant, les fourrages manquèrent : on demanda à faucher les herbes afin d'en nourrir les bestiaux à l'étable, Marcel, désireux de restreindre des incursions fécondes en abus, n'autorisa l'enlèvement que sur les lisières.

On murmura. Un bordier eut le malheur de dire :

— Marcel n'est pourtant qu'un paysan comme nous.

Besnardeau excita surnoisement son compagnon à la résistance : celui-ci alors défendit d'entrer en forêt avec une faux.

— Ah ! je savons ben, crièrent à l'envi les habitants, que c'est le marchand de bois qui nous fait mettre hors des coupes ; et j'avons des yeux pour en connaître la raison. C'est plus commode d'être tout seul quand on veut marquer plus d'arbres qu'on n'en a acheté, pour les avoir pardessus le marché.

Ce propos exaspéra le régisseur, qui fit son compte : effectivement des arbres non vendus avaient été enlevés. Dans sa colère aveugle il prit le parti de Besnardeau qui le circonvenait de son mieux, soupçonna les usagers et organisa une surveillance impitoyable en vue d'empêcher toute coupe d'herbes.

Au mois d'août la désolation était générale, l'irritation extrême. Un dimanche, les usagers se réunirent afin d'exposer une dernière fois leur misère à Marcel. Une vingtaine d'entre eux se présentèrent au Plantis.

— Le maître n'est pas ici, leur répondit la bonne femme que ces visages refrognés rendaient inquiète.

— Où donc est-il? Faut qu'on lui parle.

— Je pense qu'il est au pavillon. Revenez à la brune.

— J'irons ben le trouver.

Le pavillon, situé dans la partie opposée des Ventes, était un ancien pavillon de chasse dont Marcel avait fait son pied-à-terre pour la régie des bois. Lorsqu'il était appelé chez le notaire à propos des règlements périodiques de ses comptes, il emportait ses registres, touchait la somme nécessaire; et comme le pavillon se trouvait sur son chemin, plus près des villages, il évitait le transport de l'argent en s'y arrêtant au retour pour faire la paye. C'était une vieille habitude, remontant sans doute à l'époque où les sentiers n'étaient pas sûrs, passée à l'état de tradition invariable, ainsi que cela se produit pour

toutes choses dans la vie routinière des campagnards.

Ce jour-là le régisseur avait rapporté une forte sacoche d'argent blanc, car les forestiers n'ont pas de monnaie à rendre, et revisait les feuilles de travail en attendant l'heure des visites.

Le rez-de-chaussée du pavillon était occupé par l'écurie, la remise et le chenil servant de séchoir aux joncs de l'étang. Un escalier extérieur en bois, abrité sous un prolongement du toit, conduisait aux chambres du haut : un vaste dortoir, une cuisine et la salle à manger. C'est dans cette pièce, encore à moitié meublée, que se tenait Marcel, près des degrés.

Un bruit de pas lents et lourds résonna sur l'escalier. Le garde leva la tête, attendant les ouvriers du domaine ; ce furent les usagers qui se montrèrent.

— Salut, la compagnie, dirent les plus avancés. Y a-t-il moyen de vous lâcher une parole, monsieur Marcel?

L'autre avait froncé les sourcils.

— Que voulez-vous?

— Parle donc, toi, fit le premier entré à celui nait derrière lui.

— Non, pas moi, répondit celui-ci en se récusant. Je suis enrheumé.

Ils se regardaient les uns les autres. Enfin une voix s'éleva sur la dernière marche.

— Je causerai ben pour tout le monde, moi.

Un grand bûcheron, dont la femme avait deux vaches, passa au premier plan, montrant une mine franche et résolue.

— C'est La Volige qui va s'expliquer, murmura-t-on à voix basse. Écoute un peu si c'est tapé. Il s'en charge!

— Monsieur Marcel, on vient comme ça vous trouver d'amitié. Le monde pâtit de ce temps-là, voyez-vous. Je venons vous redemander les herbes à faucher.

Le garde n'était pas homme à céder devant ce qu'il considérait comme une mise en demeure. Il interrompit brusquement La Volige dès l'exorde. Debout, la main sur le dossier de sa chaise, le corps cambré dans une attitude orgueilleuse, il répondit durement :

— Chacun a droit de garder sa vache à vue dans le bois. Faites-le. Mais je ne vous dois que cela, vous n'aurez pas un fétu de plus.

— Voyons, c'est des mauvaises raisons, tout ça.

Vous nous ruinez; faudra vendre nos bêtes qui n'ont que les os.

— Au grand jamais, depuis qu'il y a des Chemins-Verts, on n'a été si rude aux bordiers.

— C'est nous détruire par fantaisie, nous qui ne ferions pas de mal à une mouche.

— Oui-dà? Je crois pourtant que vous faites du mal à mes arbres, sous couleur de ramasser votre herbe. Il y a des voleurs de bois par ici!

Cette accusation injuste, autant que le refus lui-même, emplissait ces âmes droites d'une indignation grandissante.

— Voilà comme on nous traite, parce que nous sommes du pauvre monde.

— Patience, ça n'aura qu'un temps.

— Sortez d'ici.

— Si mes enfants crèvent à la peine, payeras-tu le médecin, mauvais richard?

Les têtes s'échauffaient. Une fois descendus, les riverains s'arrêtèrent en groupe dans la ligne. Il y eut des cris, des injures; quelques pierres furent lancées vers les fenêtres.

Marcel jugea impossible de faire la paye au milieu d'un pareil tumulte. Les ouvriers de bois allaient tomber en pleine effervescence et pren-

dre évidemment fait et cause pour leurs voisins. Mieux valait partir. Il cacha ses registres avec son argent sous une pile de sacs vides, sortit, ferma la porte à double tour et descendit lentement les marches.

Cet homme ne manquait pas de courage; ses allures calmes imposèrent. Les bordiers ne se dérangèrent pas d'un pouce pour le laisser passer, il dut côtoyer le fossé; mais aucun d'eux ne fit mine de le provoquer. Les voix s'élevaient. Sans que personne lui adressât la parole, tous lui lançaient de vagues menaces. Il ralentit encore le pas, mais sans répondre, et ne se détourna qu'en gagnant le sentier du Plantis. Nul ne le suivait.

— Faites-en ramasser trois ou quatre, les autres se calmeront, conseilla gaiement Besnardeau, dès que son hôte l'eut mis au courant. Laissons ça, j'ai apporté de l'anisette; je suis un vrai Roger Bontemps, moi.

Malgré ces affectations de belle humeur, le marchand de bois ne dérida personne. Marcel, tout soucieux, songeait aux difficultés incessantes que cet état de guerre susciterait à sa régie peut-être compromise.

— Et puis, pensait-il encore, avec ces gars-là contre moi, je ne serai pas renommé aux élections municipales.

S'il eût été moins autoritaire et moins vaniteux, il eût cédé.

— Que les braillards viennent me faire des excuses, dit-il enfin; je verrai.

Sur cette réflexion, le garde se leva. Besnardeau allait partir. Dix heures sonnaient.

En même temps quelqu'un frappait violemment à la porte. Henriette ouvrit. C'était un des gardes, éperdu, hors d'haleine.

— Le feu! Le feu est dans la forêt, cria-t-il du seuil.

— Misère de ma vie! Où ça? Où ça?

— Aux sapins des Buttes-Blanches, et le vent rabat par en-dessous!

L'homme affolé, sans un mot de plus, retourna courant par la ligne, soufflant dans sa corne d'appel et lançant dans le vide les mots sinistres :

— Au feu, au feu!

Le régisseur bégaya.

— Ce n'est pas vrai.

On courut au grenier, les têtes se penchèrent à la lucarne. Dans le lointain, tout en haut, de

larges reflets brunâtres tachaient l'horizon noir. Un nuage opaque s'élevait par moments dans la lumière mobile, puis des spirales roses perçaient la fumée, avec de rapides étincelles mouchetant au-dessus les ténèbres.

— Oh ! s'exclama l'homme du Plantis ; les misérables ! voilà comme ils se vengent !

Arrivé dans la cour en quelques bonds :

— Besnardeau, courez-y, rassemblez du monde. Surtout des serpes et des pelles. J'attelle la grise, moi ; il faut prévenir au bourg et faire sonner le tocsin. Je vous rejoindrai là-haut.

Il ne pouvait boucler les guides, tant ses mains tremblaient. Sa fille l'éclairait, une main placée en abat-jour à cause du vent ; maîtresse Marcel, en larmes près du marchepied, lustrait le chapeau du coin de son tablier.

— Tiens, mon homme, coiffe-toi donc. Tu es en nage, tu attraperais un chaud refroidi.

Toutes deux n'eurent que le temps de s'écarter, Marcel partit à fond de train. Les roues sautaient en coupant la crête des ornières sèches.

II

L'INCENDIE

Lorsque le marchand de bois parvint aux Buttes-Blanches, les habitants accouraient déjà de toutes parts. La terreur du feu est inexprimable dans les pays déserts, surtout la nuit. L'alarme se répand avec une rapidité surprenante.

On parle de réveiller les travailleurs : ils sont là, leur pioche sur l'épaule. La forêt d'ailleurs est le bien commun, le gagne-pain de tous ; elle brûlée, tout serait fini : aussi pas un homme qui manque, pas un qui n'ait cogné à l'huis du voisin endormi, quitte à faire une lieue de plus au pas de course.

Besnardeau voulut former en escouades ces

dévoués de la première heure ; ils s'y refusèrent violemment.

— Tâchez de nous laisser tranquilles. Vous êtes cause de ce qui arrive. C'est vous qui volez les arbres, et non pas nous. Nous défendrons notre forêt nous-mêmes. La Volige, c'est à toi qu'on obéira.

Le bûcheron fit couper des gaules, distribua les outils et divisa ses hommes en deux groupes.

L'incendie chemine dans les bois avec une étonnante vitesse. Le feu lèche et court. Par en bas il rampe dans les herbes, par en haut rebondit d'arbre en arbre.

Les travailleurs de la première ligne ont mission de l'assaillir et de le combattre corps à corps. Ils marchent droit sur la colonne d'embrasement, armés de longues perches, et lui opposent un front parallèle. Tandis que le monstre darde sur eux ses mille langues, ceux-ci, dont la vie est en péril, secouent sans s'émouvoir leurs cheveux grillés et combattent. Et de se ruer à coups de gaule sur les branches enflammées qu'ils refoulent, aplatissent, éteignent ; de piétiner en même temps les herbes brûlantes qu'ils fauchent du sabot ; d'imprimer ainsi un mouvement d'arrêt ou de recul au feu

dont la fureur s'abat à vide sur les bâtons sifflants.

Mais, comme un long serpent, l'incendie s'est replié pour prendre un élan nouveau. Il cherche son issue, se fraye un passage au-dessus des têtes par une feuille, sous les pieds par un brin de bruyère. Le voilà qui se déroule encore en avant. Les frappeurs reculent avec lenteur, aveuglés, haletants, les mains couturées; reforment leur ligne plus loin et se rejettent, le torse de côté, pour frapper mieux, comme des batteurs de blé.

Lorsque enfin l'avalanche de feu les déborde — ils sont le plus souvent vaincus dans cette lutte inégale — les hommes de la seconde ligne sont en arrière, courbés sur leurs pelles rapides. Ceux-là ont fait le vide devant le feu, sous le vent. Ils ont abattu, rasé, balayé; puis, au milieu de la ceinture protectrice, creusé une large tranchée. Soudain le fléau les aborde : mais plus d'herbe, plus de ramées à portée. Il se tord sur lui-même, affamé; jette en vain par-dessus l'obstacle ses dernières flammèches que vingt pieds éteignent, s'affaisse sur sa proie fumante et expire faute de proie nouvelle.

Rien de plus émouvant que ce duel gigantesque entre les forestiers et l'incendie. Pour ces

hommes, une maison qui brûle n'est qu'un toit de moins; mais le feu dans la forêt, c'est la fin de tout.

Renaud l'Affût, qui était arrivé des premiers sans réveiller son Jacques, fut héroïque dans la lutte terrible. La flamme devant lui mordait les résineux avec des crépitements lugubres. Les écorces éclataient. De grands mélèzes agitaient au loin leurs chevelures chargées de paillettes d'or. Lorsque le torrent de lave avait un peu dévalé, les arbres calcinés craquaient encore, tels que les mourants d'Eylau qui gémirent après la grande charge; et leurs squelettes noirs se penchaient confusément dans la fumée.

Sa colère fut immense. Quoi! le feu prenait ses vieux amis, son ombre, son univers, et lui rejetait un peu de cendre à la place! Le destructeur sifflait en passant, et le souffletait avec des tisons rouges! Oh! mon bois...

Placé à la tête des frappeurs, en avant, il étreignait, écrasait; se redressait, portait en tous sens des coups formidables. La poitrine baignée dans les lueurs, le dos aux ténèbres, il allait; sa silhouette se détachait bizarrement, ainsi que celle de ces grands charrons qu'on aperçoit de loin, le

soir, dans les jaillissements lumineux de la forge. Forcé de marcher à reculons, il boitait en se battant avec le feu.

Un de ses sabots, raccommodé à l'aide d'un vieux collet, s'était brisé dans la lutte. Il éteignait les mousses brûlantes en les pressant de son pied nu.

Le tocsin depuis longtemps sonnait à Grecz et à Saint-Agut. Les ouvriers, sans cesse plus nombreux, avaient élargi la coupure.

— Le feu ne passera pas, criaient-ils, nous sommes sauvés.

Les femmes, les enfants, accourus en curieux, s'agitaient dans l'ombre. Chacun racontait comment il avait appris la nouvelle. Aux récits succédaient les suppositions, tout le monde parlait à la fois. Marcel, traversant les groupes, apparut à cet instant-là.

— Où le feu a-t-il pris?

— Sur la rive de la sapinière, en amont.

Il s'y porta rapidement. Les ajoncs du fossé étaient grillés, mais aucun indice ne permettait d'assigner une cause précise au désastre. Rien de plus difficile à connaître que l'origine d'un incendie dans les bois. Pas un bûcheron, pas un pâtre

qui n'allume des feux en forêt malgré les défenses de la loi. Partout des fumeurs. Et tant de haines secrètes, qui promettent l'impunité au crime dans ces muettes solitudes... Le mystère demeure impénétrable.

Le garde conservait ses soupçons contre les usagers; mais comment accuser ces hommes? Ils étaient tous là luttant avec un dévouement visible contre le fléau. Le mieux, en pareil cas, est de se taire et d'épier les propos du lendemain dans la coupe, ou les disputes au cabaret. Mais le bois presque toujours garde ses secrets.

Il descendait tout pensif vers la tranchée, que le feu n'avait pu franchir, lorsque sa femme et Henriette, mêlées aux curieux, s'élancèrent de son côté.

— Les hommes courent dans la direction de la ligne aux Roches. Le vent vient de sauter, le feu y descend!

— Ah! Le guignon est sur nous... Le pavillon va flamber!

Les forestiers, guidés par La Volige, faisaient déjà rouler la terre sous leurs pioches. Là, le danger n'était pas considérable.

La ligne, très large en cet endroit, formait à

elle seule une échancrure suffisante pour l'incendie; mais tout ce qui se trouvait en deçà, comme le rendez-vous de chasse, devait brûler. Les frappeurs n'y pouvaient rien, maintenant que le vent soufflait avec force.

Marcel, suivi du marchand de bois et des femmes, comprit d'un regard la situation. Le feu arrivait.

— Le pavillon est condamné, s'exclama-t-il. Mille millions! Il faut que je sauve mes livres qui sont dedans.

Son pied se posait déjà sur le revers de la tranchée, lorsque sa femme s'accrocha à lui.

— Non, non, tu n'iras pas. Ah! bon Jésus, permettrez-vous qu'il se fasse mourir pour des paperasses?

On l'entoura.

— Il n'est plus temps, monsieur Marcel. Faites-vous une raison, n'allez point là.

Le régisseur se retourna avec rage, repoussant sa vieille compagne, repoussant tout le monde à poings fermés.

— Arrière, arrière, tas d'imbéciles! Ne savez-vous pas que j'ai laissé dans le pavillon toutes mes quittances et une sacoche de onze cents francs?

Il donna un coup de reins désespéré et d'une allure folle arriva près de la maisonnette. L'incendie serpentait rapidement autour des arbres voisins. L'homme escalada l'escalier, chercha dans ses poches. Il avait laissé la clef au Plantis! Il se pressait trop et perdait du temps. Un jet de flamme jaillit dans les branches au-dessus de sa tête.

— Reviens, reviens!

Marcel se coucha contre la porte, la pressa de son épaule; puis se reculant un peu, la martela de sa botte ferrée. Enfin le bois céda; il était entré.

Mais l'homme avait à peine disparu que les branches embrasées se tordirent, tombèrent en pluie de feu sur l'escalier de sapin.

Un cri d'horreur s'échappa de la foule.

Une minute après, le garde reparut sur le seuil tenant serrés dans ses bras l'argent et les registres. L'escalier pétillait. Il le vit tout à coup noircir, puis rougir, se contourner comme une vrille, osciller et s'effondrer à la fin devant ses pieds. Une effroyable colonne de fumée brune s'éleva à la place et le suffoqua.

— A moi, à moi! gémit-il d'une voix étranglée.

Et il tomba à la renverse dans la chambre

Les assistants avaient tous vu. Pâles d'épouvante, ils s'approchèrent un peu. Tous gardaient le silence.

Maîtresse Marcel était évanouie. Renaud l'Affût, l'œil dilaté, contemplait le singulier tombeau du garde. Il songeait à la Chauvin, à lui-même et se disait avec un tressaillement farouche :

— Celui qui nous a fait tant de mal est là-dedans !

Henriette se plaça devant tout ce monde.

— Est-ce que nul ne va essayer de sauver mon père ?

Personne ne répondit.

Elle se tourna vers le marchand de bois.

— Vous, Besnardeau, qui êtes son ami, voyons, faut-il vous rappeler votre devoir ?

Le Roger Bontemps devint blême.

— Mais, bégaya-t-il, il n'y a rien à faire. Si encore on avait une échelle...

Il ressentait malgré lui quelque honte.

— Les gars, apportez vite une échelle. J'irai.

La Volige lui répondit durement :

— Tu sais bien qu'il n'y a pas d'échelle ici.

— Alors j'y vais toute seule, moi ! s'écria la demoiselle.

Jean Renaud l'arrêta par le bras.

— Restez tranquille, vous. Ça ne regarde point les filles, ces affaires-là. C'est moi qui vas quérir votre père.

Il réfléchit un peu, souleva sa lourde gaule de frappeur et se précipita jusqu'au pavillon. L'incendie avait couru autour sans le détruire encore; le toit seul commençait à brûler.

La chaleur était intolérable.

Le forestier dressa son rondin le long du mur, sous la fenêtre, en enfonçant légèrement le pied dans la terre. On plante ainsi des mâts dans certaines fermes pour que les chats grimpent au grenier.

Il embrassa la perche, s'aidant de ses jambes croisées; se hissa avec une rapidité extraordinaire. Quand il fut parvenu au sommet, une de ses mains, haut levée, s'étendit vers l'appui de la fenêtre; mais il n'était guère plus d'à moitié chemin. Alors il enfonça ses ongles dans les interstices des pierres, s'éleva grâce à ce frêle secours et se plaça debout, un pied sur la pointe de la gaule, crispé sur une rugosité de la muraille. La fenêtre était encore cette fois hors de portée. Renaud se ramassa sur lui-même et d'un bond

surhumain fila de bas en haut contre le mur. Ses mains frappèrent l'appui comme deux battoirs. Il s'éleva ensuite à la force des bras et s'assit en travers sur le rebord, tel qu'un meunier sur sa mule. Mais il avait perdu son moyen de retraite; la tige de bois violemment projetée en arrière gisait dans la cour parmi les herbes grillées.

Durant qu'il brisait un carreau, ouvrait la fenêtre et plongeait dans la chambre, la foule retenait sa respiration, comptant les secondes. Le toit craquait, les joncs du chenil avaient pris feu. Encore deux minutes et le pavillon allait s'effondrer... Le forestier reparut, nu jusqu'à la ceinture, portant sur son épaule le garde évanoui.

— Y n'a pas de mal, cria-t-il.

Sa blouse et sa chemise était roulées autour de Marcel comme une courroie. Il déposa celui-ci près de la fenêtre, rentra, s'empara des sacs vides qu'il déchira en lanières; les noua l'un à l'autre, fixa l'une des extrémités à la ceinture improvisée et laissa filer tout doucement le corps inerte sur l'aire.

L'incendie s'étendait maintenant jusqu'à la ligne; nul ne pouvait s'approcher. Henriette seule

tenta de s'élancer vers son père, on la retint.

Cependant le grimpeur avait enjambé l'appui pour sauter. Il était temps : les flammes couraient sur le plancher. En dépit du péril il ne sauta pas. Une pensée l'avait arrêté tout à coup ; il rentra dans la chambre... Et tous le virent chancelant, les cheveux brûlés, qui revenait à grand'peine, chargé des registres et du sac d'argent.

— Puisqu'il tient tant à ces fariboles-là, faut ben que je les sauve aussi.

Le gars jeta ces objets pêle-mêle, choisit des yeux une taupinière pour amortir sa chute, s'accroupit sur le bord de la fenêtre et s'élança. Avant que ses pieds eussent touché la surface molle, un effroyable écrasement se produisait derrière lui. Le plancher s'était écroulé intérieurement, entraînant le pan de façade dans sa chute.

Tous les gens de la forêt se dressèrent, frémissants, sur le talus de la tranchée, lorsque Renaud l'Affût, pliant sous le faix, traversa les débris de l'incendie vaincu. Il fit deux tours. Au premier il ramena l'homme ; la seconde fois, il rapporta les papiers et la sacoche. Puis il s'arrêta, essoufflé, couvert de brûlures, méconnais-

sable. La sueur ruisselait sur son torse marbré de taches fauves. Il murmura d'une voix sourde :

— Quelqu'un peut-il me donner de l'eau à boire ?

Et s'appuya contre un baliveau pour ne pas tomber.

Les femmes du Plantis avaient déjà pris soin du garde, qu'on emportait sur une civière improvisée. La demoiselle se retourna une dernière fois avant de partir. A quatre pas de *monsieur* Besnardeau, bourgeoisement épanoui dans sa veste intacte, elle vit le braconnier nu, le vagabond brûlé. Elle compara. L'un deux l'insultait le jour, en lubrique, et se montrait lâche la nuit ; l'autre, dont l'œil respirait l'honnêteté, portait sans le savoir une âme forte sous sa peau calleuse. Elle se demanda ce que valaient ses préjugés du vêtement, son culte des apparences. Pour la première fois, elle comprit clairement que tous ces travailleurs dévoués étaient ses frères, et celui-là un homme.

III

ARCADES AMBO

Renaud et le Petit-Parisien se trouvaient heureux au fond de leur solitude. La vie au fourré tenait chaque jour une plus large place dans leur imagination et leurs accoutumances. Ils s'aimaient d'avantage, ayant les mêmes penchants, et ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Jacques, toujours assidu à son école, étonnait le vieil instituteur par la lucidité précoce de son intelligence. Mais l'enfant savait faire deux parts de son temps : l'une consacrée à l'instruction, l'autre à l'action. Même à l'heure de l'action il s'instruisait, apprenant à lire dans la salle sombre pour déchiffrer sous bois les caractères éclatants du livre que la nature ouvrait sous ses yeux. Au cours de leurs causeries sans fin, le petit expli-

quait au grand ce qu'il avait appris pendant la semaine, et celui-ci écoutait sans comprendre, joyeux et fier que son petit frère sût de si belles choses.

Les dimanches leur semblaient trop courts. La forêt étalait ses trésors devant eux, comme une mère tendre. Pour ces deux amis tout avait un sens. Voilà l'herbe qui guérit les coupures; voici la rainette qui chante pour annoncer la pluie.

Un jour ils gravissent la ligne aux Roches, pour voir les *brûlis*.

Là tout est noir et triste.

— T'as ben fait de dormir cette nuitée-là, Jacquot. Allons-nous-en. Cette mort de tout me met le cœur en deuil.

— C'est donc vrai, Jean, que tu as retiré Marcel de cette masure-là?

— Oh! j'ai donné un pauvre petit coup de main. Qui t'a dit ça?

— Dam, on me l'a conté au bourg. Tu ne l'aimes pourtant guère, le garde?

— Ma foi, non; mais ça n'y fait ren. Tourne sur main gauche.

Huit jours plus tard, ils arrivent au bord de

l'étang dont quelques saules voûtés ombragent la rive. Un radieux soleil d'automne fait ruisseler les paillettes d'argent sur l'eau tranquille. Dans la bordure les fils de la Vierge s'enroulent parmi les brins légers du gazon. Une demoiselle verte au long corsage s'arrête subitement sur la pointe d'un jonc. Plus loin, les grands roseaux s'inclinent sous le poids de leur cime velue. Le nénufar étale à plat sa feuille ronde; les hirondelles décrivent au-dessus de l'eau leurs courbes gracieuses. Plus loin encore, le fouillis des plantes marécageuses s'avance en conquérant dans l'étang; et l'onde, qu'une légère brise a ridée, se perd inaperçue derrière les tiges tremblantes. Çà et là, sur la rive opposée, les feuilles du peuplier commencent à jaunir; leur pâleur se détache sur la sombre verdure des chênaies.

Les racines des saules surplombent et s'accrochent dans l'escarpement raviné où les rats d'eau ont creusé leurs tanières. Un de ces arbres s'est peu à peu couché; sa tête chenue repose en avant sur un oreiller de sauges. Nos deux forestiers que les arbres voisins abritent viennent s'asseoir sur ce tronc allongé. Une baguette à la main et les jambes pendantes, ils font clapoter l'eau sous

leurs sabots, aspirant en silence l'air embaumé.

— Dis donc, Jean, interroge enfin le petit garçon qui s'amusait à pousser des feuilles flottantes sous un pont de brindilles, as-tu revu la Henriette depuis la nuit du feu?

— Nenni.

— Je l'ai vue, moi, en sortant de l'école, même qu'elle m'a demandé si tes brûlures étaient guéries.

— C'est ben de l'honnêteté de sa part.

— Ça la chagrinait que son père t'ait envoyé par le garde de Grez une pièce de dix francs pour ta peine. Elle m'a questionné pour savoir si tu leur en veux.

— Je m'en moque pas mal. J'ai refusé, pardi; il ne m'était ren dû. Depuis le temps, l'idée m'en *a* sorti de la cervelle.

— La demoiselle dit comme ça que si tu allais au Plantis, Marcel serait tout plein content.

— Y a pas de danger. J'aime ben mieux être là, quant-et toi.

— C'est sûr qu'on a du plaisir ensemble au bord de l'étang.

Un cri s'élève, court et perçant, au-dessus de leur tête. L'enfant regarde. C'est un énorme oi-

seau à l'aile pesante qui tournoie, descend et s'abat sur le tertre en face. Il redresse son col immense, puis le replie lentement; remonte une patte sous son flanc maigre et demeure, immobile et bossu, dans l'attitude de la méditation.

— C'est le vieux héron, dit sententieusement Renaud l'Affût; j'ai trouvé son nid y a quatre ans. Il n'a pas peur de nous à présent, c'est si rusé! Mais j'aurais... j'entends qu'un chasseur passerait là, le gaillard s'en irait vite. Ça sent la poudre.

— La poudre?

Les deux amis cessent de parler. Bientôt on se remet en marche, on rentre sans avoir ri.

Jean, tout pensif, interroge à la dérobée le visage du garçonnet.

— T'as le cœur gros, mon pauvre môme? Tu pleures quasiment?

Jacques s'approche, cache sa tête sur la poitrine du frère.

— Oui, j'ai de la peine. Tu parlais de la poudre, à l'étang, et de ton fusil aussi, va! Pourquoi ne veux-tu pas me donner le héron?

Le braconnier, voyant ces larmes, n'est plus maître de lui. Il luttait avec assez de peine de-

puis longtemps! Comment résister, puisque son petiot ne veut pas qu'il résiste?

L'ivresse de la passion lui monte au cerveau. Il allume sa lanterne, entraîne le Petit Parisien dans le cellier, démasque le trou de la poutre, plonge le bras et ramène son cher fusil à la lumière.

— Tiens, le vois-tu? C'est lui, mon flingot, mon compagnon du temps passé; celui qui parle et qui tue les bêtes!

Tous deux se penchent sur l'arme, caressent les chiens, promènent la chandelle autour du canon.

Oui, c'est lui; l'enfant bat des mains.

— Nous sommes trois amis, à présent.

Ce fut le commencement d'une existence plus agitée et plus complète. L'amour commun avait resserré le lien. Les compagnons goûtaient la joie de penser de même, de partager un secret, de se ressembler davantage. Le Petit Parisien, qui croissait en force, accompagnait le braconnier dans les expéditions aventureuses. Il acquérait une sagacité étonnante, voyait tout, se glissait partout, suivait les gardes pour s'assurer de leur absence; transportait le fusil du grand

frère pendant que celui-ci grimpait aux arbres.

Ils s'étudièrent à imiter le cri de la hiaue pour échanger des signaux à de longues distances.

La hiaue, c'est la buse. Le paysan, toujours épris de l'onomatopée, a puisé ce nom dans le miaulement retentissant et prolongé qui est le chant distinctif de nos oiseaux de proie.

Ayant associé de la sorte leur adresse et leur ruse, les deux rôdeurs étaient devenus à peu près insaisissables.

Le matin, Jacques chauffait le four et Renaud flambait sa poudre dans un vieux poêlon, avec la mesure dont les gens de forêt possèdent seuls le secret. Après l'avoir soigneusement écrasée sous le doigt, on chargeait. A la veillée, on étendait par terre le gibier, pour l'examiner et s'en repaître. Jacques avait eu son héron. Il brûlait maintenant de s'attaquer aux fauves; mais Jean n'entendait pas l'exposer aux rudes épreuves de l'affût nocturne.

— Patience, voilà l'hiver. Nous suivrons les animaux au pied dans la neige.

En attendant il fabriqua des guêtres grossières pour protéger les jambes du petit.

La neige vint. Les travaux étaient interrompus. Le grimpeur ayant attaché des planchettes sous ses chaussures, afin de dénaturer ses empreintes, sillonna la forêt en tous sens pour découvrir une piste. Le troisième jour, il rentra joyeux, sans rien dire ouvrit la huche, en retira une bouteille à peu près vide, la pencha devant la fenêtre.

— Y en a encore. Prends la pierre de sucre, je vas verser dessus. C'est de l'eau-de-vie. Ça te réchauffera, et c'est à propos, car le froid pique dur et va falloir galoper. J'ai le gros.

— Le gros? Quoi que c'est?

— Ma feinte, oui, le gros sanglier, qui pèse pour le sûr aux environs de trois cents. Je l'ai blessé, du temps de la mère Chauvin; et *du* depuis on ne le voyait plus par chez nous. Mais le voilà rentré en forêt. De ce coup, je le tiens; il est dans le taillis de Vallée d'Enfer.

— Oh! quel bonheur! Et comment vas-tu faire?

— Nous allons le suivre. Mais écoute-moi.

Il décrocha une de ces clochettes au son fêlé que l'on attache au cou des vaches forestières à l'effet de les retrouver plus aisément lorsqu'elles paissent au loin.

Jacques le suivait des yeux avec surprise.

— Tu vas prendre ça et tu marcheras devant. Ces bêtes-là sont défiantes ; si nous allions sur le gros avec la mine de gens qui se cachent, il décamperait hors de portée. Mais du moment que tu feras plier les branches et cliqueter ton grelot à la mode d'une vraie vache, l'animal dormira sur ses deux oreilles. Tu fileras doucement et t'arrêteras par-ci par-là, comme si tu broutais. Tâche de point tousser. Quand je poserai la main sur ton épaule, couche-toi ; je tirerai par-dessus ta tête.

Ne pars pas si vite, que je mette encore du suif sur tes guêtres.

La neige s'était cristallisée à la surface et craquait faiblement sous leurs pieds. Ils s'avançaient sans bruit dans la forêt déserte. Renaud, les mains cachées sous sa blouse, gardait les allures d'un promeneur inoffensif. Il avait perfectionné son fusil depuis l'automne ; maintenant l'arme pouvait se séparer en deux parties au moyen d'une vis, et ces tronçons pendaient invisibles dans chaque jambe du large pantalon de travail.

Advenu au bord du taillis, le braconnier indiqua du doigt l'angle d'un fossé. De la crête jus-

qu'au fond, la neige avait été violemment foulée; deux barres noires coupaient verticalement les molles blancheurs. Au sommet du talus, des piqués profonds.

— Regarde ben. Il a sauté là, mais il a manqué son coup, a roulé dans le fossé en glissant, s'est relevé, et la seconde fois ses pieds sont tombés d'aplomb sur le haut. Prenons en avant, on retrouvera la piste.

Ils coupèrent le taillis en diagonale et bientôt rejoignirent les empreintes du solitaire. Ils le suivirent alors pas à pas, et le braconnier vissa son fusil tout en cheminant. Dans la partie basse du taillis, protégée au nord par un bouquet de mélèzes, la bête avait décrit des zigzags et s'était rabattue sur ses voies. Cette marche ralentie et incertaine apprenait à Renaud que le sanglier n'était pas loin. Il examina ses capsules et redoubla d'attention. Le Petit Parisien, placé en avant, était passionnément entré dans son rôle; jamais vache ne se traîna mieux entre les branches feuillues avec une clochette au cou.

Après mille détours l'Affût remarqua, à quelque vingt pas sur sa gauche, des bruyères dont la pointe ne portait plus de glaçons. Au lieu d'être

courbées sous le poids comme les autres, celles-ci avaient repris leur forme et leur couleur. Par derrière, sur le sol, la neige affectait un subit aplatissement. On eût dit qu'une vague noirceur apparaissait confusément au fond de cette singulière dépression.

Sans marquer d'arrêt, le grimpeur tira sur le bras de Jacques. Celui-ci fit une dernière fois tinter sa cloche et se coucha.

La forme noire eut un mouvement. C'était bien le solitaire. Il se dressa pesamment dans sa bauge, grogna avec force, allongea son boutoir mobile et, tournant sur ses jambes courtes, pointa brusquement. La neige pétrie rendit un bruit sourd. Les branches de chêne, chargées de feuilles desséchées, sifflèrent sous la poussée violente. Le braconnier épaula avec lenteur et fit feu. L'animal aussitôt, par une rapide volte-face, revint droit sur son ennemi et le chargea. Il refoulait les baliveaux à coups d'épaule, le dos arqué, la tête basse, et filait avec une rapidité surprenante.

Le forestier se baissa, prit l'enfant par la taille pour l'enlever et, à l'instant précis où l'animal furieux lui arrivait dans les jambes, sauta légèrement de côté. Le solitaire frôla l'homme sans l'at-

teindre et poursuivit sa course en ligne directe. Une seconde balle passa entre les cépées à son adresse.

— Méchant gars, tu l'as manqué! s'écria le Petit Parisien avec un dépit d'autant plus vif que Renaud n'avait jamais tiré en vain sous ses yeux.

— Pus souvent! Je peux pas avoir la berlue pareillement. Il n'aurait point couru sur nous, sois-en sûr, s'il n'était chatouillé par mes prunes.

Il chercha où ses balles avaient porté. Tout à coup, poussant un soupir de satisfaction :

— N'y a ren sur la neige ; il a tout mon plomb dans le corps. A preuve qu'y fait sang. Viens voir.

En effet, la couche blanche était souillée de taches rouges partout où le solitaire avait piqué.

— C'est pas fini comme ça. Faut le suivre.

Renaud rechargea son fusil, le dévissa, et quand l'arme eut disparu sous ses vêtements, se remit patiemment à suivre les empreintes.

Le solitaire s'était dérobé dans le vent, sans un crochet. Pas d'obstacle qui l'eût fait dévier d'une ligne. Après plusieurs heures de marche, l'Affût constata qu'il s'était vautré dans la boue glacée d'une mare, et qu'à partir de là un des pieds rasait la neige avant de s'appuyer.

— Le voici qui boite ; nous le rejoindrons.

Mais la nuit survint. Comment faire ?

— Eh ben, faut le laisser s'engourdi. On reviendra demain.

L'endiablé prit le Petit Parisien sur son dos et fit deux lieues sous bois pour regagner le logis.

Le lendemain, il s'éveille bien avant l'aube avec l'idée de partir seul pour épargner la fatigue à l'enfant. Mais celui-ci est assis près du feu, tout guêtré. Et de rire.

— Il y a longtemps que je t'attendais.

Le braconnier ne peut se retenir de l'embrasser.

— A la bonne heure ! On peut dire que t'es un rude gars de forêt.

Les amis partent, se dirigent à vol d'oiseau vers l'endroit où la veille au soir Jean Renaud a fait une *remarque*. Le sanglier s'est forlongé. En avant ; les taches de sang sont plus nombreuses et plus larges.

Le soleil a dépassé le chêne du Roi : Bientôt midi.

— Que vois-tu comme ça, petiot ?

— Tiens, là-bas, au coin des gênets, cette masse noire ?

— Cré nom, c'est lui! Attends que je monte le flingot. Mais non; le pourcé a une patte en l'air, il est *mô*.

Ils s'approchent en courant. Le solitaire, à bout de forces, s'est acculé dans ce fourré. Le froid l'a paralysé. Hors d'état de se relever, il a fait sauter la terre sous ses trépignements, a saisi rageusement un arbuste dans ses crocs et l'a tranché au ras du sol. La mort l'a pris là. Ses défenses recourbées et d'une teinte sale, ses grès usés, sa tête à moitié grise, son boutoir busqué, sa masse énorme indiquent la vieillesse. La neige s'est changée en eau noirâtre au contact de ce corps souillé.

Pendant que Jacques en fait le tour, le palpe et s'exclame, le braconnier retrouve avec orgueil la trace de ses deux balles, et plus loin, sous les soies bourrues, une vieille cicatrice.

— Mon flingot du temps de la Chauvin!

Il sourit voluptueusement.

— Allons, voilà des coups pas tout à fait mauvais. J'ai quasiment l'idée d'allumer ma pipe.

— Que faisons-nous de cette bête-là?

— M'est avis d'enlever les cuissots pour le saloir. La vermine du bois mangera le reste. Pra

exemple, je vas retirer mes balles; les balles qui ont tué, ça porte bonheur.

— La prochaine fois, tu me feras tirer, dis? Et si le sanglier vient sur moi, faudra me laisser sauter tout seul.

IV

L'ŒUF DE PÂQUES

La demoiselle, cependant, n'était pas ingrate. Remercier le sauveur de son père lui était impossible. Celui-ci s'était prononcé :

— Sans doute, il m'a tiré d'un mauvais pas. Mais monsieur ne veut pas qu'on le paye; tant pis pour lui. Ça n'a seulement pas de veste et ça fait le fier ! C'est un maraudeur incorrigible, ce vaurien-là. Ah ! s'il était venu, après l'incendie, faire ici sa soumission, je ne dis pas. Il préfère me voler. Nous sommes quittes.

Henriette, dont les yeux étaient dessillés, ne répondait rien à ces choses-là. Marcel, d'ailleurs, était en froid avec Besnardeau. Elle ne demandait rien de plus.

A la sortie de la grand'messe, son ambition

était tout autre. Il s'agissait de rencontrer le grimpeur, comme par hasard; de lui parler, d'apprendre à ce pauvre garçon qu'il avait une amie au Plantis. Elle épuisa sa tactique en pure perte : le forestier, dès qu'il la voyait du côté de la place, s'en allait par le sentier du cimetière.

—La demoiselle me fait encore signe, disait le Petit Parisien. Pourquoi te sauves-tu ainsi d'elle?

— Pasque ça me convient. Elle me dirait un tas de paroles ousque je ne trouve ren à répondre. Et puis les remerciements me chagrinent, on ne sait quelle figure faire.

La jeune fille reporta ses innocentes coquetteries sur l'enfant. C'est avec celui-là qu'elle voulut payer sa dette de cœur. Le petit garçon, pour jouer avec ses camarades entre les classes, ne possédait que des billes de chêne, récoltées par le forestier. Elle lui fit cadeau de jolies boules d'agathe, veinées de rose, qui rendirent jaloux le propre fils de Cinet. Une balle élastique vint ensuite, dont on mâchait les filaments de caoutchouc pendant la leçon de calcul.

Puis l'événement majeur se produisit. Un soir Henriette apparut devant l'école au moment où

le flot des gamins se précipitait par la porte entre-bâillée : têtes ébourriffées plongeant dans les dos, bouches barbouillées jetant des cris discordants. Elle appela le Petit Parisien et lui donna, — c'était à l'époque des étrennes, — le plus fier livre qui eût paru depuis longtemps au bourg de Saint-Agut : une histoire Naturelle avec de jolies images. Tous les animaux étaient coloriés et, pour rendre la chose encore plus claire, leur nom se trouvait au pied de la page.

Le Petit Parisien devint rouge comme un coquelicot et, avant de dire merci, feuilleta longtemps avec ardeur.

— Tu le montreras à Jean Renaud ? fit la demoiselle.

— Ben sûr que oui, repartit l'enfant qui prit ses jambes à son cou et détala du côté des Chemins-Verts avec la belle Histoire enveloppée dans sa blouse.

Ce fut la joie des veillées.

— Tiens, vois-tu une hiaue du pays de par là-bas ? Çà s'appelle un aigle.

— Et puis cette grande machine-là ?

— C'est un poisson gros comme une maison, la baleine. Y a des hommes qui entrent dedans

et qui en sortent sans se faire de mal. L'eau lui sort par l'échine.

— Ah ben, c'est curieux tout de même! et c'te bête-là?

Ils se regardèrent un instant, puis éclatèrent de rire.

— Que la griffe me quitte! c'est une manière de chevreuil. Lis donc tout haut; faut voir comme s'est expliqué dans l'imprimé.

Renaud était en admiration. Chaque soir la partie de plaisir reprenait. Mieux les êtres primitifs connaissent une chose, plus ils aiment à s'en repaître. C'est ainsi que les enfants réclament de préférence le récit des contes qu'ils savent par cœur.

Le forestier murmurait parfois, dans ses émerveillements naïfs :

— Y a pas moyen de dire le contraire, c'est une bonne fille de t'avoir baillé un si rude livre.

Ces marques d'affection prodiguées à son Jacquot le réconcilièrent avec la demoiselle, bien qu'il continuât à la trouver trop portée sur les affiquets. Le sauvage s'obstinait à fuir pour son compte, mais laissait volontiers son gars en ar-

rière pour qu'Henriette offrît à celui-ci une galette feuilletée ou des marrons bouillis.

Il lui pardonnait d'être la fille du garde, en songeant qu'elle aimait le petit. Le chien n'est-il pas toujours prêt à lécher quiconque serre la main de son maître?

— Faut lui faire une honnesté, dit-il enfin. Tu iras au Plantis chanter ta complainte.

Il est d'usage, à la fête de Pâques, que les jeunes garçons aillent, de maison en maison, psalmodier une sorte de mélopée religieuse célébrant la Résurrection, ainsi qu'ils le font dans la soirée du vingt-quatre décembre avec leurs Noëls enfantins. On nomme cette chanson naïve la complainte des œufs. Les écoliers se présentent d'habitude par petits groupes et l'entonnent dehors, sous la fenêtre ; après quoi ils s'avancent jusqu'au portillon où ils récitent en chœur :

Joie et santé en ce lieu;
Donnez l'œuf de Pâques pour l'amour de Dieu.

La ménagère les fait entrer, remet à chacun un œuf dur dont elle a fait jaunir la coque en la cuisant dans une infusion de pelure d'oignon. Si sa provision est épuisée, car les visiteurs

sont nombreux, la bonne femme remet un sou au plus grand, avec recommandation de le partager.

Le Petit Parisien s'en fut tout seul au Plantis, chanta la belle complainte qu'un vieil écorceur lui avait enseignée et Henriette s'empressa de l'introduire. Marcel le reçut assez mal et parla même de mettre « ce jeune drôle » à la porte; mais les deux femmes feignirent de ne pas s'en apercevoir. La demoiselle embrassait l'enfant, pendant que la mère lui choisissait les plus gros œufs.

— Tu as un panier, cela tombe bien; nous allons l'emplir.

Jacques souleva timidement le couvercle.

— C'est que... je vous apporte aussi votre œuf de Pâques, à vous.

Il sortit du panier une corbeille d'osier, soigneusement tressée, qui contenait un nid de grive, le plus précoce des pondeurs sauvages, avec ses œufs bleus mouchetés de brun.

Elle l'embrassa encore.

— Voilà qui est gentil! C'est toi qui as fait cette corbeille?

— Oui, la demoiselle, répondit l'écolier en de-

venant pourpre, car il mentait pour la première fois.

Renaud rencontra Henriette Marcel dans le bois, à la fin du mois de mai suivant. Il n'y eut pas de sa faute, à coup sûr, et même la chose ne lui plut guère. Mais il fallait bien traverser cette ligne-là pour aller au village des sabotiers, et il ne pouvait rien contre le beau temps qui souventes fois invite les jeunes filles à cueillir au frais des pervenches.

— Salut, la compagnie, grommela-il en hâtant le pas.

— Jean, arrêtez-vous un instant. Parlez-moi, Jean.

— C'est que je ne suis point en avance. Je porte des outils à raccommoder.

— Qu'importe. Je croirai que vous me haïssez si vous fuyez toujours ainsi à mon approche.

— Ma foi, non. Pourquoi que je vous haïrais? Vous êtes bonne au petit; je ne veux plus penser au reste.

Il déchargea ses outils par terre et se planta, tout gauche, devant la demoiselle.

— Venez vous asseoir là; nous serons mieux.

Elle prit l'étroit sentier et se dirigea vers une

souche renversée. Lui se plaça à l'autre extrémité du long siège, n'osant s'appuyer tout à fait. Le soleil de mai glissait à travers les ramées et s'épandait autour d'eux. Une bande de cousins dansait dans le rayon tiède. Les oiseaux chantaient au-dessus, dans les branches; les bourgeons odorants se décollaient avec un bruit sec. La fougère naissante déroulait ses premières crosses; l'air sentait bon, de gros insectes pendaient aux feuilles, la tête en bas. Un monde invisible s'agitait sous la futaie, c'était comme un grand tressaillement dans l'espace : il y avait des fleurs partout devant le vieux tronc d'arbre.

— Jean Renaud, je vous attends depuis bien des mois. J'ai été orgueilleuse; grâce à vous je ne le suis plus. A présent je sais mettre les bons cœurs au-dessus des beaux gilets à poches garnies. Vous vous êtes vengé de l'abandon en adoptant un orphelin, vous vous êtes vengé de mon père en risquant votre vie pour le sauver. C'est beau cela, Jean; c'est beau surtout parce que vous en ignorez le mérite. Vous avez l'âme simple; vous ne comprenez même pas, j'en suis sûre, que je vous admire.

— Ben vrai que non. Je n'entends ren à ce que vous dites là.

— Je m'entends, moi, et j'ai de l'amitié pour vous. Oui, de l'amitié. Cela, le comprenez-vous?

— Vantiers.

— Je ne vous remercie pas d'avoir sorti mon père d'une maison en feu. Les paroles ne sont rien. J'ai voulu m'acquitter autrement.

— C'était pas la peine

— La pensée de votre père-grand vous chagrine. Vous y êtes allé bien souvent, il vous a renvoyé; et, comme il s'entête à refuser votre argent, vous craignez qu'il ne chôme.

— Ça, c'est parler. J'a ben du souci de ce côté-là.

— Soyez tranquille, il ne manque de rien. Je ne l'abandonnerai pas et j'espère l'amener à vous recevoir.

Renaud l'Affût s'était levé, les larmes aux yeux. Il comprenait, cette fois.

— Vous êtes une brave fille, aussi vrai que ma serpe coupe!

— Eh bien, voulez-vous que nous soyons une paire d'amis, maintenant?

— La demoiselle au garde?...

— Toujours la rancune?

— Non, mais c'est si drôle! Je vous créyais mauvaise.

— Je vous croyais bien mauvais, aussi, Jean!

— Mais je le suis! s'écria-t-il d'un air farouche. Un restant de prison!

— Je ne vous reproche pas de braconner, puisque vous ne croyez pas mal faire; comptez toujours sur moi, Renaud, et pour le grand-père et pour l'enfant.

— Ça ne durera qu'un temps. Quand vous serez mariée, vous n'y penserez plus.

— Mariée?

— Dame, on conte au chantier que vous allez être la femme à Besnardeau.

— Ah! ne le croyez pas! Je déteste cet homme, il me fait peur. J'aimerais mieux me jeter dans l'étang.

Le gars, devenu distrait, examinait un petit buisson de sentiniers. Une tige remua faiblement. Il s'approcha sans mot dire, leva un pied très haut et le sabot retomba avec violence. Un rapide enroulement se produisit autour de la chaussure. Il y eut un long frôlement, des coups de fouet aigus sur les tiges, puis des frémisse-

ments ralentis dans l'herbe. Le forestier se recula sans hâte vers la souche.

— Un aspic, dit-il. Ces engeances-là se promènent aujourd'hui ; çà sent le printemps.

Il avait écrasé la tête du reptile. Cette tête plate, en fer de lance avec le V au milieu, pendait inerte. De la gueule large ouverte sortait une langue fourchue. Le corps visqueux, moucheté de barres brunes, marquait encore de lentes crispations.

La jeune fille contempla l'homme calme devant la vipère et resta rêveuse.

— C'est vous, Renaud, qui devez vous marier. Le Petit Parisien serait mieux soigné. Il le faudra.

Jean n'en croyait pas ses oreilles. Jamais cette pensée extraordinaire ne lui était venue.

— Ah! ben, ah! ben, fit-il tout déconcerté. Vous vous gaussez de moi.

— Nullement.

— Le beau marié que je ferais, dites? Un boiteux!

— J'ai bien oublié que vous êtes boiteux, Renaud. D'autres pourraient l'oublier comme moi.

Il eut un faible rire aux lèvres, un rire empreint de tristesse.

— Nenni. Je suis fait pour grimper, voyez-vous, et ren que ça. J'aime la forêt. Et puis j'aime aussi mon gars. C'est tout.

En replaçant les outils sur son épaule, il se disait :

— C'est drôle comme ces odeurs de pousses nouvelles alourdissent !

V

CHEZ LE BRACONNIER

A dater de cette époque ils se parlèrent quelquefois, au bourg ou dans la grande ligne. Jacques servait de lien ; ils étaient amis. Renaud l'Affût, incapable de réformer sa nature, fuyait souvent encore pour errer au loin avec son fusil dans la solitude. Mais le Petit Parisien et la jeune fille l'apprivoisaient peu à peu de façon discrète, lui inculquaient une à une des notions nouvelles. Il apprenait d'eux l'histoire du gland, la vie des herbes, l'éternelle fécondité de sa forêt. Et il oubliait l'heure. Irrésistible supériorité de l'instruction sur l'ignorance.

Au bout d'une année rien n'était changé. Cependant le grimpeur avait contracté l'habitude de se faire raser par le *frater*, avant la messe, et

de porter une blouse propre pour le cas où il rencontrerait la demoiselle dans les Chemins-Verts.

Celle-ci voulut alors, dans leurs causeries plus fréquentes, lui faire comprendre que le braconnage est un vice, que le maraudage est un acte d'improbité. Mais le gars, bien que devenu accessible à certaines idées simples, montra sur ce chapitre un invincible entêtement.

— Chez nous c'est dans le sang, répondit-il. Ça s'est toujours fait ; y a pas de mal.

Le Petit Parisien, chose singulière, soutint son Jean contre Henriette. La passion et plus encore l'influence du milieu l'avaient conduit au préjugé.

Elle, qui croyait à son ascendant, revint plusieurs fois sur ce sujet qui lui tenait au cœur, car Marcel exprimait souvent au logis ses soupçons gros de menaces.

Renaud fut effarouché. Ses défiances de paysan se réveillèrent.

— On voit ben que vous êtes la fille au garde. Mais ça m'est égal, puisque j'ai point de fusil.

Elle ne le revit pas de tout un mois.

La demoiselle avait pourtant besoin d'un ami, car sa tristesse était grande. Besnardeau rôdait.

Fort mal reçu depuis l'incendie par le régisseur qui l'accusa — entre quatre-z-yeux — d'avoir volé les arbres, le ribaud déconcerté ne revint plus et passa même des marchés dans d'autres forêts. On s'en croyait débarrassé; mais ces gens-là, en vieillissant, deviennent esclaves du désir.

Au Plantis, Henriette lui plaisait; pas davantage. Renvoyé de cette maison, le souvenir se fixa dans sa cervelle; le temps et la distance en firent une idée obsédante. La méditation impure grossit les objets, tout comme la poésie qui les ennoblit. Une préoccupation maladive s'empara de lui à la pensée de la demoiselle. Il en voulait. La nuit, au lieu de dormir, il l'apercevait en pleine lumière, épluchant la salade en chantant, les manches retroussées au-dessus du coude, le torse cambré, la poitrine saillante. Les mèches folles s'agitaient au vent; un pied, posé sur le barreau d'une chaise, dépassait un peu sous la jupe. Les joues étaient fraîches comme l'églantier en fleurs.

Le marchand de bois retourna dans les cafés chantants et s'ennuya. Il revint deux fois dans les Chemins-Verts. Deux fois Marcel le mit à la porte. Six mois plus tard, le visage hébété, affublé d'une redingote noire et d'un chapeau à haute forme,

portant une chaîne d'or sur son gilet écossais, Besnardeau fit venir sous un faux nom le garde chez Cinet et lui demanda sa fille en mariage.

Le maître du Plantis ne répondit que par une exclamation :

— S... mange-tout !

Et voulut le battre.

Alors, voilà ce qu'il y a d'horrible, le marchand de bois rentra en forêt à la Saint-Gervais suivante, qui tombait le dix-neuf juin 1870, pour l'exploitation de sa dernière coupe. Il se cacha de Marcel et guetta Henriette. Celle-ci ne pouvait faire un pas dehors sans découvrir, derrière le pignon ou le long de quelque arbre, une tête empourprée qui dépassait. Cette vision des deux yeux ardents et du sourire cafard la hantait sans cesse. Si elle pénétrait de quelques pas dans le bois, des branches craquaient. La jeune fille en proie à l'épouvante, car l'imminence du danger était manifeste, n'osait plus sortir. Le soir elle visitait tous les recoins de sa chambre et éprouvait les crochets du volet avant d'ôter sa première épingle. Sa mère l'accompagnait au bourg ; elle ne se serait pas risquée dans l'étable sans le pâtour.

On ne fut pas un jour sans voir l'homme. Maî-

tresse Marcel avait supplié qu'on n'en parlât pas au père, rapport aux batteries, disait-elle.

— D'ailleurs il ne fera pas long feu. A la Notre-Dame d'août, sa coupe sera toute vendue. Faudra bien qu'il file.

C'était le moment de la fauchaison; on prit une femme de journée. Henriette put de la sorte se faire accompagner chez le grand-père Renaud. Mais dans les derniers jours de juillet, ne voyant plus le Petit Parisien, elle questionna les autres garçons de l'école et apprit d'eux que le pauvre enfant avait les fièvres. Après une semaine d'inquiétudes, son projet fut arrêté de l'aller voir. Mais comment s'y prendre? Une lieue l'en séparait, et personne au Plantis n'eût consenti à la conduire chez Renaud l'Affût, hormis le pâtour, qui l'eût raconté le soir même.

La demoiselle se décida néanmoins.

— Oh! que j'aurai peur! murmura-t-elle, prête à défaillir.

Et de préparer son petit panier de provisions pour le malade.

Le jeune berger la conduisit jusqu'au dernier carrefour. Elle le renvoya et se mit à courir de toutes ses forces. Comme son cœur battait à la

sortie du bois ! Quelqu'un toussa derrière elle. Sans se retourner, Henriette s'élança plus vite encore et toucha la porte.

La joie fut grande au logis. Petit Parisien, aux trois quarts guéri, fit cher accueil à son amie.

— Vous l'aimez donc ben ? dit Jean Renaud tout attendri. Être venue si loin, avec du bouillon plein un panier ! Ah ! que vous êtes une brave fille, tout de même !

On passa une heure ensemble, Jacques sur les genoux de la demoiselle.

— Allons, adieu. Je pars.

— Oh ! vous reviendrez, dites, pour que je guérisse tout à fait ?

Elle était contente.

— Oui, je te promets. Après-demain.

Lorsque la jeune fille fut dehors, l'effroi la reprit.

— Jean, venez avec moi jusqu'à moitié chemin.

Celui-ci s'était arrêté tout court.

— Quelqu'un est passé là. Pour quoi faire ?

— A quoi reconnaissez-vous cela ? demanda-t-elle en tremblant.

— Tenez, voilà un saule qui a une branchette cassée plus haut que votre tête. C'est un chapeau

d'homme qui l'a atteinte, et c'est tout frais.

— Mon Dieu, que j'ai peur! C'est ce misérable qui m'aura suivie...

— Qui ça?

Elle prononça bien bas le nom de Besnardeau.

Renaud sentit sa colère s'allumer.

— Voulez-vous que je lui règle son compte?

— Je vous le défends. Mais reconduisez-moi.

Il la ramena jusqu'au Plantis sans voir visage humain.

Le surlendemain Henriette arriva chez le braconnier, à demi morte.

— Et Besnardeau?

— Oui, je l'ai vu. Il m'a abordée. Il voulait... Oh! sans le pâtour!... Je l'ai frappé au visage.

Jean la débarrassa de son petit panier, la fit asseoir.

— Pauvre demoiselle! je vous ramènerai et ne faudra plus revenir.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées qu'un bruit extérieur frappa l'oreille exercée du forestier. Presque aussitôt une tête parut dans l'encadrement de la porte.

C'était le marchand de bois, qui s'accouda sur le rebord du portillon et les regarda en ricanant.

— Voilà donc pourquoi tu ne vas plus au chantier, l'amoureux? Excusez du peu! mon grimpeur se la coule douce. Mademoiselle, chacun son tour, j'aurai l'honneur de vous reconduire.

Cette figure de satyre était étrangement contractée; on y lisait une émotion inexprimable.

Henriette avait fui d'instinct jusqu'au fond du logis et s'abritait derrière les rideaux.

Renaud, sans bien comprendre, devina qu'un voleur de bois vif était venu chez lui pour insulter une fille qui soignait son petit frère malade. Pâle de fureur, hors d'état de prononcer une parole, il s'élança vers la porte, les poings crispés.

— Allons, allons, calme-toi, journalier de deux sous. Vas-tu donc m'empêcher d'inviter mademoiselle Marcel pour la prochaine?

Le gars l'envoya rouler au milieu de la cour, d'un coup de poing asséné dans la poitrine.

— Canaille de boiteux! Tiens, laisse-moi faire et je te donne cela.

Il décrocha sa montre en or et la présenta au forestier par le bout de la chaîne.

— La demoiselle, dit Renaud, ne pleurez pas. Rentrez chez votre père. Je vous jure que je mar-

cherai à côté de vous et que cette vermine-là ne vous approchera pas.

Ils arrivèrent sur le seuil. Jean passa son bras dans le panier, tandis que le Petit Parisien, qui sanglotait de colère, lança une bûche dans les jambes de Besnardeau.

Celui-ci, debout à dix pas dans la cour, devint livide.

— Ah ! ils font comme avant-hier ? Il n'y a pas moyen de moyenner, alors ? Eh bien ! le petit bâtard, pendant que ton nourricier cueillera la fraise, je te ferai payer ta bûche, à toi.

Renaud l'Affut s'arrêta net.

— Jean, dit la demoiselle, s'il allait faire du mal à l'enfant pendant votre absence ? Le petit n'a pas la force de nous suivre.

Le forestier se prit la tête à deux mains. Besnardeau en profita pour toucher le bras d'Henriette, qui jeta un cri.

Alors le robuste enfant des Chemins-Verts se rua sur son ignoble ennemi, le renversa près de la porte du cellier, disparut pendant quelques secondes et sortit dans la cour, son fusil à la main. Un calme terrible avait succédé à sa crise furieuse.

Il arma, se découvrit, jeta son bonnet devant les pieds du marchand de bois.

— Besnardeau, dit-il d'une voix solennelle, te voilà *borné*. Ça me coûte ben de tuer mon semblable ; mais je te fais serment, aussi vrai que le jour nous éclaire, que si tu passes ma coiffe, je te loge une balle entre les deux yeux.

Et il le coucha en joue.

Le marchand vit bien, à la pâleur du tireur célèbre, que s'il franchissait la borne, c'en était fait de lui.

Il ricana de nouveau, leva dédaigneusement les épaules, mais ne bougea pas.

— Tout va s'arranger sans misère, dit Renaud, le doigt toujours posé sur la détente. La demoiselle, rentrez ben tranquillement chez vous. Celui-là ne fera pas une enjambée de votre côté, soyez-en sûre ; je vas censément le garder. Il ne partira d'ici qu'au soleil couché. Et toi petiot, apporte-moi une chaise et fais chauffer ta soupe grasse.

A la vue d'Henriette qui s'éloignait par le sentier désert, Besnardeau s'agita. Les veines de son cou se gonflèrent. Il piétina à reculons, en arrière du bonnet, et prit son élan pour gagner le bois par une ligne oblique.

Le braconnier cria d'une voix forte :

— Arrête, si tu tiens à ta peau. Un pas de plus et je tire.

Le marchand de bois demeura cloué sur place.

— Besnardeau, tu ne parleras pas à la demoiselle. Ote-toi ça de la boule. Du plomb dans les reins ne vaut guère mieux qu'un trou dans la tête. Tu es pourtant sûr de ça si tu fais le malin. Tiens, assis-toi sur cette pierre plate, je suis las d'épauler. Et puis, y a encore deux heures de soleil, regarde plutôt à ta montre en or. Les jambes te rentreraient dans le corps, arquelier. Allons, dépêche-toi de t'assir.

Renaud l'Affût ne dit plus rien et tomba dans un engourdissement profond. Deux fois Besnardeau le crut endormi et se leva de sur sa pierre. Chaque fois le fusil s'abaissa sur lui lentement. L'homme vit miroiter les deux canons devant ses yeux et obéit.

Le Petit Parisien venait de temps en temps à la porte, grelottant de fièvre et contemplant cette scène étonnante.

Enfin les rayons du soleil se retroussèrent sur la lande et s'éteignirent.

Le grimpeur appuya son arme contre le mur et s'avança.

— Le moment est venu, Besnardeau ; tu peux t'en aller à présent. Tu feras même ben de ne plus te faire voir dans les Chemins-Verts, pas qu'une autre fois je ne serais vantiers pas si bon garçon qu'au jour d'aujord'hui.

Et tout près de lui, les mains vides, il le regarda bien en face une dernière fois.

V

LE ROI DE LA FUTAIE

L'AÏEUL

Besnardeau disparu, Henriette recouvra sa liberté paisible.

Le forestier de son côté fut heureux, car la demoiselle put enfin le réconcilier avec son grand-père. Celui-ci n'avait pas voulu d'explications :

— Je vous chéris comme ma propre fille. Vous jurez que le gars est de bonne vie et que les chrétiens ne doivent point garder de rancune; ça suffit. Qu'il vienne. Aussi bien, la chose me coûtait de mourir sans l'avoir revu.

Renaud ne perdait rien de ses penchants sauvages. Mais plus souvent en contact avec le monde, subissant à son insu la salutaire influence d'amitiés honnêtes, il braconnait moins. Vendre son gibier en cachette au mercier goguenard, demander tout bas *dzamounitions*, lui devenait pénible.

— On est tout de même plus heureux, se disait-il, quand ren ne vous blâme.

Un jour il traversait, armé de son fusil, l'*arrachis* semé d'herbes blanches. Un lièvre déboula dans ses jambes. Il le coucha en joue, réfléchit et revint à sa cabane sans avoir tiré.

Mais les rechutes étaient fréquentes.

Il ne pouvait se retenir d'en parler par-ci par-là à la demoiselle :

— Je vas vous dire. On fait ce qu'on peut, mais ça me démange trop, surtout par les clairs de lune. Enfin j'y arriverai p'tête, quoique ça amuse rudement le mioche !

— Essayez toujours, Renaud ; vous vous corrigerez avec le temps.

— Ma foi, je pourrais quasiment me vanter. Depuis huit jours, que j'ai tué deux ou trois méchantes bécasses, mon flingot est resté au clou. J'm'apaise.

Elle le surnomma en riant : le Roi de la futaie.

— J'irai ce soir chez le père-grand. Venez-y ; nous lui mettrons la joie au cœur en annonçant que vous ne chassez plus.

Par ces tièdes soirées d'août, les forestiers s'installaient hors des maisons pour humer le bon air. Les habitants du même hameau se réunissaient dans une des cours, chacun apportant sa chaise, et faisaient la veillée en jasant à la lueur des étoiles. On entendait le grillon du foyer par la porte ouverte, et l'orfraie à l'aile silencieuse jetait son lugubre sanglot dans l'espace.

Ce soir-là tous les voisins s'étaient réunis devant la masure du bonhomme. Henriette, arrivée la dernière, se pencha vers celui-ci et lui parla tout bas. Le vieillard hocha la tête d'un air satisfait. Renaud se trouvait en face, assis sur un billot de bois, tenant le Petit Parisien sur ses genoux.

La conversation reprit.

— Je l'avais ben dit, moi, lança un bûcheron. Au mois de mai, le ciel a paru tout rouge à cette heure-ci. C'était signe de guerre dans l'année.

— C'était une aurore boréale, fit observer la demoiselle.

— But ! Des inventions de marchands de papier, ces mots-là ! Ça n'empêche pas Massiquet d'avoir été rappelé, et le neveu de ma belle-sœur d'être parti aussi-t-à l'armée.

— Y en a pus de dix qui partent. C'est un tremblement, quoi !

La Volige, qui arrivait de la Ferté, éleva la voix comme un homme qui en sait long.

— Il est fait mention que nous n'avons pas le dessus.

— Oh ! ça se passe loin, Dieu merci, s'écria une femme qui jouait à la main chaude avec des enfants.

Le père Renaud murmurait sourdement :

— Les Prussiens ? les Allemands ? Oh, je m'en souviens !

— Pardi, vous avez été chez eux, vous, père?

— Oui. Y a de longues années.... on n'est pas revenus tretous !

— Aviez-vous des gars des Chemins-Verts quant-et-vous, durant ces guerres-là?

Le vétéran fit avec tristesse un long signe d'assentiment.

— J'avais dans ma compagnie René Simon, qui serait le grand-oncle de la Martine. Il est

resté, celui-là. Oh, que j'y ai repensé de fois!

— Ce Simon-là, les Prussiens l'ont-y tué au rez de vous?

— Non, murmura-t-il lentement; mais je l'ai vu mourir tout de même.

Son visage s'assombrit. Il ajouta :

— Et je l'ai revu depuis.

Les forestiers se regardèrent l'un l'autre. Quelques chaises se rapprochèrent.

— Misère de misère, c'est-y possible? Ah! contez-nous la chose, père Renaud.

La Volige dit tout bas à sa voisine :

— C'est des imaginations. Un coup pareil ne peut pas arriver.

Le bonhomme l'entendit et redressa la tête.

— C'est pourtant comme ça! Je vous parle de 1813. Ceux de vous qui ont cinquante-sept ans étaient encore dans le ventre de leur mère. Le guignon avait été si fort en Russie, l'année de devant, qu'on ramassait le monde partout, un tas d'innocents comme moi qui ne savions seulement pas boutonner des guêtres. Et, du coup, nous voilà en Allemagne. Oui, oui, fallait doubler les étapes! Le grabuge était de conséquence, vu que nous ne connaissions goutte à l'exercice,

tandis que ceux qui nous tombaient sur le dos savaient la chose comme leur *Pater*. Mais, dès que nous perdions la boule, le petit tondu se mettait devant, qui criait comme ça?

— Eh ben, les enfants, auriez-vous peur, par hasard?

Et il passait, tranquille comme Baptiste. Ça nous allumait une flamme dans l'estomac, et on se revanchait petit à petit, pis que des diables.

Le deux mai au matin, v'la que le sargent arrive à une manière de tourne-bride où j'avions couché, sur la route qui vient de Lutzen.

— Faut mettre sac au dos, qu'y dit.

En même temps, un gradé sautait de cheval, montait sur le toit et regardait partout avec une lunette. Je l'ouïs qui causait tout seul en marmottant :

— Y a moyen, mais ça va chauffer.

— Quoi donc que c'est, ce particulier-là? demanda un de mes camarades qui était d'Auvergne.

— T'es pas gêné, riposta le sargent; c'est le général Maison.

René Simon avait la figure toute blanche. Je lui présentai ma gourde; il ne put avaler.

— Qu'as-tu?

— Renaud, c'est une chose sûre et certaine que je vas péri avant le coucher du soleil. Toute la nuit j'ai vu ma mort en rêve.

— Faut-y être bégaud de croire des affaires pareilles!

— Y a pas; je le sens là.

Sa gorge était si sèche qu'il *ahannait* bien à parler.

On se mit en rang et marche!

Je voyais devant nous de grands marais avec des bouquets de bois semés au mitan, amont des petites buttes. Sur le chemin, un gros bourg tout barricadé. De là les Prussiens envoyaient des coups de canon; des boqueteaux ils nous fusillaient. De temps à autre, quand le vent balayait la fumée, je découvrais une ville au fond. On peut se souvenir de celle-là : c'était Leipzig.

Nos officiers allaient et venaient, l'œil sur le bourg. Ils disaient dans leur moustache :

— Cré nom! Y a de la troupe en masse à Lindenau. Mais faut y aller, puisqu'on n'a pas de pont autre part. C'est égal, la traversée du marais sera mauvaise.

— Par le flanc gauche, crie enfin notre capitaine.

Notre colonne se tire de la bagarre et file. Bon; nous voilà dans un bourg bien tranquille qu'ils nommaient Leutsch.

Le général nous attendait, joyeux comme un ménétrier devant une noce.

— Commandant, qu'y se met à dire en clignant de l'œil, j'ai trouvé un gué derrière ces baraques. Allons, tout votre bataillon à l'eau, et bonne chance!

Aussitôt déglosé, aussitôt fait. Les Prussiens se cachaient derrière les saules, sur le bord en face, et tapaient. On répondait tout en barbotant. La chose allait pas trop mal, quand j'entends derrière moi une manière de petit soupir :

— Je le savais-t'y pas! Ça y est...

Moi, de me retourner. René Simon avait lâché son fusil et se laissait couler au fil de la rivière, comme une chiffe. Je n'ai que le temps de le repêcher. Il crache un peu de sang et me dit :

— Tu vois que je ne mentais pas. J'ai mon compte.

Ce n'était pas commode de le porter, à cause du sac. Enfin nous v'là en route. L'eau me montait jusqu'à la ceinture.

— Renaud, me gazouilla-t-il d'une voix sifflante, je suis mal préparé à partir.

— Quoi donc qu'il y a?

— J'ai vilainement agi tout à l'heure. Comme nous étions sur la place du bourg, des chevaux qui arrivaient au galop m'ont refoulé sous le porche de l'église. Sentant la mort, je suis entré pour me signer avec de l'eau bénite. V'là qu'une croix d'or pendait au cou d'un saint, dans une niche, pas plus haut que la main. P'tête ben un vœu de la promise d'un soldat, pas vrai? Je l'ai volée, moi, pour voir si ça n'écarterait pas les balles, pas que ça coûte tout de même de trépasser, va, à mon âge! Tu vois que la chose ne m'a point porté chance... Et à présent j'ai la conscience lourde; m'est avis que je vas payer ce coup-là dans l'autre vie. Tiens, cette croix me brûle; prends-la et jure que tu la remettras à sa place. Ça m'empêchera d'être tourmenté.

Je mis l'affiquet dans ma poche et fis le serment.

Nous n'allions guère vite; les camarades étaient sortis de la patouille: j'en eus bentôt jusqu'aux épaules; la terre vaseuse me tenait aux pieds. Le poids du René m'écrasait. Quand

j'en eus jusqu'au menton, je m'arrêtai. C'était mou sous moi comme des feuilles pourries.

— Faut pas te péri rapport à moi, Renaud. J'aime mieux que tu reportes la croix où je l'ai prise. Demi-tour à droite et bonsoir!

Il ouvrit les bras, m'échappa et disparut dans le remous.

Mon bataillon avait pris les Prussiens par derrière, pendant que le reste les attaquait par devant, ce qui fait qu'on leur flanqua une râclée de première, comme d'habitude à l'époque.

Alors je me tirai des plans, et je n'agis pas en bon garçon.

— Des bêtises, que je me dis, de reporter c'te dorure-là. D'autres l'empoigneraient demain. Mieux vaut la garder : quand je retournerai aux Chemins-Verts, je la baillerai aux parents de Simon, en souvenir de lui. Ça les réconfortera un brin.

La chose décidée, je n'y pensai plus.

Ah! mes enfants, le dix-neuf octobre, j'étais revenu à Leipzig; mais quelle différence! Les brigands s'étaient mis quatre contre un, c'est *leu* manière; des traîtres nous tiraient dans le dos; on chômait de poudre... Fallut décamper. Mais

ceux qui disent que je caponnions font une menterie, pasque le conscrit qui n'avait pus de baïonnette se battait de son mieux à coups de poing, et que ceux qui n'avaient pus de poing mordaient, comme des chiens de bonne race.

— Au pont de Lindenau! criaient les officiers.

Comme au mois de mai! Sauf qu'on allait le traverser à rebours... Jamais je n'ai vu tant de monde. Et puis, patatras! Au moment où j'arrivais, le pont saute.

La terre en trembla; il tombait autour de nous une pluie de madriers et de morceaux de jambes.

Plus de passage. Les fusils tombaient dru dans le fossé, les hommes s'écrasaient en se jetant, comme fous, l'un par-dessus l'autre.

Pour moi, je descends comme je peux jusqu'à la berge; bien émoyé, car le courant était fort, et je nage aussi bien qu'une chatte pleine. Enfin, à force de fureter dans les herbes, je trouve une planche, de celles qui servent de passerelle pour monter en bateau.

— Attends voir, que je me dis en quittant mes buffleteries; une fois à califourchon là-dessus, vantiers que je traverserai.

Comme je mettais à flot le morceau de bois, un homme braille derrière moi :

— Range-toi que je saute. Je suis le maréchal Macdonald.

Jamais on n'a vu donner si terrible coup d'éperon à un cheval.

Je me jette dans le courant, derrière lui, le corps sur ma planche et poussant des jambes ainsi que je l'avais vu faire aux grenouilles. Si le bois tournait, il m'entrait un flot d'eau dans la bouche, mes oreilles bourdonnaient. Et quels coups de reins! De ma vie je n'ai été si las. J'aurais juré qu'il me sortait des étincelles par les yeux.

Or, écoutez, c'est à cet instant-là que j'ai revu mon gars Simon, vu comme je vous vois. Le noyé du printemps ballait sur l'eau, les cheveux collés le long du front, blanc comme la neige, avec un regard si dolent que ça figeait la moelle dans les os.

J'ai ben reconnu sa voix, aussi, quand il m'a parlé.

— Renaud, Renaud, tu m'as manqué de parole. Tu n'as point rendu la croix volée, et je suis puni!

L'eau de la rivière devint plus froide; il me prit comme une paralysie dans les jointures des membres.

Et, lui, répétait toujours, d'une voix aussi mièvre qu'un bêlement :

— Renaud, mon pays, pourquoi t'es-tu parjuré?

Le pauvre mort pleurait, tout près de ma planche. Ça me fendait le cœur.

— Mon Simon, j'ai fauté! j'ai fauté, mais je te fais le serment que si j'en réchappe, j'irai pieds nus reporter la croix d'or, avant que ma bouche ait goûté au pain.

Son œil, qui pesait sur moi et me brûlait, s'éteignit peu à peu, et son corps s'enfonça tout doucement sans que j'aie vu remuer l'eau.

J'arrivai près du bord, je ne sais comment, et les camarades me tirèrent avec une gaule crochue. J'étais si perclus, que l'aide-major me desserra les dents avec son fourreau pour me faire boire de l'eau-de-vie. Pas de ça, Lisette. Je la crachai, j'ôtai mes souliers et me servant de mon fusil comme d'une canne, je suivis la déroute jusqu'à Leutsch, où je remis la croix à son ancienne place.

Une heure après on me poussait dans une charrette de blessés, avec les grosses fièvres. Mais n'importe; j'avais tenu ma parole, cette fois.

Je n'ai jamais revu René Simon.

Le bonhomme, à ces mots, inclina la tête et s'engourdit dans une morne rêverie.

II

IDYLLE

Chacun se retirait, avec sa chaise.

— Le grand-père est fatigué et nous avons tous besoin de notre lit, car le travail est rude sous le soleil d'août, et il faudra recommencer de bonne heure demain matin.

Henriette est bien désappointée. Elle comptait sur les Massiquet, qui passent devant le Plantis pour rentrer chez eux, et ces gens-là ne sont pas venus. Elle ne peut pourtant revenir seule, la nuit, par les bois.

— Viens vite. Jacques, dit-elle au Petit Parisien; tu m'accompagneras.

— Et moi, la demoiselle? demande le grimpeur. Je ne suis donc plus bon à ren?

— Vous? Il est trop tard... vous me laisserez l'enfant.

La candide physionomie du forestier exprime tant de surprise, que la jeune fille rougit d'avoir pensé ce que lui ne pense point.

— Nous irons ensemble jusqu'au ruisseau, Jean. A partir de là mon père pourrait vous rencontrer, et cela ne vous plairait pas plus qu'à lui.

— C'est bien parlé. A la revoyure, grand-père Renaud.

Ils vont tous trois dans la nuit claire; le dôme de verdure s'agite mollement sur leurs têtes. De chaudes effluves s'épandent; les insectes perdus dans la mousse égrènent leurs appels monotones. Tout est calme, le vent lui-même s'est endormi au sein de cette nature paisible. Le sentier, qu'un moelleux gazon recouvre, serpente et s'incline vers la vallée des Étangs.

Le passage est large assez pour deux, mais la demoiselle y marche seule. Le forestier s'est placé derrière ; cheminer aux côtés d'une fille lui semble chose trop malaisée. L'enfant a pris les devants et vagabonde, marquant sa course par ses cris joyeux.

Il dérobe aux clairières les vers luisants, en admire l'éclat, les pose sur le dos de sa main, puis les jette pour en chercher de plus beaux.

L'homme et la jeune fille ne se parlent point. Le bruit de leurs pas les berce, le parfum des chèvrefeuilles les alanguit.

Ils avancent. Ici le coteau s'affaisse, le ravin s'ouvre devant eux. Les racines tortueuses sont enveloppées de lierre ; une caverne s'enfonce dans l'ombre au flanc de la roche abrupte ; c'est la garenne des blaireaux.

Le sentier aux chutes rapides court parmi les escarpements du gaulis entre deux haies de digitales. Henriette pensive brise, en passant, une des tiges. La grappe de clochettes se penche, mais résiste ; une inflexible enveloppe la retient, comme le ferait la main d'un génie, et l'on croit entendre une voix dans ce frôlement :

— Il fait bon vivre au bois où l'on a fleuri !

Renaud l'affût d'un doigt vigoureux a détaché la plante. Il en brise une autre, puis une autre encore... lui présente la gerbe sans rien dire, s'efface gauchement. Elle se remet en marche, les fleurs aux mains, presque triste. Elle, non plus, n'a pas parlé.

Les voilà descendus dans le val aux Étangs. Le brouillard s'enroule au-dessus des roseaux. La petite rivière coule devant eux, large comme un saut de chevreuil, enveloppée d'iris et de cressons. Ici le pont : un arbre renversé dont la hache a grossièrement entaillé l'écorce. Cette gaule, enfoncée dans la vase, offre son mobile point d'appui au passant. Pour se risquer sur la rondeur oscillante, il faut avoir la main ferme et le pied sûr. La fille des Chemins-Verts n'hésite pas.

— C'est ici le ruisseau. Adieu, Jean.

Elle cherche le Petit Parisien des yeux pour partir. Mais voici que l'enfant, serré contre elle, jette un cri d'effroi :

— Le brûlot !

Sa main s'étend vers le marécage.

— Voyez-vous ? C'est le brûlot. Il accourt. Passons vite.

Il a déjà bondi sur le tronc couché ; un second élan le porte sur l'autre rive ; sa main renvoie la gaule.

— Arrivez donc ! on est en sûreté par ici.

Henriette et Renaud sont restés. Une flamme aérienne s'avance vers eux tantôt s'effilant ainsi qu'une langue, tantôt se pelotonnant en forme

de boule. Elle s'élève, puis s'abaisse, décrit mille courbes, s'éloigne et revient. C'est le feu follet des marais, le Follet des légendes, la plus émouvante parmi les rencontres de nuit.

Dans sa lègèreté capricieuse il danse, dans ses pétillements semble rire. Si le passant prend la fuite, lui s'engage dans l'air refoulé, l'atteint et le soufflète. Souvent on en rencontre plusieurs ensemble; alors ces globes lumineux courent à l'envi, se croisent, crépitent d'une voix moqueuse et, plus rapides que le fuyard, l'enferment au milieu d'une ronde endiablée.

— N'ayez pas peur, la demoiselle, ça ne vit ni ne brûle. Faut point songer aux contes qu'on a pu vous faire.

Mais la jeune fille, énervée, ressent malgré elle une superstitieuse épouvante.

— Mon Dieu, le voilà tout près!

En effet, le follet s'approche en gambadant. On dirait qu'il essaye de se placer à la tête du pont.

Il frôle Henriette et exhale un petit hoquet.

Elle va défaillir.

— Allons, valet, ôte-toi d'ici, s'écrie Renaud.

Le gars saisit sa coiffure, en fouette l'air avec force et la projette au milieu de la clairière. Le

follet se précipite à la suite du bonnet, se baisse comme pour le toucher, souffle dessus et se met à sautiller autour.

Henriette devient folle de terreur.

— Il existe, il rit, il... Ah! je veux passer, je veux passer!

Elle s'élance éperdue sur le tronc d'arbre.

— Arrêtez, la demoiselle. Vous êtes trop troublée, votre pied glisserait. Le brûlot s'éloigne; c'est fini.

La fille du garde n'entend rien. Affolée, elle ne peut s'emparer de la perche et s'avance... Mais ses jambes n'ont plus de force; elle va tomber dans la rivière. Jean n'a que le temps de la ramener vivement à lui sur le bord.

Soudain il s'aperçoit que la demoiselle est quasiment affaissée entre ses deux bras et pour la première fois de sa vie se sent troublé.

— Hélas! qu'avez-vous fait? Vous vous penchiez sur l'eau, comme attirée?...

— Ce n'est rien, me voilà remise; à présent je passerai.

Mais elle chancelle toujours et ne peut.

Le grimpeur hésite longtemps. Enfin :

— Attendez, dit-il; y a moyen.

Il entre résolument dans le ruisseau; se place près de la passerelle, saisit la taille de la demoiselle; et regardant d'un autre côté :

— Appuyez-vous sur mon épaule.

Il la fait marcher de la sorte, mais lentement; si lentement que le Petit Parisien les raille du taillis en face :

— Mais arrivez donc... oh! les peureux!

Le pied d'Henriette s'échappe sur l'écorce à moitié chemin, tant elle tremble. Jean l'enlève tout à fait et la porte comme un enfant.

A peine debout sur l'autre rive, elle dit, s'efforçant de rire :

— Me voilà passée, enfin!

Il ne peut s'empêcher de répondre :

— Déjà!

— Merci, roi de la futaie.

A quelque temps de là :

— Écoute, dit le Petit Parisien avec un soupir, il ne faut tout de même plus chasser pour le moment, puisque ça fait deuil à la demoiselle et au père-grand.

— Mais je n'avons pas touché au flingot depuis trois semaines.

— C'est vrai; n'empêche qu'il y a encore des collets tendus.

— Les collets à lapins? C'est ren que ça.

— Tout de même on serait plus franc de les enlever.

Ce dernier sacrifice coûtait au cœur du braconnier. Mais son môme revint plusieurs fois à la charge.

— Allons, c'est la fin des fins! grommela-t-il. Puisque tu le veux, je les détendrai la nuit *qui vient*.

Il fut fidèle à sa promesse. Les lacets occupaient les *coulées* d'une haie épaisse, au bord d'un chemin de traverse. Avant dix heures il arriva pour les détendre.

Comme il était accroupi derrière les épines, un bruit singulier frappa son oreille : le heurt d'un soulier ferré contre une pierre. Qui pouvait passer dans ce désert et à pareille heure? Puis tout à coup le silence se fit : l'étrange promeneur s'était arrêté.

Jean se redressa sans toucher aux branches et regarda. C'était un grand homme vêtu d'une houppelande. Il frottait sur une mauvaise boîte des allumettes qui ne prenaient pas. Enfin un jet

de lumière apparut ; le passant pencha la tête et présenta sa pipe à la lueur. Son visage fut rapidement éclairé, puis tout rentra dans les ténèbres et le fumeur reprit sa marche.

Renaud l'Affût était bouleversé.

— Où donc ai-je vu cette frimousse? Ce particulier-là n'est pas des Chemins-Verts ; mais à coup sûr je le connais.

Il fouillait dans ses souvenirs, se tenant la tête à deux mains pour mieux penser. Soudain il étouffa un cri terrible et pâle comme la mort balbutia :

— C'est l'homme, l'homme qui a emmené la Dreuse et les petits!

Oh ! je veux savoir...

Il prit ses sabots dans ses mains et, se glissant sous bois avec une vitesse inconcevable, rejoignit bientôt le rôdeur. Celui-ci marchait d'un pas tranquille dans la ligne ; le braconnier filait parallèlement, invisible, sans faire crier les feuilles sous ses pieds nus. Tous deux arrivèrent ainsi au carrefour du Saut-de-Loup ; l'homme traça une croix rouge sur la borne. A l'entrée du chemin des Buttes-Blanches, il ouvrit son couteau et fendit l'écorce d'un garais qui faisait sail-

lie. De là il remonta vers le Plantis. Une heure s'était écoulée depuis minuit, car les coqs chantaient. Sur le pilier de la barrière il écrivit des chiffres avec un gros crayon. Quand le chien courant se mit à aboyer, il s'éloigna rapidement.

Renaud suivait toujours, haletant, contenant à peine sa colère croissante. Après une longue retraite, le rôdeur bizarre atteignit le carrefour où campent les nomades. C'est là que, quelques années plus tôt, sa voiture de païen avait pris la femme des Chemins-Verts ! Un léger filet de lumière oscillait sur la route à travers la brume. Tous deux s'approchèrent, l'un en sifflant, l'autre caché. Le bizarre équipage se trouvait à la même place qu'autrefois. Quelqu'un veillait là dedans ; on entendait un choc de casseroles remuées.

Jean l'affût se sentit froid jusqu'aux os.

— Si c'était la Dreuse !

Il pencha la tête, avidement, à travers la rangée de sureaux, pour voir...

L'étranger poussa un juron.

— J'avais dit que la chandelle était de trop. Je n'aime pas les curieuses, moi

Cet homme franchit les degrés, poussa la porte du fond et, visant du seuil la personne qui se mouvait dans le véhicule, lui lança un coup de pied, décroché à l'acrobate, à hauteur de poitrine. Puis il entra et de confuses rumeurs s'élevèrent dans l'étroit espace.

Le grimpeur fut pris d'épouvante à l'idée de ce qu'il pourrait voir ou entendre. Non, non; il ne voulait pas savoir si c'était la Dreuse qu'on battait ainsi. Elle?... Sa bouche se refusait à prononcer : ma mère. Ils auraient trop grand'honte, n'est-ce pas, de se retrouver face à face?

Et puis... ce n'était peut-être pas elle, après tout. Sans doute il avait saisi un bruit de voix, un cri... Mais comment reconnaître dans un gémissement ceux qui sont partis si loin, alors qu'on se bouche les oreilles?

Et aussitôt il se mit à fuir, toujours, encore, jusqu'à la vieille futaie, fermant les yeux afin de ne pas voir dans le passé; et il se dépêchait, parce que des fantômes le suivaient et qu'il entendait les égarer derrière lui dans les ténèbres!

A l'aube il revint. Il ne voulait pas que la voiture maudite laissât de traces au bord de sa forêt. Et d'ailleurs cet être qui marquait les

arbres et les maisons avait peut-être fait un mauvais coup dans le pays. Si quelqu'un s'avisait de courir après? Et si on allait l'arrêter, ô misère! avec la Dreuse dans sa barraque? Il effaça au loin avec son bonnet toutes les traces des roues.

— As-tu détendu nos collets? demanda l'écolier en s'éveillant.

— Oui, va, mon fieux; j'ai ben gagné que tu m'embrasses.

Et prenant son petit adoptif par le cou, il pleura à chaudes larmes.

III

MARCEL ET LA VOLIGE

Le dix-huit octobre, vers une heure du soir, un rassemblement tumultueux s'était formé sur la place du village. Les hommes quittaient leur travail pour accourir aux nouvelles ; les femmes épouvantées serraient les dorclots contre leur poitrine. Au bruit que produisait cette foule grossissante succédait par moments un silence morne. On entendait de sourds grondements du côté de Châteaudun.

— Ça tonne depuis midi, fit observer un bûcheron ; le roulement m'arrivait dans la vente.

— Ce n'est tout de même pas l'orage : les coups sont moins longs et il y en a trop.

— A moins que ce ne soient des mines qu'on fait sauter?

— Faut aller quérir le père Renaud. L'ancien a des connaissances. Il nous renseignera vantiers.

Plus tard le bonhomme arriva d'un pas pénible, appuyé sur ses deux bâtons courts. La foule avait augmenté. Marcel parcourait les groupes, hochant la tête; Cinet le marchand se montra à la même heure, avec du mortier aux mains et sur sa blouse.

— Vous venez de manier la truelle, vous, le marchand ? lui demanda un homme du bois.

— Ah! mais non, ah! mais non, répondit-il vivement.

Et non moins vivement il s'éloigna de l'indiscret.

Il fut impossible au vieillard de monter dans le clocher. On le conduisit alors au grenier de la maison d'école qui s'ouvrait au levant. Père-grand arrondit la main derrière une oreille, se pencha; nul n'osait parler.

Les détonations se succédaient, brusques et profondes; tantôt si répétées qu'elles se confondaient daus un mugissement énorme, tantôt coupées de décharges plus aiguës, comparables au tapage d'une charretée de gros bois qui tombe.

Le vétéran se redressa.

— Mes enfants, dit-il gravement, c'est une bataille. Je distingue le canon et la mousqueterie.

— Hélâ-mon-Dieu ! s'écria-t-on ; les Prussiens sont par chez nous ! Je sommes perdus.

L'œil de l'ancien étincelait.

— Et qui vous dit qu'on ne les batte pas à cette heure? Ça ne nous est-il pas arrivé d'autres fois? Perdus! Les femmes d'ici ne portent donc plus de Français dans leurs flancs?...

— Est-ce loin d'ici qu'ils se battent?

— Oui, du côté de la Beauce.

Une fagoteuse se tordait les mains de désespoir sous la fenêtre de l'instituteur.

— Ah! bonnes gens, quelle misère! Mon homme est là-bas, peut-être! On l'a rappelé, son temps était fini ; n'y a pus de lois ! Et deux enfants à ma charge ! Qui nous donnera du pain lui mort?

Louison la fendeuse de lattes se tenait, pâle et muette, sur la dernière marche du perron, présentant le sein à un nouveau-né qu'elle berçait d'un mouvement automatique. Sur ses genoux reposait la tête d'une jeune fille en larmes, et

trois petits garçons jouaient à ses pieds avec des cailloux.

— Et toi, ma Louison, ton homme y est aussi, à la guerre, pas vrai ? lui demanda un fermier de la plaine.

— Sans doute, il y est.

— Vois, tu aurais mieux fait de rester servante chez nous. Que je te plains !

— Ne prenez pas la peine de me plaindre. Pierre est à sa place, moi à la mienne. Je l'attendrai.

On criait aux nouveaux arrivants :

— Y a une bataille devers Châteaudun. Le vieux Renaud a beau dire, c'est la fin de tout !

Le plus important, Marcel, éleva la voix :

— Les Prussiens... Qui aurait cru pareille chose ? Nous sommes ruinés !

Les réflexions se croisaient en tous sens. Ces gens semblaient chercher un apaisement à leurs inquiétudes particulières en parlant entre eux du malheur commun.

— Quoi qu'ils disaient donc, quand la guerre a commencé, que ce serait de la victoire comme les autres fois ? Je n'y pensions même plus.

— Le monde de par ici ne sait seulement pas

ce qui se passe. C'est-y une chose permise de ne pas nous laisser tranquilles, quand y a tant de mobiles?

— Tout de même le *piéton* nous avait conté que les Prussiens ont gagné l'Alsace.

— Je l'ai bien ouï, mais c'est si loin! Je ne songeais guère pour çà qu'ils viendraient *chez nous*.

— Faut cacher tout ce qu'on a de bon.

— Voilà maître Friquet parti avec ses vaches.

— Nom d'un bleu, s'il n'en venait qu'un par ici, je n'aurais besoin que de ma fourche, mais y en a tant!

— C'est pas du monde comme d'autres, dites?

— J'en sais ren. Mais s'ils font du dommage au logis, ma femme m'en fera-t-elle, une vie, quand ils seront décampés!

Des sabotiers, des scieurs de long arrivaient. Le murmure lointain du combat s'était apaisé; mais le silence même avait quelque chose de sinistre. De quel côté l'avantage?

Chacun s'empressait autour de Marcel, autour du maire.

— Qu'allons-nous devenir? Que faut-il faire?

— Se défendre! s'écria la Volige d'une voix tonnante.

A cette parole chaude un grand mouvement se produisit. Tous ces hommes étaient trop profondément engourdis pour se redresser au premier souffle; mais ils portaient dans leurs veines le vieux sang gaulois qui pousse aux batailles, et l'énergie bouillonne chez les forestiers avec la sève puissante de leurs chênes. Ils se retournèrent donc vers celui qui jetait le cri de hardiesse, et leur hésitation révéla qu'ils n'étaient pas sourds.

La Volige s'avança au milieu du cercle. C'était un homme de quarante-cinq ans, robuste, carré, bien campé sur des jambes velues. Ses cheveux et sa barbe en broussaille, un pied nu sorti du sabot, ses mains noires aux doigts noueux, sa blouse souillée de sciure de bois, son gros cou découvert : tout cela formait un ensemble sauvage et saisissant.

— Si les Prussiens sont à Châteaudun, c'est chez nous, ça! Tant que nous aurons l'âme dans le corps, faut les reconduire. Celui qui n'ose renvoyer le loup de son étable est un *feignant!*

Les forestiers s'approchaient avidement. Le

grand homme s'enivrait au bruit de ses paroles. Marcel l'arrêta d'un geste et s'écria avec autorité :

— Et moi je te dis que nous ne devons pas nous défendre.

Ce mot du régisseur auquel on avait coutume d'obéir glaça l'enthousiasme naissant. Le scieur de long tout seul se révolta :

— C'est mal à vous de causer pareillement, monsieur le garde.

— J'ai raison. Ce serait une folie de se battre, parce que nous sommes les plus faibles. Quand on est vaincu on est vaincu. Et si l'on se défend, l'ennemi pille bien davantage.

— Vous mentez, Marcel. Ceux qui sont les plus faibles doivent s'efforcer, et ceux qui sont vaincus doivent se revancher.

— Les gars qui parlent comme toi le font parce qu'ils n'ont rien à perdre, parbleur!

— Faites excuse. En défendant les Chemins-Verts, j'ai ma peau à perdre, et la peau d'un scieur de long vaut bien la défroque d'un riche.

Marcel se tourna vers le maire.

— Votre devoir est d'empêcher ces fous-là de faire un coup de tête. Vous devez éviter qu'on

irrite inutilement l'ennemi. Vous êtes responsable des intérêts de la commmune.

Le malheureux maire perdait la tramontane. Il balbutia :

— Je ne sais pas où est le secrétaire. Au surplus, j'offre ma démission, tout de suite.

— Non pas, dit la Volige. Il y a une garde nationale; les fusils sont à la mairie, nous les voulons.

Une main s'appesantit sur l'épaule de l'ouvrier qui se retourna : c'était Renaud l'Affût.

— Qu'as-tu donc à te tourner les sangs, mon gars?

— J'ai que les Prussiens sont au pays et qu'il va être question de brûler de la poudre. Tu viendras, toi?

— Mon grand'père, demanda le braconnier avec sa naïve simplicité, ça fait-y ren d'être boiteux pour obéir à la Volige?

Le brave garçon avait été refuse, avec mille quolibets, au conseil de revision. Il n'osait plus songer à être soldat.

— Va, Jean, dit l'aïeul; tu as bon cœur, c'est assez.

— Eh bien, nous irons aussi, s'écrièrent réso-

lument quelques hommes du bois. Où le bancroche passera, peut-être bien que nous passerons! La Volige a causé comme il faut, c'est lui qui commandera.

Le maire aux abois battait en retraite. L'ancien de la forêt frappa ses bâtons contre le sol.

— Enfants, si depuis deux mois on avait fait ça partout, le dernier canon des Prussiens serait rouillé dans les fondrières. Voulez-vous de moi? Je vous montrerai comment on marchait il y a soixante ans.

— Et je porterai votre fusil, moi, murmura le petit Parisien.

— La garde nationale! la garde nationale!

On criait, on formait des groupes, on repoussait les femmes suppliantes. Cinq minutes plus tard on plaisantait, comme à la veille d'une partie de plaisir.

Le vieux voltigeur intervint.

— Pas si vite, les gars. Chacun doit se munir de cartouches, avec deux jours de vivre dans sa gibecière.

Le boulanger du village était parti dans les mobiles; Cinet le messager, toujours à l'affût de

bonnes aubaines, recevait de la ville voisine des pains en dépôt et se chargeait de la revente.

Le scieur de long, prenant au sérieux son titre de commandant, fit approcher le petit homme.

— Vite, le mercier, livre du pain à chaque volontaire.

— Et du café.

L'ambulant devint violet.

— Je n'ai rien à la maison.

— Museau de fouine, voilà bien assez longtemps que tu grattes sur nous ; cette fois ta marchandise va danser. La commune payera.

— Le maire ne l'a point dit, vous n'aurez pas ça.

Il fit claquer l'ongle du pouce contre ses dents et ajouta :

— Et puis ma cambuse est vide.

— Cinet, Cinet, c'est pour les gars de la forêt qui vont se battre.

Le petit messager, voyant qu'on le priait, haussa cyniquement les épaules.

— Merci bien. Si je vous donnais mes pains, quoi donc que j'aurais pour les Prussiens, quand ils m'en demanderont?...

La Volige se disposait à assommer cette créature lorsqu'une violente rumeur éclata dans la salle de la mairie. La fenêtre s'ouvrit.

— Ohé, les garçons ! on ne trouve plus les fusils. Accourez donc.

Les plus ardents envahirent la maison commune : les armes destinées à la garde nationale avaient disparu.

Nul ne s'était aperçu que Marcel prenait le maire à part, au commencement de l'échauffourée.

— Je vous trouve *molasse* tout de même ! Si vous laissez faire ces vauriens-là, nous serons saccagés.

— Je ne dis pas non... c'est-à-dire... je ne connais rien à des affaires pareilles.

— Voyons, pas d'embrouille. Les fermiers sont raisonnables, eux. Je leur ai parlé. Nous sommes entrés dans la salle par la ruelle et ils ont emporté les armes du côté de la cour du presbytère. A l'heure qu'il est tout le bataclan file dans une charrette. J'ai donné un ordre de départ avec votre cachet. Dites que c'est vous.

— Seigneur, pourvu que je ne sois pas compromis !

Les ouvriers exaspérés refluaient sur la place.

— En vérité, voilà un homme faux, tonna le commandant en montrant du doigt le maire affolé. Il avait un dépôt de fusils pour la défense des Chemins-Verts, et il a permis qu'on les vole. A présent les hommes de bonne volonté ont la main vide, et faudra endurer l'affront comme des lâches. Nous sommes vendus et livrés !

— Messieurs... mes amis... je sais-t-il comment faire, moi ? Les armes ne sont peut-être pas perdues. Je vas vous dire par où...

Marcel et Cinet couvrirent d'une main la bouche du maire infortuné, l'entraînèrent de force. Alors on vit l'ardeur des uns s'affaisser vite ; ils s'en furent aussitôt, disant :

— Tant pis, puisque y a pas moyen !

Les autres, désespérés, se dispersèrent par les lignes, tendant le poing avec une sainte rage dans la direction de Châteaudun, où le canon faisait entendre de nouveau sa voix terrible.

IV

AMOUR SACRÉ...

Le lendemain, dès l'aube, quelques francs-tireurs égarés passèrent, cherchant à gagner Nogent-le-Rotrou par la traverse.

Châteaudun leur avait été enlevé après deux combats successifs ; ils avaient évacué la ville en flammes avec ordre de se replier sur Brou ; quelques-uns s'étaient perdus dans la nuit. On leur donnait à manger et ils passaient outre. Plusieurs avaient peur de se faire remarquer en les accueillant. On leur conseillait de repartir bien vite.

Toute la nuit les habitants s'étaient rassemblés sur les crêtes, pour contempler au fond de l'horizon l'énorme incendie d'une ville.

A huit heures du matin des carrioles passèrent

au galop des juments de ferme dans le chemin vicinal qui longe Saint-Agut. On y voyait des entassements de femmes, de volailles, de boîtes en carton ; d'aucuns tenaient une pendule et son globe sur leurs genoux, parant les cahots avec leurs coudes. Le conducteur, assis sur le bord extérieur de l'avant-train, un pied sur chaque brancard, imprimait des saccades au mors. Les enfants, mal réveillés, pleuraient dans le fond et des voix effarées perçaient par instants, à travers le bruit de ferraille :

— Les Prussiens ! les Prussiens !

Tout le monde s'enferma. Un homme, qui avait sur le manteau de sa cheminée un pistolet hors d'usage, alla l'enterrer dans son jardin.

— Viens, dit Jean au Petit Parisien. Personne ne travaille, je me sens tout chose.

Il accrocha sa serpe en sautoir et prit le couvert.

La forêt était triste. Au fond d'une jeune coupe un parc improvisé, entouré de limandes, contenait les vaches des riverains. Des femmes pleuraient autour, accroupies et les bras ballants.

Pas un être vivant dans les lignes.

L'enfant, sous le coup d'un religieux étonne-

ment, écoutait et regardait sans faire de questions. Renaud étudiait le terrain, avec son invincible habitude de chercheur d'empreintes.

A la Croix-Chemins, pas une trace de roues, pas un pied de cheval; les marques de souliers avaient toutes été battues par la rosée.

—Bon, se dit-il; ren n'est parti et ren n'est venu.

Fixé de ce côté, il voulut rendre visite à la Volige et pénétra dans le grand bois, suivi de son compagnon.

Le soleil d'automne s'élevait dans un ciel mélancolique. Les navets du diable, enroulés autour des jeunes troncs, laissaient retomber dans le vide leurs grappes de baies pourpres.

Le silence, le repos, toute cette majesté sereine témoignaient de l'impassibilité de la nature devant les fureurs des hommes. Renaud, incapable de définir ce contraste, fut remué par une profonde sensation, à laquelle les scènes violentes de la veille l'avaient prédisposé. Il vit sa chère futaie toujours calme et caressante, même en sa tristesse, baignant son front de la même fraîcheur parfumée. La main du grimpeur s'arrêta, voluptueuse, sur le plus beau des hêtres, et il sourit.

Henriette l'avait appelé le Roi de la futaie. Eh bien, oui ; nul n'était roi que lui dans cette solitude. Le vent lui parlait mieux qu'aux autres ; c'est sur son passage que se courbaient les branches, tendant leurs feuilles à baiser ; le fauve, qui reposait là-bas sur son liteau de bruyère, devait la vie à son droit de grâce... Il jeta les yeux tout en haut dans les cimes, et se souvint que lui seul, la serpe brandie, pouvait désarmer ces géants... Et la grande futaie, qu'elle fût parée de bourgeons tendres ou drapée dans le suaire de givre, n'avait jamais de secrets pour lui. Il murmura :

— Ah ! que j'aime mon bois !

Et il se serra contre le tronc, flairant l'écorce ; son corps fut agité d'un chaud frisson.

Puis, tout à coup, une idée épouvantable lui traversa l'esprit, rapide comme la flèche, aiguë comme elle : ces hommes qui venaient de loin et qui mettaient le feu avec des canons, n'allaient-ils pas entrer dans les Chemins-Verts et prendre ses arbres à brassée ?

Si ces gens-là appuyaient leurs têtes sur le flanc de ses chênes ?...

— Ah ! je ne veux pas, je ne veux pas ! s'écria-t-il avec un sombre emportement,

Tout son être frémit, ses tempes battirent. Il se sentit au cœur comme des morsures. Un sentiment tout nouveau le déchirait : la jalousie. Il songeait que sa forêt pouvait être possédée par d'autres ; que les bûcherons, les fougères, les chevaux de somme et les nids d'oiseaux, tout ce qui était la vie du bois, disparaîtraient peut-être dans un tapage horrible comme celui de Châteaudun ; que ses charmes de deux cents ans seraient éventrés par des inconnus ; et que ces inconnus, au mystérieux langage, riraient de voir couler la sève !

A cette pensée, il se comprimait la poitrine avec ses ongles et répétait d'une voix effrayante :

— Non, je ne veux pas !

Renaud ignorait la conception grandiose de la patrie ; mais sa forêt, il la voyait, la touchait. Les arbres, le sol, l'horizon, la cabane natale, voilà pour lui la chose sacrée ; et un formidable accès de colère le transporta lorsque cette jalousie soudaine lui eut représenté l'affront, la souillure, le rapt. Il dit sourdement à Jacques :

— Moi vivant, les hommes du Haut-Pays n'entreront pas dans la forêt.

L'enfant considérait avec stupeur ces traits

décomposés, ces mains agitées d'un tremblement convulsif.

— Qu'as-tu, mon Jean? lui demanda-t-il d'un ton craintif.

— Ce que j'ai? Accours, tu vas voir.

Ils arrivèrent tout d'une haleine à la chaumière. Le forestier décrocha son fusil et le chargea à balles. Glissant sa poire à poudre dans sa poche et regagnant le seuil :

— Regarde les Chemins-Verts. Ça, c'est chez nous. Les étrangers ne toucheront pas à mes arbres.

Le petit garçon murmurait, les mains jointes:

— Hélas ! il est peut-être fou comme la Chauvin !

Et l'autre allait si vite que l'enfant, paralysé par la peur, ne pouvait le suivre.

Le fils de la Dreuse mit l'orphelin sur son dos et dévala par le gaulis.

— Holà, qui frappe ?

— Ouvrez, gens du Plantis; c'est Renaud l'Affût.

— Va-t-en, on n'a que faire de toi ici.

— C'est Renaud l'Affût qui amène le nourrisson de Mélanie à la demoiselle.

Henriette l'entendit, car il parlait d'une voix de maître, et malgré son père tira le verrou.

—Gardez avec vous l'enfant, la bonne demoiselle. J'ai une longue route à faire ; ses pieds saigneraient à me suivre.

— Jean, Jean, où allez-vous ainsi, votre fusil sur l'épaule ?

— Puisque votre père, le garde Marcel, se cache avec les femmes, j'irai, moi, garder la forêt !

Il étreignit Jacques dans ses bras et disparut en bondissant.

Le braconnier suivit la rive du bois, du côté de l'arrivée de Beauce. Advenu au carrefour du Saut-de-Loup, il aperçut un homme près de la croix et s'approcha obliquement.

C'était son père-grand, à genoux. Le vieux soldat n'avait pu combattre, le chrétien priait. Et il priait tout haut, comme dans les anciens temps ; et il regardait le soleil avec tristesse, semblant lui reprocher d'avoir paru ce jour-là.

— Seigneur, disait-il d'une voix haletante, pourquoi m'avoir laissé sur terre si longtemps ? A ne pas voir ce que je vois, j'aurais mieux dormi dans ma bière. J'ai vu les Prussiens passer dans mon sentier de jeunesse, et je meurs de cette

honte-là. Faites que les jeunes aussi en aient honte, et que leurs petits s'en souviennent! Les hommes d'aujourd'hui aiment trop leur argent et leurs aises; que ceux qui viendront plus tard apprennent à mieux connaître leur devoir, et dans le fond de sa tombe le vieux de la forêt se réjouira!

Le grimpeur se glissa jusqu'auprès de l'aïeul qui tenait embrassé le pied de la croix.

Le vétéran, plongé dans une sorte d'extase, se parlait à lui-même d'une voix affaiblie :

— Il fallait... tous, tous... la France...

— Père, vous parlez de la France? C'est la forêt, dites? la forêt de nous et des autres?

— La forêt de partout, la patrie.

— Allons, père, voilà que je vous comprends, à cette heure.

Il se redressa, ôta son chapeau et agita en l'air son fusil avec une simplicité solennelle :

— Eh bien, je défendrai la patrie, moi, car je veux défendre ma forêt!

— Mon fils, tu es tout seul!

— Non, car j'ai avec moi mon flingot.

— Où cours-tu? Les premiers sont déjà passés.

— Alors la poudre va parler et ils ne repasseront point.

— Ils sont passés, gagnant la ligne des Renardières. J'ai levé mon bâton sur le premier, en criant : Iéna. Mais il m'a renversé du poitrail de son cheval : j'ai quatre-vingts ans !

— Or donc, père de mon père, prêtez l'oreille. Avant qu'il soit une heure, le fusil que voilà aura fait siffler ses deux balles pour la vengeance des Chemins-Verts.

Le jeune homme avait quelque chose de terrible, franchissant le talus et s'enfonçant dans le hallier avec ses déhanchements bizarres. Les branches rebondissaient sur son passage, les feuilles grinçaient au frôlement de son corps, l'eau brunâtre des flaques jaillissait derrière lui sur les écorces.

Il perçait en ligne droite, sûr d'arriver le premier au pied des buttes ; il n'avait jamais permis aux sangliers de le distancer.

— Allons, plus vite, plus vite encore... Les forêts sont faites pour les forestiers, et les hommes qui viennent de loin pour s'asseoir sur ma mousse resteront couchés dans la tombe !

Le roi de la futaie gagna le bord du chemin, dans le bas-fond, en avant d'un coude. Le gazon était vierge d'empreintes humaines. Alors il re-

garda devant lui; c'est par là qu'ils allaient venir. Du mamelon jusqu'à lui, pas un détour, pas un pli de terrain. D'épais fourrés encaissaient la pente. Il choisit un massif de jeunes sapins, s'embusqua par derrière, à genoux; s'assura que ses amorces étaient sèches et attendit.

Une buse rôdait au-dessus des arbres, décrivant ses cercles louches; plus haut encore passèrent des oies sauvages, maigres voyageuses qu'octobre envoie des pays désolés vers la France. L'oiseau de proie et l'oiseau des invasions lointaines ouvraient à la fois leurs ailes au-dessus des Chemins-Verts.

Tout à coup Renaud frissonna. De grandes ombres s'allongeaient sur la butte, noires silhouettes se détachant sur le bleu du ciel comme des cyprès dans un cimetière. Ces étranges découpures se fondirent insensiblement pour se mouvoir, plus confuses, sur le sombre gazon de la ligne. Trois cavaliers descendaient la côte au pas. Ils s'arrêtaient, écoutaient, se dressaient tout droit sur leurs étriers et reprenaient leur marche prudente.

Le grimpeur serra convulsivement sa bonne arme dans ses deux mains et se ramassa sur lui-même.

Les cavaliers, lrsqu'ilos atteignirent le val encaissé, pressèrent leurs montures et leurs dos se voûtèrent ; mais, au moment d'atteindre l'angle, ils firent halte et tendirent l'oreille.

Jean les tenait sous le fusil, à vingt pas. A ce moment quelque chose dominait sa haine, imposait silence à sa jalousie : la curiosité. Il se repaissait du spectacle extraordinaire. Le plus rapproché de ces étrangers avait placé son cheval en travers et regardait du côté des buttes. Arrêté près du fossé, il masquait en partie le troisième. Mais le second, posté au milieu du chemin, se présentait de face : c'est celui-ci que le grimpeur examinait avec une intense avidité.

Cet être portait pour coiffure une boule en cuir que le soleil faisait miroiter. Une tige pointue en couronnait le sommet ; Renaud se souvint d'avoir vu des ruches ainsi faites. Par-dessous on découvrait des yeux ternes et une barbe clairsemée tirant sur le roux. Un manteau de couleur sombre enveloppait le corps, retombait jusqu'aux bottes et s'étalait sur la croupière. Sur la hanche du cheval pendait une carabine, le crosse en haut. Une dinde fraîchement tuée flottait de l'autre côté au bout d'une courte lanière. Un pli du man-

teau était retroussé légèrement par le pommeau d'un sabre, et dans l'entre-bâillement on voyait luire la plaque d'un ceinturon.

Le cheval avait la tête lourde, le nez busqué, les jambes arquées. Son bridon, noué au ras de la crinière, frottait comme une scie à chaque mouvement. Le cavalier se pencha pour vérifier l'état de ses sangles, et le braconnier lui vit sous le bras une bouteille à moitié vide.

Ces gens-là se parlaient, tout en regardant de côté et d'autre, mais dans une langue inconnue.

Jean Renaud, à force d'être étonné, finissait par trouver étranges les moindres détails. Ces hommes étaient trop peu semblables à ceux qu'il avait coutume de voir pour ne pas appartenir à une autre espèce. Une stupeur maladive l'enchaînait.

Ce fut le plus vulgaire incident qui le rappela à la réalité. Le cavalier toussa. L'Affût sortit aussitôt de son hébêtement.

— Il tousse comme nous ; c'est un homme pareil à nous.

Immédiatement le sens actif se réveilla chez lui. Il n'aperçut plus dans ce porteur de carabine que l'envahisseur sacrilège et le coucha en joue.

Mais son doigt tremblant ne put envelopper la

gâchette; il hésitait comme naguère devant Besnardeau.

— Ça me coûte de tuer du monde! Ah! que c'est dur de tirer sur un homme!

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Il garda l'arme à l'épaule et releva un peu la tête, se disant :

— Tire donc.

Et se répondant :

— Je ne peux!

Les cavaliers s'étaient reformés et marchaient ensemble au petit pas pour aborder le détour. Leur groupe rasait à cet instant les sapins. Jean en ajusta un second, avec l'espoir qu'en changeant de cible il allait retrouver du courage.

Soudain son œil devint hagard, sa respiration s'arrêta : il tenait au bout de son point de mire le montreur-de-faire-voir, celui qui coupait l'écorce des arbres en rôdant à minuit, celui qui avait enlevé sa mère!

Le maudit, le maudit, il est revenu encore une fois! Et voyez-le : un mauvais sourire plisse ses lèvres; celui-là, c'est l'homme de malheur!

Ah! comme Renaud le reconnut bien!

— Faut que je lui parle, pensa-t-il.

Il visa posément le cheval du bateleur au défaut de l'épaule et tira. Jamais le forestier ne manquait son coup; la monture s'abattit. Les deux éclaireurs restés en selle n'essayèrent pas de porter la main à leurs armes; ils firent brusquement volte-face et donnèrent de l'éperon.

Le braconnier bondit jusqu'au talus, attendit qu'ils défilassent par le travers sous son fusil. Le canon gauche du flingot était mauvais, il ne s'en servait volontiers qu'à bout portant. Celui qui rasait le fossé reçut la balle en plein corps. Il glissa peu à peu et demeura pendu, un pied dans l'étrier et la tête rebondissante; puis le cheval lança une ruade et l'on ne vit plus qu'un bout de manteau collé, rigide, entre deux touffes de *fourgonnières*, sur le bas côté de la ligne.

Renaud avait jeté son fusil et sauté dans le chemin. Il courut vers l'espion qui, d'abord engagé sous sa monture, avait fini par se remettre sur pied. Tous deux se regardèrent fixement.

— Ah! te voilà? Et la Dreuse, qu'en as-tu fait? Je suis franc, moi; j'ai voulu que tu te défendes. Tu aimais trop les Chemins-Verts, coureur! tu ne les quitteras plus qu'au jour du Jugement.

En garde!

Il décrocha sa serpe et se rua sur l'être mystérieux.

Celui-ci essaya de se glisser sous bois; mais, serré de trop près, il dégaina et déchargea un coup de sabre dans le vide. Avant qu'il ait pu relever le bras, Renaud, l'œil flamboyant, l'embrassait et lui fendait le crâne.

Il revint lentement aux sapins et chargea son fusil.

— En voilà deux, dit-il; je n'ai pas fini, mais celui-là était le meilleur.

Le sang de l'espion avait jailli sur son visage. Il trouva que ces taches chaudes le brûlaient et se lava à l'eau du fossé.

— Le troisième ne reviendra pas, il courait trop bien. Mais je peux encore arriver avant lui à la ligne de Saint-Agut.

De ce côté l'invasion était accomplie. Un gros d'Allemands occupait le carrefour, commandant du même coup la route et le village. Renaud poussa un cri de fureur en arrivant : devant lui, au milieu de sa forêt, des hommes avec le fer dans les mains, en maîtres! Il s'avança, invisible, sous l'épais taillis, et quand la distance lui parut bonne, fit feu. Après quoi il se laissa

tomber derrière une cépée et rechargea son arme.

De nombreux coups de fusil répondirent au sien ; une branche fut coupée au-dessus de sa tête ; une autre siffla près de son oreille et s'aplatit sourdement sur un vieil érable. Le sang montait à la tête du chasseur ; il se sentait ivre comme un charbonnier qui a fait le lundi. Après avoir tiré de nouveau, la fantaisie le prit de traverser la ligne pour tirailler un peu dans l'autre fourré.

Il passa sans se presser, agitant son arme au-dessus sa tête : une décharge générale l'accueillit ; des brins d'herbe volèrent autour de ses pieds, sa blouse fut trouée en trois endroits. Voulant rire un peu, le braconnier se laissa choir, la face contre terre. Le feu cessa aussitôt. Alors il se releva, tira, fit un bond prodigieux et retomba dans la coupe opposée.

Calé contre un gros arbre, à l'abri des balles, il considéra tranquillement les hommes au bonnet à pointe qui se groupaient en cercle, et au milieu un blondin soutenu par les épaules et dont les jambes traînaient.

Des soldats allemands furent lancés pour fouil-

ler le bois, mais Jean était insaisissable. N'ayant plus guère de poudre, il ne tirait que de loin en loin, aux clairières, et se contentait de tourner dans son enceinte, tel qu'un vieux renard devant des bassets.

On cessa de le poursuivre; une grande rumeur s'éleva dans le lointain; puis la forêt retomba dans son solennel silence.

L'homme des Chemins-Verts contempla passionnément sa futaie vengée. Sa sentant un peu las, il s'assit et s'essuya le front. Sa serpe portait au coupant une frange de sang caillé ; le gars la frotta sur la mousse. Une main posée sur son cœur pour en comprimer les battements, il aspira le bon air et ne bougea plus. Une voix intérieure lui murmurait sans cesse :

— Tu as tué des hommes, tu as tué des hommes.

V

LE MUR DU *FRATER*

Le soleil avait baissé. Tout à coup le cri de la *hiaue* retentit dans l'éloignement, faible et confus. Au bout de quelques minutes une autre note plaintive s'éleva plus distincte; une autre encore.

— Malheur! s'écria-t-il, c'est le Petit Parisien. L'enfant leur a échappé et me cherche.

De sa voix perçante il imita à son tour l'oiseau de proie; un long sifflement fut jeté en réponse : Jacques l'avait entendu.

Habitués à se retrouver malgré la distance, ils marchaient l'un vers l'autre, lançant tour à tour le miaulement de la buse et marchant en ligne droite dans la direction des appels.

Les deux amis se rencontrèrent à l'entrée de la grande coupe.

L'orphelin, les vêtements en désordre, les traits bouleversés, bégaya longtemps avant de pouvoir prononcer un seul mot.

— Jean, Jean, qu'as-tu fait?

— Sois tranquille; il me reste encore de la poudre.

— O mon frère, tu ne comprends pas? Mais les hommes aux longs sabres remplissent le bourg, entends-tu? Ils disent que Marcel répond de ce qui se passe en forêt puisqu'il est le garde; et ils l'ont envoyé prendre pour le fusiller devant l'église. Le chef a dit qu'on brûlera aussi sa maison, pour l'exemple.

Le grimpeur devint livide.

—'C'est pas juste de tuer Marcel pasque je défends l'entrée des bois!

— Non, pas juste. Mais ils le font... On l'a pris devant moi, on lui a donné une heure pour te livrer.

— Et l aemoiselle?

— Ah! Si tu savais... Elle se roulait par terre et elle disait comme ça :

— Mon père ou Renaud? Messieurs, plutôt moi!

Le braconnier se tenait la tête à deux mains, cherchant à rassembler ses idées. Enfin il demanda :

— L'heure est-elle passée?

— Il y aura bientôt une heure. Sauve le père d'Henriette, Jean, comme à l'incendie!

Renaud réfléchissait :

— Des choses pareilles ne peuvent pas arriver. Non, c'est sûr, elles n'arriveront pas.

Mon cher petit frère, viens m'embrasser.

Il serra l'enfant contre son cœur avec une tendresse surhumaine; en couvrit les joues, le cou, les cheveux de baisers sauvages, le déposa à terre, le reprit et l'étreignit encore...

— A présent, va-t'en. Cache-toi dans le fournil de la Volige.

— Moi, Jean? Je ne te quitterai jamais.

— Va-t'en! cria le braconnier d'une voix terrible. Je ne veux pas que tu viennes où j'irai.

Il prit sa course à travers bois, si vite que nul au monde n'aurait pu le suivre.

Lorsque le fils de la Dreuse atteignit les bordures de sa chère forêt, le courage lui manqua.

Il couvrit d'un long regard les vieux arbres bardés de lierre, la sente et le ravin, les voûtes profondes; cueillit pieusement une branchette de houx et la passa sous le ruban de son chapeau, comme les jeunes garçons qui vont à la *louée*. Une larme glissa sur sa joue; il dit tout haut :

— Adieu!

Sauta hors du bois, son fusil à la main, et gagna le chemin du bourg.

La montée est âpre et rocailleuse; il s'avance d'un pas ferme, il approche. La Volige, caché derrière une haie, l'appelle tout bas.

— Malheureux, ne va pas de ce côté-là; le mercier t'a dénoncé. Rentre sous le couvert.

— Non, camarade, c'est là-haut que je dois me rendre.

— Es-tu bête! Viens avec moi; si les gueux touchent à nos arbres, on sera deux pour les porter de nuit dans la marnière.

Renaud ne l'écoute plus et monte toujours. Le voici qui s'arrête à l'entrée du village.

La désolation est grande; une bande d'Allemands occupe la place depuis l'église jusqu'à l'é-

cole. Des habitants effarés passent furtivement la tête derrière les volets entre-bâillés. Un riche fermier se tient, son bonnet à la main, près de l'officier et lui offre un logement chez lui. Le vieil instituteur pleure de rage, les bras croisés, devant sa porte, et répond à un soldat ivre :

— Vous pouvez tout prendre, je ne donnerai rien.

A l'autre extrémité de la place une rumeur s'élève. C'est Marcel qu'on amène, poussé à coups de crosse. Le garde a du sang au visage, ses dents claquent. Maîtresse Marcel, plus morte que vive, porte le chapeau tombé en route; la demoiselle paraît ensuite, se tordant les bras.

— Au mur! crie une voix impérieuse.

Jean Renaud épaule vivement son arme. Il ajuste le chef, puis ceux qui entraînent l'homme du Plantis. Où tirer? Il va en tuer deux, sans nul doute; mais après? Cent resteront et Marcel n'en mourra pas moins.

— Ren de bon à faire! murmure le forestier.

L'infortuné laisse retomber son fusil, le premier ami, le compagnon fidèle. Un sanglot soulève sa poitrine lorsqu'il appuie l'arme contre son genou. Mais ses bras se raidissent, le bois

éclate, c'en est fait. Ce fusil-là, voyez-vous, ne doit pas servir à d'autre qu'à Renaud l'Affût!

Le puits banal est à deux pas, le long des jardins. Jean se penche et lui confie le dépôt sacré. Un petit clapotement, et plus rien : l'eau gardera le secret du grimpeur.

Le roi de la futaie en dix enjambées se trouve au milieu de la place. Il refoule de sa main puissante habitants et soldats :

— Arrêtez. Marcel ne vous a ren fait; qu'on le lâche! C'est moi qui vous ai pourchassés, malgré lui. Me voilà.

Le petit Cinet glapit d'une voix doucereuse :

— Oui, c'est ça le braconnier. Il est seul coupable parmi nous tous, mes bons messieurs.

Et, pour se faire bien voir, il ajoute avec un sourire :

— Ya, Ya.

Quelques-uns le regardent. Alors de dire avec empressement :

— Bonne eau-de-vie, moi; pas bien cher.

Un écorceur lui montre le poing.

Renaud est entouré.

— Franc-tireur, franc-tireur, hurlent les Allemands.

Les uns le saisissent, d'autres le frappent ; un philanthrope des Villes Libres le couche en joue.

L'enfant du bois n'a pas répondu, pas fait un geste. Son visage est calme, son attitude celle d'un homme que les misères humaines ne peuvent atteindre.

— Oh ! le choli franc-tireur, fraiment ! dit un jeune officier ; il est poiteux !

Beaucoup éclatent de rire.

Jean répond sans s'émouvoir :

— Oui, il est boiteux ; mais les gars à bonnet pointu qui sont passés devant son fusil n'ont pus de jambes !

On le bouscule à coups de plat de sabre. Une des manches de sa blouse est déchirée et la chemise paraît à découvert, portant des gouttelettes de sang près des trous de balles.

— Laissez aller cet homme, commande l'officier en désignant Marcel. Toi, prigant, tu fas être passé par les armes. On s'occupera de la contribution après.

Le régisseur est libre, sa maison est sauve : il respire. Jean Renaud regarde Henriette et lui sourit.

— Je suis content comme ça, se dit-il.

Et, dans son renoncement stoïque, il interroge familièrement le chef ennemi :

— Où faut-y que je me mette?

— Emmenez-le là-bas, dans l'enfoncement de la ruelle.

L'homme de la forêt marche d'un pas assuré. Il connaît l'endroit : c'est le mur de la maison du *frater* qui le rasait les dimanches matins.

La demoiselle s'est élancée vers lui, elle barre le passage. Son père la tire brutalement par le bras.

— Allons-nous-en. Tant pis pour lui, après tout. Il l'a voulu.

Marcel s'interrompt : le regard sombre et énergique de la jeune fille lui impose.

— Viens, on croirait que nous sommes ses complices, ajoute-t-il plus doucement.

— Assez, mon père. Celui-là vous a encore sauvé la vie. Je dois lui payer notre dette, au moins, moi!

— Bonsoir, la mère Massiquet, dit Renaud à une femme qui le croise, tout courante. Pas vrai que la Chauvin l'avait ben dans son idée que je ne mourrais point dans mon lit? Ne manquez toujours pas de faire mes honnestés à votre garçon.

Il aperçoit alors la demoiselle arrêtée devant lui et sourit encore.

— Méfiez-vous du pont quand vous passerez le ruisseau du val. Je voulais le consolider, j'ai pas eu le temps.

— Jean, dit-elle marchant à ses côtés, adieu, bon cœur, mon seul ami. Pars tranquille. Je ne me marierai jamais; jamais, entends-tu bien? Je vivrai pour me souvenir de toi, dans ta forêt. Je serai la gardienne de Jacques, la mère de ton fils... Je tâcherai qu'il te ressemble, Jean. Ta main, mon pauvre garçon: allons, une poignée de main avant de mourir.

Le roi de la futaie regarde sa main : elle est si souillée de boue et de sang qu'il n'ose la tendre. Ses lèvres s'agitent sans qu'il puisse parler.

Elle s'est approchée davantage.

— Ta main, mon Jean!

Un coup de crosse éloigne violemment le grimpeur et le colle au mur.

L'appréhension des coups de fusil met en fuite les derniers curieux. En arrière de ce mouvement de recul éclate un cri perçant.

Le forestier reconnaît la voix du Petit Parisien et s'exclame avec force :

— Qu'on l'empêche de voir.

Henriette reçoit l'enfant dans ses bras. Il arrivait tout haletant. Son grand frère était venu si vite : il n'avait pu le rejoindre.

— C'est lui qui descend par la ruelle, devant des gendarmes noirs? Je veux mon Jean, moi; je le veux!

La demoiselle attire précipitamment contre elle le petit être éploré et regarde, les yeux secs, du côté du mur...

Renaud l'Affût contemplait, tête haute, les cîmes de sa forêt.

Elle le vit tomber.

La jambe plus courte, habituée à bondir, frémissait encore.

Un Poméranien cria en riant :

— Franc-tireur, capout!

Et se pencha pour donner le coup de grâce dans l'oreille.

. . . .

— Mon père, fit Henriette, allez tout droit au Plantis. Je veux m'en aller par le bois, moi. C'est par là qu'il est venu.

Le petit garçon s'était évanoui. Elle l'emporta dans ses bras.

A moitié de la côte, la demoiselle tomba sur les cailloux avec l'enfant près de son cœur.

Lorsque l'infortuné revint à lui :

— Jacques, lui dit-elle, à présent c'est moi qui suis ta mère, ton frère, ton Jean.

Tous deux, appuyés l'un sur l'autre, s'avancèrent lentement parmi les herbes jaunies.

La futaie inclinait la tête sous les gémissements du vent d'automne et répandait devant leurs pas ses feuilles mortes, qui sont les larmes des forêts.

FIN

TABLE

I

L'HOMME ET LA FORÊT

II

DANS LES CHEMINS VERTS

III

RENAUD-L'AFFUT

IV

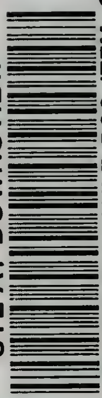
LES AMIS

V

LE ROI DE LA FUTAIE

FIN DE LA TABLE

F. AUREAU. — IMP. DE LAGNY.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 08 04 12 017 1